MOSAÏQUE BELGE.

MÉLANGES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES,

PAR

A. Baron.

BRUXELLES.
[illegible]TE BELGE DE LIBRAIRIE, ETC
Hauman, Cattoir et Comp.

1837.

MOSAIQUE

BELGE.

Les formalités voulues par la loi ont été remplies.

IMPRIMERIE DE L. SCHAPEN.

MOSAÏQUE

BELGE.

MÉLANGES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES,

PAR

A. Baron.

Bruxelles,
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE, etc.
HAUMAN, CATTOIR ET C^e^.

1837.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mosaquebelgem00baro

UNE PRÉFACE

OU IL EST TRAITÉ D'UNE QUESTION A L'ORDRE DU JOUR.

Ceci est un recueil de fragments, les uns inédits, les autres jetés à l'occasion dans une revue, dans un journal hebdomadaire ou quotidien, à Paris ou à Bruxelles. Le public jugera les premiers; quant aux seconds, la main paternelle les a limés, polis,

augmentés, abrégés surtout, condensés enfin dans le même format et sous la même couverture. Cette restauration en sous-œuvre arrachera-t-elle le volume à l'oubli qui a dévoré les feuilles? J'en doute; mais enfin, j'obéis à la mode. MM. Villemain, de Barante, de Balzac, Mérimée, Gustave Planche, Ste-Beuve, Ampère, Jules Janin, excusez du peu! ont fait ainsi, et le public français a accueilli leurs secondes éditions; j'en ai conclu, sans comparer Mantoue à Rome, que le public belge ne serait peut-être pas plus cruel. C'est du moins ce que je tâchai de faire comprendre à mon éditeur, quand j'étais en quête d'un éditeur. Un éditeur! *rara avis!*

— Monsieur, c'est un manuscrit que je viens vous offrir. Vous exploitez l'in-18; mon manuscrit ne veut qu'un in-18, deux au plus. Ce n'est pas à moi à faire mon éloge, mais je l'ai lu à quelques connaisseurs qui m'ont juré qu'il était délirant. Lisez-le d'ailleurs, lisez-le tout à votre aise: vous avez du goût, vous prononcerez. Vous ne ressemblez pas à vos confrères, gens de médiocre portée dans les choses d'esprit, permettez-moi de vous le dire. Vous, on m'a vanté votre probité, votre tact, votre rondeur en affaires. Vous voulez encourager la littérature nationale, vous vous posez notre Mécène; Monsieur, c'est un beau rôle que vous avez choisi là.

L'Éditeur. Vous me comblez, mon cher monsieur.

et je vous remercie sincèrement de la préférence que vous voulez bien m'accorder. Je ne lirai pas votre manuscrit; votre réputation est faite; et puis, j'ai peu de temps à moi. Vous me permettrez seulement de compter les lettres et les lignes; ce ne sera pas long; le manuscrit est net, une page suffira. Je pourrai vous établir alors, à vingt francs près, ce que vous coûteront le papier, l'impression, le satinage, le pliage, le brochage, les couvertures, etc., je mettrai tout cela au plus juste. Vous me payerez à votre aise, à six mois, à un an, au comptant, si vous l'aimez mieux; c'est plus simple, et vous gagnez l'escompte. Nous tirons à mille; je vous donne cinquante exemplaires, je chauffe la vente du reste, je retiens, pour mes peines, le quart du produit, mes frais de correspondance défalqués; vous voyez, je suis coulant; et fiez-vous à moi, si votre première n'est pas épuisée en six mois, je consens à perdre mon crédit.

L'Auteur. Un instant, monsieur; nous ne nous entendons pas. Je vous propose de m'acheter mon manuscrit, je ne sais si je m'explique.

L'Éditeur. Acheter ça, mon cher monsieur! c'est une autre affaire, et la question se complique.

L'Auteur. Rien de plus simple pourtant; je vis de ma plume comme vous de vos éditions, et.....

L'Éditeur. Permettez, mon cher monsieur; tous les jours je reçois de France des manuscrits ou des

imprimés, peu importe ; je préfère même l'imprimé, les compositeurs le lisent plus couramment. Le titre porte : par Lamartine, par Casimir Delavigne, par Victor Hugo, etc. Je les édite. En quinze jours, tout s'écoule forcément dans le pays et à l'étranger, parce que mes éditions sont aussi belles, plus belles même que celles de France, et coûtent deux tiers de moins. Mon bénéfice est aussi clair et aussi certain que celui du voisin sur ses pistolets ; les auteurs français ne m'en enlèvent pas un cent. Vous concevez combien, dans un tel état de choses, votre demande est peu pertinente. Vous avez, sans doute, du talent, beaucoup de talent ; mais enfin, on peut vous dire, sans vous faire tort, que vous n'êtes pas encore à la taille de ces gaillards-là.

L'Auteur. Assurément, je ne prétends pas...

L'Editeur. Eh bien alors, vous comprenez. Mais supposez même que vous les valiez tous tant qu'ils sont, dites-moi, avez-vous, comme eux, à votre service, un régiment de revues, de journaux, de magasins, qui portent votre nom et celui de votre livre de Paris à Hambourg, à Pétersbourg, à Édinbourg, à New-York, à Rio, que sais-je moi? qui vous fassent mousser, poffer trimestriellement ; qui vous déchirent même, il n'y a pas de mal, pourvu qu'on parle de vous ; qui crient que vous êtes plat et de mauvais ton, tant mieux, vous aurez la clientelle des épiciers et des commis-marchands, ou

dévergondé et immoral, meilleur encore, soyez sûr alors des deux sexes de dix-huit à vingt-quatre et des vieillards blasés. Avez-vous rien de tout cela?

L'Auteur. Mais nous avons nos journaux du pays; vous leur envoyez à chacun, j'imagine, l'exemplaire de rigueur. Je suis au mieux avec M. F****, M. H*****, M. J*******, M. L****; je leur dirai un mot, et, entre nous, ma foi! s'il le fallait absolument, je serais homme à faire l'article moi-même, un article, deux articles, dix articles!

L'Éditeur. Mon cher monsieur, tout cela est fort bien; mais les journaux du pays ne sortent guères du pays. Apportez-moi la liste des abonnés, je dis *des abonnés*, de nos feuilles à l'étranger, et je vous l'imprime toute entière sur le recto d'une page in-32. Donc, les miracles à part, et je ne crois guères aux miracles, ni vous non plus, j'imagine, nous ne pouvons baser pour tout ce qui n'est pas réimpression que sur la consommation intérieure. Or, l'apogée, le point culminant, le *nec plus ultrà* de la vente d'un in-18 indigène est de 750 exemplaires. L'expérience m'a appris que tout ce qui passe ce tirage-là va droit à l'épicier. Maintenant, suivez mon calcul, s'il vous plaît. De 750, retirez les exemplaires d'auteur et de journalistes, reste 700. Mettons le volume à trois francs, et c'est là, notez bien, un prix exorbitant en face d'une stupide concurrence qui ravale *Jocelyn* et *Le père Goriot* à soixante et dix

centimes. Mais enfin, trois francs. 700 à 3 fr., 2,100 fr. Sur ces 2,100, nous avons à soustraire les treize-douze, l'intérêt de notre argent, le rabais de 25 °/₀ à l'intérieur et de 40 °/₀ à l'étranger, quand l'étranger daigne nous demander un livre belge. Estimons tout cela à 33 °/₀, voilà nos 2,100 fr. à peu près réduits à 1,400. L'ouvrage coûte environ 1,000 francs à établir; reste donc 400 fr. pour payer mon temps, mes peines, mon loyer, mes commis, ma patente, mon pain en un mot. Et ce sont précisément ces 400 francs-là que vous me demandez! Mais autant me demander le sang de mes veines et la moëlle de mes os! Comprenez-vous maintenant à quel point votre proposition est extravagante?

L'Auteur. Mais d'abord, monsieur, je puis contester votre mémoire de frais. Votre volume, papier, impression, étoffes, et tout ce que vous voudrez, ne vous coûte pas mille francs.

L'Éditeur. Mille francs, monsieur; je n'en rabats pas un centime, pourvu que je ne veuille ni encre pâle, ni papier à sucre, comme dit M. Jules Janin. Mais retranchons, si vous voulez, un quart, un tiers même; remarquez donc, je vous prie, que je vous ai placé sur le terrain le plus favorable, que j'ai poussé la condescendance jusqu'à admettre une hypothèse presque inadmissible, l'écoulement de toute l'édition! que serait-ce maintenant s'il me reste en magasin 200, 400, 600 exemplaires?

600 exemplaires en magasin ! cela s'est vu pourtant, j'en sais quelque chose. Et savez-vous que 600 exemplaires en magasin ne représentent plus, au bout d'un an, que cent mille cornets à poivre et à tabac. C'est à donner des vapeurs à un pressier !

L'Auteur. Mais enfin, monsieur, comment font les auteurs français, Balzac, Sue, et tant d'autres, pour rouler carosse et se bâtir des bonbonnières au centre de Paris, sans compter les gants jaunes, les gilets excentriques et les cannes-monstres? Comment font les éditeurs français, les Ladvocat, les Gosselin, ces vivantes providences des hommes de lettres, qui donneront dix, vingt, cinquante mille francs plus tôt que vous ne donnerez cent sols?

L'Éditeur. Il y a beaucoup à dire là-dessus. D'abord, parmi ces éditeurs que vous me nommez, il en est bon nombre qui n'ont pas fait fortune à ce métier-là, et je connais tel d'entre eux qui a roulé de faillite en faillite jusqu'au dernier échelon de la déconfiture. Ensuite, de ces millions merveilleux, de ces trésors des Mille et une Nuits que vous étalent les journaux, tant que vous n'avez pas vu les traités et les contre-lettres, vous pouvez, sans crainte d'erreur, rabattre une bonne moitié. Enfin, quand les offres des éditeurs, quand leur fortune et celle des auteurs seraient aussi réelles qu'elles sont, les trois quarts du temps, imaginaires, songez que ces Messieurs sont à Paris, et vous, à Bruxelles;

qu'ils ont trente-deux millions de lecteurs, et vous, quatre millions dont la moitié n'entend que le flamand; qu'ils vendent 7 fr. 50 le même volume que nous vendons trois francs, prix forcé; deux considérations qui font que leur bénéfice probable est au nôtre comme 38 est à 1; qu'ils ont les journaux, les coteries, les camarades, les cinq cents roueries du charlatanisme, et que vous n'avez, vous, rien que votre livre.

L'Auteur. En vérité, monsieur, vous m'effrayez, et je ne sais plus que dire. Il ne reste donc à un pauvre écrivain belge aucun espoir de se voir imprimé?

L'Éditeur. Pardon, mon cher monsieur, je puis vous indiquer trois moyens à peu près infaillibles. D'abord, vous avez, sans doute, une dixaine de mille livres de rente; alors vous payez l'impression, comme je me suis fait l'honneur de vous le dire. La chose même peut fort bien tourner pour vous. Nous laissons annoncer dans les journaux que j'ai acheté votre manuscrit 500, 1.000, 2,000 fr. Le public me connaît, le public dira : le livre de Mr. A. doit être un bien bon livre, car M. B., l'éditeur, qui ne lie pas ses chiens avec des saucisses, en a donné 2,000 fr. Nous savons bien, entre nous, que ces 2,000 fr. sont 2.000 pelures d'oignon, mais le public l'ignore, lui; vous rentrez dans vos avances, ou s'il ne mord pas à l'hameçon, si vous n'avez pas l'argent, vous avez du moins la gloire, et je me suis

laissé dire que pour l'homme de lettres, la gloire vaut mieux que l'argent.

L'Auteur. Sans doute, monsieur, la gloire ! c'est une belle chose ; je ne sais pas si j'en ai, mais ce que je sais de science certaine, c'est que je n'ai pas dix mille livres de rente.

L'Éditeur. Vous n'avez pas dix mille livres de rente ! je vous plains, mon cher monsieur ; mais je ne demande pas mieux que de vous les faire, moi, les dix mille livres de rente, ou du moins d'y contribuer pour ma bonne part. Garantissez-moi la vente de deux mille exemplaires, et je vous compte à l'instant mille écus en avancement d'hoirie.

L'Auteur. Vous êtes un mauvais plaisant, monsieur l'éditeur, avec votre garantie. Où diable voulez-vous que je vous trouve une garantie de cette espèce ?

L'Éditeur. Alors, je ne vois plus que le troisième moyen. Allez chercher un éditeur à Paris, ce n'est que là qu'on en fabrique. Et sur ce, je vous baise les mains de tout mon cœur. Nous causons depuis un siècle, il se fait tard, et j'ai hâte. Tenez, mon cher monsieur.

L'Auteur. Qu'est-ce que cela ?

L'Éditeur. La faveur qui liait votre manuscrit, et que vous laissiez sur la table.

L'Auteur, s'en allant. Le choléra puisse empoigner le Juif !

Or, voilà, sauf les variations, le thème du dialogue qui a lieu dans l'arrière-magasin, toutes les fois qu'un homme présente un manuscrit à un autre homme dans la capitale de la Belgique; et Racine ou Lamartine débarqueraient à Bruxelles, *Athalie* ou *Jocelyn* à la main, qu'il en serait exactement de même. L'éditeur tiendrait le même langage; il se pourrait seulement que l'auteur parlât un peu mieux.

Et puis l'on nous crie sur les toits : littérature nationale! littérature nationale! Voyons donc.

D'abord, qu'est-ce que littérature nationale?

En Belgique, cela signifie probablement, littérature belge, ensemble de compositions littéraires produites par des Belges, pensant et écrivant en langue belge. Or, une telle chose n'existe pas, et ne peut exister. Je conçois en Belgique une histoire nationale, parce que la Belgique est un peuple à part, que les diverses nations de l'Europe, Bourgogne, Espagne, Autriche, France, Hollande, ont vainement tenté d'engloutir, et qui, à travers tous ces flots étrangers, sous toutes ces inondations successives, a toujours conservé, comme l'Arèthuse de la fable, son inaltérable individualité,

Doris amara suam non intermiscuit undam.

Mais je n'y conçois pas une littérature nationale, parce qu'elle n'a point une langue à part; je ne parle pas, bien entendu, du patois multiforme

qu'on appelle le flamand ; il est possible qu'on écrive en flamand par la suite, mais on n'y écrit point pour l'instant, ou, quand on s'en avise, on a soin de se traduire bien vite en français, pour se faire lire. Or, là où il n'y a point de langue nationale, il n'y a pas et il ne peut y avoir de littérature nationale. Ce malheur, si c'en est un, la Belgique le partage avec bien d'autres. La Suisse, la Prusse, l'Autriche ont leur histoire, l'Écosse a eu la sienne, le Mexique et le Brésil commencent la leur. Mais y a-t-il, s'il vous plaît, une littérature suisse, prussienne, autrichienne, écossaise, mexicaine, brésilienne? Non pas, que je sache; il y a seulement une littérature française, allemande, anglaise, espagnole, portugaise. Kant et Hegel sont des philosophes allemands, Goëthe et Schiller des poëtes allemands; Walter-Scott est un romancier anglais ; J.-J. Rousseau, Bonnet et Sismondi sont des écrivains français, comme Lucain, Martial et les Senèques sont et seront toujours des auteurs latins et non des auteurs espagnols ; comme les Anglais Hamilton et d'Hèle appartiennent à la littérature française; comme on blâmerait une histoire littéraire de l'Angleterre, où il ne serait fait mention ni de Cooper, ni de Washington Irving. Alfred Nicolas avait compris la question ; que lui parlez-vous de langue? moi, répond-il, je suis un Wallon, qui parle et écris en wallon. A la bonne heure, au moins ; il a

dit une vérité en riant. Seulement, tant pis pour nous, si, pour faire de la nationalité, nous allions faire du wallon.

On aura beau souffler des phrases, il faut en revenir là. Nous pouvons avoir des écrivains belges, mais non une littérature belge. Et qu'on ne s'imagine pas, avec quelques hommes d'esprit, nous en donner une en circonscrivant impitoyablement nos auteurs dans des sujets nationaux d'histoire, de drame ou de poëme. On aura coupé les aîles à plusieurs, et les autres n'en seront pas plus Belges pour cela. Parce que Gibbon n'a jamais dit un mot de l'Angleterre, ni Vertot ou Rapin-Thoiras un mot de la France, en comptent-ils moins, le premier parmi les historiens anglais, les deux autres, parmi les français? Et Schiller n'aurait écrit que son histoire de la Révolution des Pays-Bas, que cela ne nous donnerait assurément aucun droit à le revendiquer comme auteur belge.

Cessez donc d'imposer votre nationalisme de clocher au génie, ni même au talent. Laissez-le, s'il s'est enivré de religion ou d'amour, emporter loin de la terre natale son individualité lyrique; s'il s'est nourri d'antiquité, étaler le butin de sa classique érudition; s'il a couru le monde, copier les tableaux étranges qui ont frappé ses regards et prêcher son cosmopolitisme. Votre tâche d'ailleurs est plus difficile que jamais, maintenant que les trois grands éléments de

la littérature du jour, le théâtre, le roman et la critique, sont, à peu d'exceptions près, tout français parmi nous; maintenant qu'ils ne s'exploitent guères qu'à Bruxelles et à Liège, les deux villes belges les plus littérairement françaises de fond comme de forme; maintenant enfin que, pour les motifs ci-dessus énoncés, un écrivain belge, eût-il pris la Belgique pour sa muse exclusive, doit pourtant chercher presque toujours un éditeur en France, *exemplum ut* M. Moke, M. Berthoud, M. Delmotte, qui a si spirituellement et si laconiquement déduit ses raisons dans la préface de son livre sur Roland de Lassus, etc., etc.

Mais tout ceci posé, que conclure? que nous devons renoncer à avoir chez nous des littérateurs? non parbleu! Parce que, en dépit des niaiseries patriotiques, tout écrivain belge est nécessairement un écrivain français, sous peine de n'être rien du tout, il ne s'en suit pas qu'il ne faille pas d'écrivain belge. Vous criez : vive la littérature nationale! et vous criez un non-sens; mais la plupart d'entre vous murmurent plus bas quelque chose de beaucoup plus absurde : à bas les écrivains nationaux!

J'ai entendu dire dans une assemblée scientifique et littéraire belge : Nous sommes les premiers agriculteurs, et, peu s'en faut, les premiers industriels de l'Europe; contentons-nous de notre lot, et ne cherchons pas à grossir la tourbe des poëtereaux et

des écrivassiers. Admirable sentence, qui, à part l'à-propos, avait infiniment de magnanime et de romain,

Orabunt alii causas melius...

Anvers est un des plus beaux et des plus riches ports de l'Europe; qu'importe, après cela, quelques pieds de toile barbouillés par Rubens ou par Wappers! Puissamment raisonné!

On a répondu à cela; et pourtant, gouvernement, éditeurs, journalistes, lecteurs, semblent se liguer pour faire rentrer dans l'ombre tout ce qui, parmi nous, brille déjà d'un certain éclat ou cherche à poindre en littérature.

Le Roi a, sans doute, récompensé quelques écrivains, mais il l'a fait sur sa liste civile; ce sont là des marques de bienveillance privée qui méritent au monarque toute la gratitude de ceux qu'il honore de ces témoignages de sa royale appréciation; ce ne sont point des faveurs nationales. Ne parlons que du gouvernement.

Le gouvernement peut disposer sur le budget annuel de je ne sais quelle somme pour l'encouragement des arts et des lettres; et en effet, il lui arrive de temps à autre, et en s'entourant, bien entendu, de toutes les précautions burcaucratiques, de souscrire pour douze exemplaires, ou même de lâcher quelques écus en faveur d'un manuscrit indigène qui sollicite la vie de l'impression. Mais croit-on avoir

tout fait quand on a ouvert les doigts et jeté une vingtaine de louis dans le chapeau d'un homme de lettres? Il est bien, sans doute, de donner le soleil et l'eau au germe qui veut percer le sol, mais il faut, avant tout, pour distribuer ces libéralités nationales, deux qualités essentielles: un discernement sûr et une sage économie.

Un discernement sûr! sinon la médiocrité intrigante va se ruer sur vos largesses; l'ivraie, comme dit le poëte, poussera de toutes parts, et l'avoine stérile dominera de toute la tête.

Dieu me garde de faire ici de l'opposition de personnes. Je sais jusqu'à quel point elle est presque toujours mesquine et partiale; je reconnais dans nos administrateurs la probité, le désintéressement, la pureté d'intention, la capacité des affaires; mais franchement, là, sans allusion à qui que ce soit, est-ce trop de désirer au département intellectuel de l'intérieur, au moins une teinture pratique des bonnes lettres, quelque parcelle de ferment artistique qui fasse un peu lever la pâte administrative? Nous ne demandons certainement pas des Guizot, des Thiers, des Mignet, des Vitet, des Taylor, des Mérimée; oh! mon Dieu! non; rien de pis qu'un homme de lettres administrateur; c'est un point convenu; mais ne pourrait-on trouver un administrateur homme de lettres? ce qui est très-différent.

Avec le discernement qui suppose les connaissan-

ces pratiques ou une sagacité native, j'ai demandé l'économie. Cette qualité est moins rare que l'autre, sans doute :

> La fourmi n'est pas prêteuse,
> C'est là son moindre défaut.

Aussi n'en dirai-je qu'un mot. Sans l'économie, vous jetez un appât à l'inexpérience de la jeunesse ; des nullités de bonne foi mordent à vos dons ; éblouis par une perspective magique d'indépendance et de célébrité, d'honnêtes jeunes gens qui se seront surpris à tourner une phrase ou à aligner deux rimes, quittent le solide d'une position sociale bien définie pour le précaire et le glissant de la route des lettres.

On se plaint de l'âpreté des éditeurs et de la parcimonie des chambres, et c'est assez naturel. Mais ce n'est pas là le plus grand mal. On pourrait, sans doute, amonceler moins d'obstacles à la barrière. mais, quels qu'ils soient, ne craignez rien, ils ne suffiraient pas à rebuter le talent vrai et consciencieux de sa force, s'il voyait du moins, au bout de la carrière, en paiement de longs travaux, une existence assurée et glorieuse.

Mais, dites-nous, quelle récompense d'intérêt ou d'amour-propre attend ici le littérateur?

Il existe à Bruxelles une Académie Royale des Sciences et Belles-Lettres. On y admet des astronomes, des mathématiciens, des naturalistes, des

historiens, des philologues, des commentateurs, tout ce que vous voudrez; mais de littérateurs, point. Je n'entends pas dire qu'il ne s'y trouve pas de gens de lettres; loin de là, plusieurs sont littérateurs, et très-distingués; j'entends que ce n'est pas à titre d'homme de lettres qu'aucun d'eux a vu s'ouvrir pour lui les portes de l'Académie. Le mot de Platon est écrit sur ces portes-là : nul n'entre ici, s'il n'est géomètre ou annotateur. *La Henriade* ou l'*Emile* ne pourraient faire un pas sur les rails académiques, sans avoir pour remorqueur quelque élucubration sur les *Ruwaerd* et les *Stampyen*, quelque découverte au pays des fungus, des bronchyopodes ou du co-sinus. Un ministre, homme de cœur et de goût, M. Charles Rogier, avait conçu le projet de glisser quelques littérateurs dans les fissures du corps savant; un houra universel avertit le ministre qu'il avait conçu une haute sottise; le projet fut à jamais enfoui dans les cartons, et l'Académie reprit bravement le mouvement de rotation sur son axe immobile. — Mais l'intention de Marie-Thérèse a été de fonder une Académie des Sciences et des Inscriptions, et non une Académie française ou un Institut. — Excellent; et l'intention de Marie-Thérèse fait loi en l'an de grâce 1836! Il y a de ces naïvetés qui vous démontent.

Il existe en Belgique un ordre civil de Léopold. Aucuns prétendent que cette institution est incon-

stitutionnelle; nous, nous ne sommes pas de cet avis, nous la regardons comme une récompense nationale, partant constitutionnelle et honorable, et nous demandons l'ordre civil. — Qui êtes-vous, messieurs? — Monsieur le ministre, je suis magistrat, procureur du roi, administrateur, industriel, député, savant, peintre, sculpteur, compositeur. — Très-bien, messieurs; passez. Et vous, monsieur? — Littérateur, monsieur le ministre. — Halte-là, mon ami, ceci n'est pas plus fait pour vous que pour le saltimbanque et l'histrion de foire.

Que serait-ce donc, si j'allais demander pour les littérateurs quelques sinécures dans les administrations? Avec quelle véhémence libérale ne crierait-on pas à l'inconstitutionnalité et au servilisme, fût-il même bien convenu que ces faveurs, devenues presque un droit, n'altéreraient en rien le franc parler de l'employé. Napoléon, qui n'aimait certes pas les sinécures, fermait pourtant les yeux sur celles-là. C'est à de tels sinécuristes qu'il laissait les bibliothèques et quelques places aux droits-réunis et aux bureaux de l'Université. Par là, la vieillesse des Chénier et des Parny était arrachée à la misère; par là était préparé l'avenir des Casimir Delavigne et des Béranger. Ces gens-là étaient probablement de piètres expéditionnaires, mais enfin Lucien Bonaparte, Fontanes, Daru, Français de Nantes, quatre hommes de lettres, qui n'étaient pourtan

pas de piètres administrateurs, s'en accommodaient fort bien.

Et qu'on ne jette pas en avant l'éternelle objection : si nous avions des écrivains, nous encouragerions la littérature. Vous avez des écrivains qui depuis longtemps ont fait leurs preuves, vous en avez d'autres qui ne sont pas sans avenir; et vous ne soutenez pas les premiers dans la route, et vous rebutez les seconds dès l'entrée de la carrière. Nulle part on ne fait sonner si haut qu'ici le mot *nationalité;* et nulle part (toujours en fait de littérature, bien entendu, je ne sors pas de là), nulle part ne se vérifie si souvent le proverbe : nul n'est prophète dans son pays. Qu'on me pardonne les noms propres, mais sans noms propres, on reste vague et incompris. Dans le peu d'écrivains belges que j'ai lus, j'ai vu des pages réellement excellentes. Comparez certaines épîtres politiques de M. Lesbroussart avec la *Villéliade* et les poëmes du même genre de Barthélemy et Méry, et si vous êtes homme de goût et de bonne foi, vous hésiterez à donner la palme; M. de Reiffenberg a trop éparpillé son talent, c'est possible, mais je vous citerai tel écrivain français dont le nom est dans toutes les bouches, et qui n'égale pas sa piquante et spirituelle érudition; Mme Desbordes Valmore a-t-elle un morceau qui vaille la grâce naïve et touchante de certains vers de M. Alvin à sa petite fille? la distance est-

elle si grande entre Mme Guizot ou Mme de Saussures et Mme Gatti? Je ne sais si M. l'abbé Louis à Liége, et M. E. Robin à Bruxelles sont Belges, ce que je sais, c'est que leur critique est souvent remarquable par la justesse, la sagacité et le style. Et je pourrais, sans peine, grossir cette liste, et je ne cite ni les historiens, ni Van Hasselt, ni Mathieu de Mons, ni Ch. Faider, ni St-Genois, ni bon nombre de romanciers, et de poëtes dont les débuts, quoi qu'on en dise, ne sont assurément pas si pauvres d'espérance.—Camaraderie! dira-t-on, vous en parlez, parce que vous les connaissez.— Eh, parbleu ! qui donc en parlera? ceux qui ne les connaissent point? les journalistes français, peut-être ! C'est le mot de Malherbes à qui l'on reprochait d'avoir toujours des procès avec ses proches. — Et avec qui voulez-vous donc que j'en aie? avec les Turcs et les Moscovites? — Au reste, s'il y a camaraderie, du moins y a-t-il désintéressement ; car, pour arriver à quelque chose en Belgique, c'est une maigre recommandation, je vous jure, que celle de MM. les littérateurs.

Il est certain que la plaie mortelle de toute littérature parmi nous, c'est la profonde indifférence du public pour les productions indigènes. Peut-être, à la longue, surgira-t-il un génie assez puissant et assez obstiné pour vaincre cette fatale apathie; mais en attendant, ne peut-on chercher à la combattre? Sans doute, plusieurs écrivains français

sont des hommes d'un haut mérite, mais enfin seraient-ils si bien connus, auraient-ils tant de lecteurs, si l'on ne fatiguait sans cesse de leurs noms tous les échos de la presse? si, réveillé par cet appel quotidien, chacun ne demandait à son voisin : avez-vous lu le dernier roman d'un tel? Connaissez-vous les vers d'un tel? Que je dise à cinquante personnes : Voici un livre intéressant, lisez-le; il est à supposer qu'une vingtaine au moins suivront mon conseil, et que ces vingt lecteurs satisfaits en amèneront cent autres. On ne dit point au public belge : admirez les écrits de vos compatriotes; on lui dit seulement : donnez-vous la peine de les lire, dépouillez ce préjugé anti-national qui vous fait répondre, quand il s'agit d'eux, le mot ignare des vieilles écoles, quand il se rencontrait dans un livre latin une citation grecque : *græcum est, non legitur.* N'applaudissez pas, à tort à travers, toute œuvre belge; jugez-la, jugez-la en connaissance de cause. Est-elle mal pensée et mal écrite? qu'elle retombe dans le néant; nous ne confondons pas un louable sentiment de nationalité avec une patrioterie ridicule. Mais donne-t-elle, promet-elle seulement un écrivain de plus à la Belgique? qu'alors tous vos efforts tendent à la faire connaître et apprécier.

C'est que cette indifférence va plus loin qu'on ne l'imagine. Un des premiers violons de l'Europe, M. Hauman, revient à Bruxelles, tout couvert des

lauriers de la France, exalté par toutes les voix de la presse française ; il annonce un concert au grand théâtre. — Vite, des billets de caisse, si nous ne voulons pas être étouffés à la porte. — Allons donc ! la salle est vide, et les paris sont ouverts qu'Hauman ne fera pas ses frais. — *Jacqueline de Bavière* a été applaudie ; il y avait là quelques scènes qui promettaient au pays un auteur dramatique. M. Noyer fait un second drame. On va, sans doute, s'y porter en foule ; on voudra voir au moins si l'auteur tient ses promesses, s'il a fait mieux, de même ou pis. Un acteur aimé du public le suppose ainsi et choisit *les Zingaris* pour sa représentation à bénéfice. L'acteur se trompe ; les loges sont désertes, le parterre clair-semé. — Mais la pièce ne valait rien ; vous voyez, elle n'a pas réussi. — Mais qu'en saviez-vous d'avance ? En la supposant aussi mauvaise que vous le prétendez, qui vous l'avait dit ? Soyez de meilleure foi, dites ce que j'ai vingt fois entendu dire : Ah ! une pièce d'un Belge, ça sera embêtant, j'y vas pas. O nationalité !

Et ici, ce n'est plus au gouvernement qu'il faut en appeler, c'est à la presse : c'est à elle, et presque uniquement à elle à secouer la torpeur publique en face des productions indigènes. Et comment y parvenir ? surtout par une critique consciencieuse, éclairée, bienveillante ; en étudiant l'ouvrage avec soin et amour, comme un propriétaire du sol étudie

un nouveau produit du sol ; en faisant ressortir les beautés, s'il s'en trouve ; en éloignant franchement de la carrière ceux qui n'y pourraient faire un pas sans trébucher ; en signalant aux autres les écueils et les moyens de les surmonter ou de les tourner. Mais est-ce bien ainsi que les choses se passent ? Les revues littéraires, comme l'*Artiste*, la *Revue Belge*, rendent généralement un compte réel et impartial des nouveaux ouvrages indigènes, mais la plupart de ces revues ne sont guères plus lues que les ouvrages eux-mêmes. Les grands journaux quotidiens, beaucoup plus répandus, n'ont presque jamais le loisir de s'en occuper ; ils se contentent habituellement de longs extraits copiés, en guise de feuilletons, ou d'éloges vagues et insignifians. Quand le nouvel écrit est sérieux et savant, il leur arrive assez souvent de déclarer franchement à l'auteur que son livre est hors de leur portée, qu'une analyse raisonnée et approfondie exigerait trop de temps, de soins, et aussi des connaissances spéciales que ne possèdent point leurs rédacteurs, qu'ils voudront bien admettre un article tout fait, mais qu'ils n'en feront point. Quant aux petits journaux intermittens qui pullulent surtout à Bruxelles, ceux-là lisent bien moins encore l'ouvrage, le reçoivent rarement, pareil envoi serait une charge par trop lourde pour les éditeurs, ne l'achètent jamais, partant ne s'en occupent point.

Quelques-uns seulement s'enquièrent du nom de l'auteur, et quand ce nom leur déplaît, ce qui arrive neuf fois sur dix, ils le criblent de coups d'épigrammes, ils entassent sur lui une montagne de ridicules, si bien qu'il faut une impartialité et une ténacité surhumaines pour déblayer tout cela, arriver jusqu'à l'écrivain ou à l'écrit, et voir enfin si l'on ne peut les regarder sans rire, et s'ils méritent réellement l'accoutrement burlesque dont on les a affublés.

C'est un mal et un grand mal ; mais il y en a beaucoup d'autres dans ce meilleur des mondes possibles ; assez causé sur celui-là, et résumons-nous.

Littérature nationale, non-sens.

Écrivains nationaux, chose excellente et désirable.

Parce que, en appréciant les besoins nobles et délicats de l'intelligence, en travaillant par des efforts soutenus et unanimes à les satisfaire, une nation se civilise et s'honore plus encore que par la multiplicité et le perfectionnement des instruments de jouissance matérielle ; parce que les hommes de génie et de talent en tout genre sont les plus beaux fleurons à la couronne de la patrie, lors même qu'ils vivraient loin d'elle, ou qu'ils appartiendraient à une école étrangère. Grétry n'a guères quitté la France et n'a fait que de la musique française ; Liége ne s'enorgueillit pas moins d'avoir

donné le jour à Gretry. Rubens a passé sa vie à Anvers et appartient tout entier à l'école flamande; Cologne n'a pas oublié pour cela que Rubens est né dans ses murs. Cette opinion est peut-être un préjugé, et, pour ma part, je l'estime tel; mais c'est un préjugé utile et respectable; à plus forte raison faut-il que la patrie n'épargne rien pour conserver dans son sein ceux que, plus tard, elle sera fière d'avoir vu naître, honteuse peut-être d'avoir perdus tout vivants.

Que la Belgique favorise donc les littérateurs belges. C'est une requête qu'on peut lui présenter sans arrière-pensée, quand on n'est soi-même ni Belge, ni littérateur. Qu'elle leur permette de rester *hommes de lettres*, proprement dit, exclusivement *hommes de lettres*, digne et honorable profession qui n'est discréditée que parceque, ici, elle ne mène à rien, et qu'ailleurs, ceux mêmes qui lui appartiennent ne l'ont que trop souvent dépréciée ou mal comprise. Abandonné, découragé, l'homme de lettres se jette dans une autre route, il devient professeur ou journaliste de métier, et dès lors, il est perdu. Professeur, il s'hébête dans les détails, s'allourdit dans les éléments, se rapetisse à éplucher des conjonctions ou à parfiler de la lexicologie; journaliste, il ne sait plus qu'effleurer des sommités, repousser le raisonnable pour courir après le nouveau, grouper des masses d'idées inachevées

qu'il ne peut ni développer ni mûrir. L'espace lui manque pour le premier, le temps pour le second ; car l'idée doit toujours être prête à sortir toute armée de son cerveau, au coup de hache des circonstances ou du rédacteur en chef.

Pour favoriser les littérateurs belges, nous demandons :

Vu la suppression des lecteurs et censeurs royaux, des secrétaires des commandements, des pensionnés sur la cassette, sur le *Moniteur*, sur le journal des savants, etc., etc.;

Au gouvernement : une part modeste dans les libéralités du budget; le droit d'auteur sur les représentations théâtrales ; des fauteuils académiques et des décorations pour les amateurs ; des bibliothèques à conserver, quelques places enfin d'administration, à défaut d'autres, légères de travail, si elles le sont d'appointements, où l'écrivain puisse se former ou vieillir obscurément et à son aise, et qui d'ailleurs ne paieront jamais l'honneur qu'un nom distingué reverse sur la patrie ; tout cela distribué avec discernement, avec tact, avec impartialité.

Au public et à la presse : un intérêt un peu plus vif, une sympathie un peu plus chaude pour les productions indigènes; une critique vigilante, judicieuse et paternelle, qui ne néglige rien, qui encourage à propos, qui châtie même avec amour ; et

puis, m'est-il permis de le dire? qui ne vous rie pas toujours au nez. La facétie est chose bonne de soi, qui éclaircit le cerveau et désopile la rate, mais un peu de conscience et de sérieux ne fait pas de mal non plus.

Aux éditeurs : pas grand chose; ce sont de trop rudes logiciens. Nous comptons beaucoup pourtant sur ces grandes sociétés de librairie en commandite ou anonymes qui se multiplient comme les charbonnages et les hauts-fourneaux, et dans les coffres desquelles, au dire des spéculateurs, les millions coulent comme l'eau à la rivière. Nous espérons qu'elles auront assez la conscience de leur nature et de leur destination pour comprendre qu'elles ne sont pas seulement des entreprises commerciales, mais aussi des êtres moraux, qui doivent se faire pardonner par de grands services rendus à la nation et aux lettres, le tort qu'elles font, de l'avis de plusieurs, aux industries privées.

Après tout, avec du temps et de la patience, on trouve un éditeur comme on trouve autre chose ; frappez, et l'on vous ouvrira ; cela est si vrai qu'on m'a dit dernièrement, à moi qui vous parle :

« Écoutez, je me suis assez arrondi dans le débit de la lettre moulée, les affaires vont bien, et, tenez... j'édite votre manuscrit. C'est *un bouillon que je boirai* très-probablement, mais au bout du compte, il

faut bien s'exécuter à son tour, et j'aime mieux le boire avec vous qu'avec un autre. »

Il était franc au moins, l'éditeur, s'il n'était pas poli.

Donc, puisque mon éditeur consent à boire un bouillon, ce qui me reste à désirer, c'est, pour parler le jargon franco-flamand de mon quartier, que *le bouillon lui goûte* et qu'il soit le premier à me *demander une petite récidive*.

Auquel cas, nous aurons un second volume pour ses étrennes de l'an prochain.

St-Josse-ten-Noode, le 31 décembre 1830.

CHRONIQUES

BELGES.

PREMIÈRE CHRONIQUE.

—

XII^e SIÈCLE.

Gil Lion de Trazegnies.

—

Si vous voulez bien me le permettre, messeigneurs et demoiselles, je vous raconterai d'abord l'histoire véritable de Gil Lion de Trazegnies, non pas avec la vulgarité roturière ou le dévergondage fantastique si à la mode en l'an de grâce 1836, mais comme la relatait, il y a quel-

que cent cinquante ans, un conteur qui sentait son bon lieu et son écrivain bien avisé. J'ai trop de prudhommie pour prétendre ôter ou ajouter quelque facette à ce diamant qui ne brille que des candeurs de la vérité; j'en veux seulement tailler un plus petit sur le modèle, comme un peintre qui réduit aux dimensions du chevalet quelque grand tableau du vieux temps, en conservant dévotieusement le costume et les couleurs de l'original.

Il faut savoir que la maison de Trazegnies possède un manuscrit précieux, dont le marquis actuel m'a permis l'examen avec une obligeance singulière. La présente histoire y fut couchée sur vélin par un David Aubert; mais cet Aubert ne paraît être que le scribe; l'auteur, selon l'opinion des doctes, serait un seigneur de Villerval qui la composa sur l'ordre d'Antoine, enfant naturel de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne.

Je ne suis pas le premier qui ai vu ce manuscrit. Il fut montré dans le siècle dernier à un ami très intime des oncles de Gil Lion VIII, le marquis de Trazegnies d'alors. Cet ami, qui avait dans les veines du sang du grand Maréchal de Fabert, crut qu'il fallait ôter au manuscrit sa crasse gauloise et le mettre en français; ce qu'il

fit; et un M. de Gerimont, parent dudit ami, publia en 1703 le canevas ainsi brodé. Or, son livre se faisant vieux et ne se trouvant plus guères dans le commerce, j'ai voulu que le présent récit en fût en quelque sorte l'épitome. Que plaise à Dieu qu'il fasse oublier l'original, comme on le dit de Justin au regard de Trogus-Pompeïus !

Vous eussiez vu de belles fêtes et tournois, messeigneurs et demoiselles, vous eussiez noblement dansé, mangé le faisan, le chapon à haute graisse, le sanglier aux figues et au miel, et bu d'autant, si vous vous étiez trouvés, par aventure, vers l'an 1117, à Avesnes-le-Comte, aux confins du Hainaut, dans cette partie du Brabant que les Romains nommaient Romandie; car vous ne pouviez manquer d'être conviés aux noces du vertueux, du beau, du vaillant Gil Lion I^er^, marquis de Trazegnies, et de Mahaud ou Marie d'Ostrevant, petite-fille de Baudouin, comte de Hainaut, princesse d'une beauté incomparable (car tout était incomparable dans ce temps-là, aujourd'hui, comme dit Byron, nous n'avons plus d'incomparable que ton huile, ô Macassar!), élevée d'ailleurs à la royale, dans une profession ouverte de piété et dans une

situation infiniment éloignée du libertinage. Vous auriez sans doute suivi les jeunes mariés à Trazegnies, car c'était un paradis terrestre que Trazegnies. La rivière de Piéton lui donnait un cordon de cristal, et les forêts qui l'embrassaient de toutes parts sans l'étouffer, lui mettaient une couronne de verdure. Tout l'édifice, qu'il serait trop long de vous détailler par le menu, répondait merveilleusement à ces ornements naturels. Ce fut là qu'après les fêtes du mariage, les nouveaux époux demandaient à Dieu de bénir leur union, en leur donnant un héritier beau comme sa mère et fort comme son père; mais pendant plusieurs mois, le ciel refusa l'entérinement de ces humbles et ferventes requêtes.

Un jour Mahaud était restée après le repas sur l'accoudoir d'une fenêtre de la salle qui faisait face au fossé du château, lorsqu'elle aperçut, au travers de l'eau très claire, une carpe mère nageant à la tête de ses carpeaux, qui bondissaient dans le doux élément et fesaient éclater l'argent de leurs écailles par divers mouvements de jeu et de joie qu'ils se donnaient. A la vue de cette carpe qui semblait se targuer de sa fécondité et reprocher à sa maîtresse une stérilité malheu-

reuse, la marquise laissa couler des larmes de ses beaux yeux et poussa un gros soupir. Gil Lion, le plus tendre des maris, l'entendit, accourut, et lui demanda d'où venait sa peine. Pour toute réponse, Mahaud lui montra du doigt la carpe et les carpeaux, et comme son mari avait infiniment de pénétration, il comprit à l'instant ce dont il s'agissait. Il descendit à la chapelle, se prosterna à deux genoux et promit à Dieu que, s'il lui plaisait bénir son mariage, il l'en remercierait par un pélérinage à Jérusalem. Puis il remonta ; puis il soupa gaîment avec sa femme; puis, quelques quarante-deux jours s'étant passés, Mahaud eut des preuves sensibles de sa grossesse, et s'en déclara à son cher époux. L'allégresse fut extraordinaire à Trazegnies. Les tournois et festins recommencèrent. On applaudit généralement à la grossesse de la marquise, qui répondit d'un air nuptial qu'un arbre serait malheureux s'il était infructueux. La compagnie accueillit d'un éclat général ce bon mot sorti d'une bouche si modeste. Mais ce rire, tout ami qu'il était, fit rentrer la jeune princesse en elle-même, et elle s'aperçut de son impromptu, qui n'était désapprouvé d'ailleurs que de la seule délicatesse de sa modestie.

Au reste, le chaste vermillon qui lui peignit alors les joues ne dura guères ; le sang se retira du visage au secours du cœur affaibli, quand le seigneur Gil Lion déclara d'un ton sérieux qu'il partait pour le saint sépulcre. La pamoison succéda au rire, et la syncope de la princesse brida les éclats des conviés. Les adieux furent ce qu'on peut penser. Le marquis donna à sa femme une bague de rubis qu'il portait au doigt, et ce dévot, accompagné de huit gentilshommes et de quatre valets, se mit en route. Le voilà en Champagne, en Bourgogne, en Lombardie, à Rome, où il se confessa au Pape, à Basse en Chypre où il fit *aiguade* (s'il avait lu la chanson de Béranger sur le vin de Chypre, il y eut fait autre chose), enfin à Jérusalem où il communia. Tout cela achevé, il se rembarqua à Jaffa pour revenir en Belgique, et se retrouva bientôt en vue de Chypre. Mahaud, réjouissez-vous, et criez : Trazegnies ! Mahaud, votre époux arrive vent en poupe, et vous venez précisément de mettre au jour deux beaux jumeaux, l'un nommé Jean et l'autre Gérard. Mais hélas ! le seigneur Gil Lion ne devait pas être témoin des jeux de leur enfance ! tandis qu'ils sortent d'une prison de neuf mois, leur père entrait dans une autre.

En ce temps-là, il y avait guerre entre le soudan de Babylone et le roi de Chypre. Le soudan à la tête de sa flotte s'avançait contre l'île, mais la tempête l'ayant porté au golfe de Satalie, il y avisa le navire chrétien qui avait jeté l'ancre au même lieu, et commanda à sa flotte de l'investir de toutes parts. La défense ne fut pas moins résolue que l'attaque furieuse. Le plus vaillant de la flotte barbare, qui faisait l'office d'amiral, vint fondre sur Gil Lion, mais ce robuste, qui l'attendait avec son épée à deux mains, lui en déchargea un si terrible coup que le turban et la tête tombèrent une toise en arrière du cou qui les portait. Enfin il fallut céder au nombre. Tout fut passé par le fil de l'épée, hormis Gil Lion que le soudan voulut conserver en vie et qui fut porté dans son vaisseau en piteux état, jetant une œillade de regret vers Mahaud, vers le Hainaut, vers les cadavres de ses douze compagnons, et se recommandant à St.-Léonard, en qui il avait une dévotion singulière.

Ensuite, le soudan attaqua Chypre, mais il fut battu et s'en revint au grand Caire avec sa courte honte et son prisonnier. De là il se transporta à Babylone, sa capitale, qui était alors en Égypte (Malte-Brun prétend que tout cela a un peu

changé depuis). Le soudan avait une fille nommée Graciane, la plus fine perle de l'Orient, pure comme la lune et brillante comme le soleil. Elle avait refusé la main d'Isore, roi de Damas, et celui-ci pour se venger avait déclaré la guerre au père de Graciane.

Il prit envie au soudan, pour se disposer à guerroyer chaudement, d'écorcher tout vif son prisonnier. Le geôlier entra dans le cachot, et d'un air garbe commanda au seigneur Gil Lion de venir recevoir l'exécution de sa sentence. Gil Lion n'aimait pas la plaisanterie. Il déchargea sur la tempe du geôlier un coup de poing si rude qu'il lui fit sauter l'œil de la tête; saisissant ensuite le levier de son second, il l'en assomma; les autres gagnèrent aux pieds. On revint pourtant à la charge, et à l'aide de bancs et de bâtons qu'on lui jeta à travers les jambes, on finit par se rendre maître de sa personne.

On l'amena en présence du soudan qui ordonna d'en faire un but pour ses archers. Figurez-vous un Sébastien tout nu, de façon cependant que sa nudité ne blessait point la pudeur, tel était Gil Lion. Le soudan s'était placé au balcon avec sa fille, pour se repaître de la cruauté de ce spectacle. Et en ceci le musulman commit une haute

imprudence, car Gil Lion était le corps le mieux fait qu'il y eut chez les Belges. Je vous laisse à penser s'il parut un albâtre animé à des yeux qui n'avaient pas accoutumé de voir de ces blancheurs en Égypte. La jeune princesse avait d'ailleurs un penchant naturel pour le christianisme; elle se jeta donc aux pieds de son père, et lui représenta qu'à la veille d'une guerre, un tel homme pouvait être bon à autre chose qu'à servir de pelote à des flèches. Le soudan, qui, au fond de l'âme, était assez de l'avis de sa fille, ne fut pas fâché d'avoir un prétexte pour s'en dédire honnêtement. Il fit reconduire son prisonnier au cachot, avec ordre néanmoins de ne lui rien donner que pain et eau. Mais le charitable pourvoyeur de l'univers qui envoie des mouches aux petits corbeaux, tandis qu'ils sont au nid, abandonnés de leur mère qui s'en est allée à la voirie, inspira à l'intendant de la prison, nommé Hertran, de lui donner en secret bon vin et bonne viande. C'était, comme Graciane, un de ces naturellement chrétiens dont Gil Lion avait consommé la conversion. Son quartier était contigu à la conciergerie et la conciergerie au palais.

Une nuit qu'il savourait les délices de la conversation chrétienne du chevalier belge, il

entendit frapper légèrement à sa fenêtre et une voix l'appeler. Il reconnut le doux parler de la princesse Graciane. Semblable à la biche qui s'enfonce dans le bois, mais porte au flanc la flèche dont le chasseur l'a percée (comparaison éminemment classique dont il ne faut accuser que M. de Gérimont), Graciane portait au cœur une de celles qui étaient destinées au nouveau Sébastien. Elle dit à Hertran qu'elle venait à la faveur de la nuit traiter avec son prisonnier afin de l'attirer à l'Alcoran, mais celui-ci, qui était un homme d'esprit, s'aperçut, à la diversité des couleurs qui régnèrent presqu'en même temps sur le visage de la princesse, qu'elle n'était rien moins que convertisseuse. Introduite par lui auprès de Gil Lion, Graciane rompit aussitôt une partie des révérences de ce maître esclave, et tandis qu'il la remerciait de l'insolvable faveur de sa visite, pour se délivrer de l'embarras de prendre ou de demander des chaises, elle le conduisit sur un canapé, afin de pouvoir lui parler plus tête à tête. Le discret Hertran se tint près de la porte, par respect et par précaution. Que les plus timorés cependant ne se scandalisent point ; l'amour n'était ici qu'un accessoire, le désir du salut restait le point capital. Jusqu'au

matin la néophyte goûta à longs traits l'explication des divins mystères, et Saint-Antoine ne se plaignit jamais si amoureusement de l'astre qui, sollicitant ses yeux, interrompait la douceur de son extase, que ne le fit Graciane de ce qu'il mettait fin à un discours plus ravissant pour elle que toutes les symphonies de la cour de Babylone.

Les choses en étaient là, quand Isore entra en Égypte, accompagné des rois d'Antioche, de Tarse et d'Oliferne ; il marcha droit à la capitale. Le soudan s'avança contre lui ; mais après des miracles de valeur, il fut vaincu et fait prisonnier. Babylone devint alors une vraie Babylone, c'est-à-dire, une confusion épouvantable. Isore envoya dix bassas pour demander la main de Graciane en échange de la liberté de son père, et l'on ne sait ce qui serait advenu, si la jeune princesse, témoin du combat (car elle était aussi brave que Sémiramis, son ancêtre comme chacun sait), ne s'était adressée à Gil Lion. Quand il s'agissait de coups de lance et d'épée, celui-ci se trouvait dans son élément. Suivi d'Hertran, dont il avait fait son écuyer, il prend les secondes armes du soudan, contrefait sa voix, ramène les Babyloniens à la charge, fait un terrible carnage

des Damasois et pénètre jusqu'à la tente royale, où Isore, ne s'attendant à rien moins, festinait et se gaudissait avec sept rois et dix amiraux en présence du soudan captif attaché à un poteau. Gil Lion entre l'arme au poing, et de sept revers de cimeterre fend la tête à Isore, à deux rois et à quatre amiraux. Le roi de Tarse, maréchal de camp d'Isore, et l'amiral d'Orbrie purent seuls se sauver en gagnant le Nil, et de là Damiette.

Le soudan stupéfait d'une révolution si inespérée, s'imagina que Mahomet lui-même était venu du ciel à son aide, et, pour le remercier dignement, promit de lui sacrifier un certain chrétien qu'il tenait dans sa conciergerie. Au jour fixé, il se fit amener son prisonnier. Gil Lion parut devant lui visière baissée et vêtu des habits qu'il portait au jour de la bataille. Un coup de foudre n'aurait pas plus surpris le soudan que ce spectacle inopiné. « Ah ! s'écria-t-il, en voyant le héros, voilà mon cher libérateur ! c'est cette main qui me délia, c'est cette main qui fit nager dans le sang la tente et le camp d'Isore. » Et là-dessus, il se prosterne avec toute sa cour. Graciane et Hertran, qui savaient le mystère, durent se retourner pour donner la liberté à quelques éclats de rire étouffés. Tout fut découvert. Le

soudan délivra Gil Lion à condition qu'il ne quitterait la cour d'Égypte qu'avec sa permission. Et bien lui en prit. car Gil Lion lui rendit de signalés services pendant vingt-cinq ans qu'il resta à Babylone.

Raconter toutes les prouesses de ce brave durant ces vingt-cinq années serait écrire une Iliade entière. Pour venger Isore, l'amiral d'Orbrie était venu attaquer le soudan. Gil Lion lui coupe la tête, l'attache au pommeau de sa selle et court la jeter aux pieds de Graciane. (C'était une façon de cadeau que les amants de ce temps offraient volontiers à leurs maîtresses). Le vainqueur fut récompensé par le titre de lieutenant-général de l'empire. Hertran devint son guidon général.

Ce n'est pas tout ; l'amiral avait un parent, c'était Fabur, roi de Maurienne ; celui-ci entre en jalousie contre le soudan, il attire dans son entreprise le roi de Fez, qui lui était cousin, et le roi Corsabrin de Vancloze, tous grands rois dont nous n'avons jamais entendu parler, parce que notre siècle est fort oublieux et fort ignorant, mais qui n'en vivent pas moins dans des annales authentiques. Qui connaît aujourd'hui le fameux coup d'épée par lequel le roi Babylonien fendit la tête de Corsabrin jusqu'aux dents? Qui sait que

le chevalier belge, se trouvant engagé dans la mêlée, sans cheval, et n'ayant pour toute arme que ses poings, en joua si furieusement qu'il les rapporta du combat tout enflés et tout ensanglantés? Que le lendemain il se laissa emporter par son ardeur, poursuivit les Mauresques jusque sur leurs bâtiments, mais que ceux-ci, tout vaincus, coupèrent les cables, l'emmenèrent prisonnier, le déposèrent en la conciergerie de Tripoli et décidèrent que l'on en ferait un sacrifice à Mahomet le jour de la St.-Jean, la grande fête du prophète? Qui sait que dans cette mémorable bataille, le traître Amaury fut tué par un robuste sarrasin. Vous ignorez sans doute, messeigneurs et demoiselles, ce que c'est que le traître Amaury. En effet, je n'avais pas songé à vous en parler, et pourtant Amaury est un des nœuds de notre histoire.

Vous n'avez pas oublié la princesse Mahaud et ses deux jumeaux, que la fabuleuse antiquité aurait voulu placer au zodiaque. Vous avez tremblé pour elle, quand, au clair de la lune, entre le palais et la prison de Babylone, s'est dessinée à vos yeux la pieuse, gracieuse et amoureuse figure de Graciane. Revenez maintenant à Trazegnies et vous y retrouverez Mahaud qui, au bout de

quatorze ans, attend encore des nouvelles de son époux. Un jour le comte et la comtesse de Hainaut lui rendirent visite, accompagnés de toute leur cour, et entre autres d'un jeune seigneur des Maires, nommé Amaury. Le bœuf, le chasseur et le ruisseau entrent dans la même prairie à divers desseins, le bœuf pour y paître, le chasseur pour y chercher le gibier, le ruisseau pour l'arroser. Or, si les souverains entrèrent à Trazegnies en ruisseaux bienfaisants, Amaury y vint en vrai chasseur; il cherchait Mahaud, il la vit, il fut pris par les yeux, et, papillon téméraire, il se brûla à la flamme de ce cierge innocent. La proposition d'une alliance nouvelle, excusable après le silence si profond de Gil Lion durant tant d'années, fut mal accueillie par Mahaud; sa réponse ne fut pas de ces éclatantes qui se jettent à cent lieues d'un endroit d'où la noce prochaine fait bien voir qu'elles n'étaient guères éloignées, mais elle eut une modestie si ferme qu'on sentait que sa bouche n'était que l'écho de son cœur. Elle demanda à son père d'envoyer en Syrie quelque charitable cavalier s'enquérir de son époux. Amaury s'offrit à entreprendre ce voyage et fut accepté. Arrivé à Nazareth, il y trouva un pélérin normand qui le mit

sur les traces de Gil Lion. Il passa les déserts avec des marchands qui allaient à Babylone par Damiette. (C'était la route la plus courte du temps que Babylone était en Égypte). A Damiette, il rencontra le soudan dans une de ses promenades sur le Nil, et celui-ci l'adressa à son lieutenant-général. Amaury se voyant tête à tête avec le capitaine chrétien, lui dit qu'il avait été banni de France à cause d'un duel où il avait tué son ennemi, et qu'il s'était d'abord réfugié auprès des comtes de Hainaut. A ce mot, Gil Lion s'enquit ardemment s'il n'avait pas ouï parler d'une terre qui confine le Brabant, le Namurois et le Hainaut, nommée Trazegnies, « Oui, vraiment, répondit le chevalier félon, j'en ai ouï parler; une princesse nommée Mahaud d'Ostrevant, qui en avait épousé le seigneur, est morte de chagrin de l'absence de son mari, au grand déplaisir de tout le monde, qui lui portait beaucoup de compassion. »

Ce coup de foudre fit tomber de son haut une âme que mille combattants n'avaient pu abattre. Graciane qui survint accrut son embarras. Il était rêvant dans un coin : son mouchoir et la négligence de son port, d'ailleurs si majestueux, témoignaient de sa tristesse. Il essaya de reprendre

sa sérénité ordinaire à l'arrivée de la jeune princesse, mais elle, qui se connaissait parfaitement en passions humaines, découvrit cette contenance d'improviste. Elle le pria de ne pas lui refuser une ouverture qui le consolerait. Quand elle apprit à la fois l'existence et la mort d'une rivale, elle se trouva partagée entre l'étonnement, la tristesse et la joie. Elle montra la sympathie d'un cœur touché, elle s'érigea en consolatrice chrétienne. Et puis un secret espoir traversait aussi sa pensée en donnant un peu de vermillon à son visage. Survint alors l'attaque du roi Fabur, la punition d'Amaury et l'emprisonnement de notre héros, comme il a été dit précédemment. Celui-ci, il est vrai, fut délivré plus tard par l'adresse d'Hertran, qui devenu, à force de ruses, concierge de Fabur, ramena son catéchiste à Alexandrie; mais Graciane resta captive d'amour.

Cependant Jean et Gérard, les jumeaux de Trazegnies, se distinguaient par de vigoureux coups de lance et d'épée dans les tournois de Hainaut et de Namur. Ils ignoraient toujours la destinée de Gil Lion, mais Dieu qui prend plaisir à nous découvrir les plus éclatantes vérités dans les ténèbres, voulut leur présenter une figure

de ce qui était en réalité. Le seigneur Jean fit un songe. Il voyait son père dans une cage de fer, prenant néanmoins son divertissement avec une tourterelle qui se délectait à voltiger autour de cette prison et à se livrer au prisonnier. A son réveil, il ressentit ce qu'on expérimente après des songes mystérieux et qui sont plus que des fantômes. Il communiqua son dessein à Gérard, et tous deux, ayant obtenu de la marquise la permission du voyage d'outre-mer, partirent en quête de leur père.

Arrivés en Chypre, ils contribuèrent par leur miraculeuse bravoure, qui ne le cédait qu'à celle de Gil Lion, à défendre le roi de cette île, auquel Bruyiant, roi d'Esclavonie, taillait alors de grandes affaires. Ce roi avait des prétentions anciennes sur Chypre, et n'en ayant pu avoir raison par le droit canon, il avait fait résolution de la tirer par la force des armes. Il assiégea donc Nicosie en Chypre, avec 200,000 combattants; mais le cypriot, aidé des deux belges, le battit si complètement qu'aucun de ses esclavons ne revit l'Esclavonie. Malheureusement, le navire qui portait nos héros tomba, à leur départ, entre les mains de deux pirates, l'un esclavon, l'autre mauresque. Tout l'équipage fut mis

aux fers. Jean fut conduit à Tripoli, précisément dans la prison d'où sortait Gil Lion, et Gérard à Raguse.

Ici, messeigneurs et demoiselles, quoique je m'abstienne de réflexions dans l'exposé succinct de cette authentique histoire, je ne puis m'empêcher de vous faire observer la singulière véracité de notre auteur, qui préfère tomber dans le monotone plutôt que de s'écarter du vrai, et peu soucieux de nos poétiques de convention, quand il s'agit de réalités, n'hésite pas à nous donner dans les aventures de Gérard la seconde édition de celles de Gil-Lion! Il s'agit encore ici de sacrifier le prisonnier à Mahomet et de l'écorcher vif en l'honneur et gloire du prophète; l'amour sauve le fils comme il a sauvé le père; nous retrouvons Graciane sous les traits de Natalie, sœur du roi des Eselavons; nous la voyons accompagnée aussi d'un esclave chrétien, d'un second Hertran, pénétrer dans le cachot de Gérard, comme l'aurore dans les ténèbres, et nous envions de nouveau les chastes délices d'entretiens nocturnes qui se prolongent jusqu'au crépuscule du jour. Le dénouement est de part et d'autre une variation du même thème. Lucion, le premier maître d'hôtel du roi des

Esclavons, prétend à la main de Natalie, et il est repoussé par elle, comme Isore par Graciane; mais Isore s'était vengé en roi, Lucion se vengea en cuisinier. Il pratique le plus mortel des poisons parmi ses ongles et le fait glisser dans le plat qu'il savait être l'inclination du jeune roi. En effet le roi ne le vit pas plutôt à table qu'il se jeta dessus. Mais il fut bien étonné de sentir jaillir de son doigt le chaton de la bague qu'il portait; c'était une pierrerie naturellement ennemie du poison. Il donne ordre qu'on jette à un lévrier qui était dans la salle tout le plat suspect. La bête le dévore, mais elle en crève du moment que le venin put se communiquer à son sang. Là-dessus, merveilleuse alarme de toute la cour. Lucion accusa Natalie, et ce calomniateur pallia si bien son fait, que le roi (qui d'ailleurs aimait tendrement sa sœur) donna dans la crédulité. Il commanda que cette sœur chérie fût brûlée vive, si elle ne trouvait un champion de son innocence endéans quarante jours (tableau précieux des habitudes, des crimes et des préjugés du moyen-âge que je recommande aux panégyristes du bon vieux temps). Vous pouvez bien supposer que Gérard se présenta. Le combat fut long, mais enfin le belge, saisissant un

instant où il avait la jambe de son ennemi en belle mire, la lui trancha d'un puissant coup d'estramaçon; puis il lui coupa le bras, et enfin le pauvre maître d'hôtel ainsi tronqué fut traîné sur une claie jusqu'à ce que mort s'ensuivit.

Or, Gil Lion s'était trouvé à peu près dans le même cas. Le roi de Babylone, peut-être pour rendre plus rares les rendez-vous de sa fille et du héros, avait fait présent à ce dernier d'une maison de campagne à deux lieues de la ville; mais l'amour a du génie du cordier qui augmente ses liens à proportion qu'il s'éloigne de son rouet. Graciane n'en fut pas moins assidue. Un puissant prince de la cour d'Égypte, nommé Haldin, qui l'aimait, l'accusa alors d'amours clandestines avec Gil Lion. Celui-ci autorisa Hertran à se porter pour champion de Graciane : Haldin fut tué et son corps pendu par les épaules aux fourches patibulaires. En vain Mombrand, parent d'Haldin, veut venger sa mort en attaquant le soudan d'Égypte, il ne ramena que 600 hommes de 100,000 qu'il avait comptés en faisant sa descente. Cette victoire détermina enfin le père de Graciane. Il déclara Gil Lion son héritier universel après sa mort, et lui permit d'épouser sa fille. Gil Lion, alors dans sa quaran-

tième année, baptisa Graciane de ses propres mains, manque de prêtre, et l'épousa ensuite selon la manière des chrétiens. La chose arriva fort à propos; un peu plus tard, il était trop tard. Le ciel permit à Gil Lion d'être bigame en tout bien et tout honneur. Ses enfants devaient bientôt lui dévoiler la vérité.

Après bien des aventures merveilleuses, les deux frères Jean et Gérard se trouvaient réunis à la cour de Tripoli, et le roi de Tripoli allait marcher contre Babylone à la tête de 350,000 combattants; c'était une bagatelle pour ce temps, si l'on songe surtout que le tripolin avait pour lui les très-illustres et très-puissants princes de Fez, de Tunis, de Tremasera, de Bousne, de Grenade et de Belsamin. D'autre part, les alliés du soudan d'Égypte n'étaient pas à mépriser. Ce n'était rien moins que le roi Sanseron, qui avait pour bannière la hure de sanglier sur champ d'or; le roi des Mèdes avec un étendard de deux serpents sur un champ d'argent; le roi d'Antioche à l'enseigne d'or et d'argent; enfin le roi de Perse sous le guidon à trois corbeaux sur champ d'azur. Ce fut un jeudi matin que le signal étant donné des deux côtés, les archers commencèrent la bataille. Pourquoi vous dire que les Babyloniens

triomphèrent de cette armée redoutable qui semblait vouloir engloutir tout le monde? Vous le saviez d'avance. La victoire, qui était une des plus signalées que Gil Lion ait jamais remportées, le mit dans les transports où l'on voit les victorieux après une glorieuse journée. Mais ce qui lui donna une joie toute distinguée, ce fut la conquête de deux chevaliers qu'il avait remarqués dans le combat : il avait vu ses armes, deux bandes d'or au fond d'azur, sur le bouclier de ces deux vaillants capitaines qui faisaient toute la gloire de la partie adverse ; il les avait entendus crier : Trazegnies! et son sang s'était remué par toutes ses veines. Aussi, de retour à Babylone, il ne fait qu'effleurer les caresses de sa chère Graciane, qui était la sage Pallas de ce Mars invincible, et il songe à voir les deux prisonniers chrétiens. A peine se furent-ils découverts à lui qu'il leur dit d'un air extatique, ce que Joseph dit autrefois à ses frères : « Mes chers enfants, ne cherchez plus, voici votre père. » Les deux jeunes gens s'attachèrent affectueusement à ses genoux. Jean remit à son père la bague de rubis que le seigneur Gil Lion avait laissée à sa femme en entreprenant son pélérinage ; les larmes et les accolades redoublèrent alors ; mais

bientôt l'amour, qui avait fait un torrent d'effusion, se calma et s'élargit comme dans une agréable prairie pour donner à la jouissance la tranquillité qui lui est nécessaire.

Cependant le cœur de Gil Lion n'était pas si bien dilaté par la joie qu'il ne fût retréci par l'embarrassante pensée que, Mahaud vivant encore, il ne lui était pas permis de fausser la foi jurée. Heureusement Graciane avait l'âme belle et aisée, elle s'aperçut des entraves de Gil Lion, et pour trancher le nœud gordien : « Prince, dit-elle, je vous aime, et par conséquent j'aime tout ce que vous aimez et tout ce que vous avez aimé. J'aime la princesse d'Ostrevant, j'aime le cher et double fruit de sa bénédiction, et pour couronner mon amour, je descends volontairement de votre alcove. J'irai à Trazegnies pour féliciter la dame sur son bonheur, et singulièrement de ce qu'elle va avoir Graciane, la fille du soudan de Babylone, non en qualité de rivale ou de collègue, mais en qualité de très-humble servante. » Elle ajouta beaucoup d'autres choses dans le même sens. Les larmes ne sont pas ordinaires aux héros, ce furent elles néanmoins qui répondirent à un langage supérieur à toute repartie.

Quelque temps après, le soudan donna à Gil

Lion licence de partir, à condition que, s'il survenait quelque guerre, il repasserait incessamment la mer pour se mettre à la tête de ses armées. Gil Lion en fit solennellement le serment, puis il se mit en route avec Graciane, Hertran et ses deux fils. On fit dévotion à Bethléem, à Jérusalem, à Nazareth, où l'ambassadeur archange avait donné le commencement au mystère incompréhensible. On passa de là en Chypre, à Naples, à Rome, où le pape baptisa Graciane et où mourut Hertran. Enfin on approcha de Namur. Là Gil Lion dépêcha à la dame son épouse un gentilhomme, sage avant-coureur, pour ne pas l'exposer aux inconvénients quelquefois mortels des nouvelles surprenantes et prodigieuses. Ce prudent disposa insensiblement la dame de Trazegnies, lui dit avoir vu son mari et ses enfants, et tandis qu'elle lui faisait la meilleure chère du monde pour lui sucer quelque chose de plus distingué, il la payait tantôt d'un silence tout nu, tantôt d'une demi-parole, tantôt d'un sourire. Enfin donnant la dernière couche à cette peinture dont les délicatesses exigeaient tous ces ménagements, il annonça l'arrivée positive des trois chers objets.

Les bornes de l'esprit et de la plume de M. de Gérimont, comme il le dit lui-même avec une

précieuse modestie, l'ont obligé à envelopper l'entrevue la plus embarrassée et la plus embrasée qu'il y aura peut-être jamais, d'un nuage qui s'étendit sur cette île fameuse que formela rivière de Piéton, et dont Trazegnies est le centre. J'ai à cœur de l'imiter, et pour couper court, je vous dirai, messeigneurs et demoiselles, qu'après les fêtes et réjouissances dont on célébra le retour de Gil Lion, les deux dames promirent à Dieu un célibat éternel, et que Gil Lion résolut de se cloîtrer à leur exemple. Graciane et Mahaud se retirèrent à l'Olive, près de Marimont en Hainaut, sainte maison fondée par les seigneurs de Trazegnies, où demeuraient alors sept demoiselles de Moustier, très-noble et très-ancien collége de chanoinesses sur la Sambre, comté de Namur, qui y avaient pris l'habit et la règle de Citeaux sous la conduite d'un saint solitaire nommé Guillaume. Gil Lion se transporta à l'abbaye de Cambron, qui reconnaissait aussi la maison de Trazegnies pour sa fondatrice, à telles enseignes qu'elle n'a jamais manqué pendant 600 ans de faire au marquis une reconnaissance de 500 harengs frais et d'autant de saurets. (La brutalité révolutionnaire a supprimé les harengs avec les moines. Mais les moines pour-

ront bien reparaître à Cambron avant que les harengs reviennent à Trazegnies). Au bout d'un an, Graciane qui était mûre pour le ciel, tomba malade et mourut. La dame de Trazegnies, qui l'aimait plus que ses propres yeux et qui ne pouvait se passer d'elle une seule heure, en succomba d'affliction deux jours après. La même tombe les enserra. Gil Lion les pleurait déjà depuis vingt ans, lorsqu'un jour qu'il promenait ses douces pensées en songeant à ses chastes tourterelles, il fut tiré de sa rêverie par un envoyé de Babylone qui, lui baisant la main et le bout de la robe, lui remit une lettre du soudan. Celui-ci rappelait ses promesses en lui annonçant qu'il était attaqué par quatorze rois portant couronne, vingt-deux amiraux et trois cent cinquante mille hommes; c'était le roi de Tripoli qui voulait venger d'un seul coup tous ses affronts passés. Gil Lion, après avoir répandu son cœur devant le père des lumières, manda la nouvelle à la cour de Mons, qui en fut merveilleusement surprise et entreprise. Le seigneur Jean en gémit, mais non pas son frère Gérard. Ce jeune brillant qui ne respirait que la guerre, se glissa d'un air épanoui au milieu de la noblesse hainuière, appelant tout le monde aux armes.

Soixante chevaliers se présentèrent. On distinguait parmi eux les noms de Chimay, de Condé, de Ligne, d'Havré, de la Hamaide, de Bossut, de Gavre, de Robersaert, de Roisin, de Lalaing et de bien d'autres. Il fut donc décidé que Gérard suivrait son père, et que Jean demeurerait au Hainaut pour veiller à ses intérêts. Ce partage fut un coup de poignard au sein de Jean, comme ce fut un petit empire dans celui de Gérard. Les chevaliers se mirent en route en passant par Venise où ils avaient leurs lettres de change.

Le soudan resserré dans Babylone allait faire une sortie en désespoir de cause, lorsqu'il s'aperçut d'une grandissime poussière qui s'élevait vers le désert de l'Égypte, et bientôt il eut en sa présence toute une compagnie de braves dont un seul méritait toutes les admirations de ses yeux et de son esprit. Gil Lion se trouva le lendemain à la tête de cent trente-six mille combattants outre les anciens alliés du soudan, que nous connaissons déjà. Il avait sous ses ordres Soliman, roi d'Arabie, Corbaran de Felice, Arable, bassa d'Acre, et le roi d'Ircanie. Jamais notre héros n'avait si vaillamment combattu. Cinq rois et six bassas lui passèrent par les mains, entre autres le roi de Gibraltar, qui était aux Afri-

cains ce que Goliath avait été aux Philistins, et qui, armé d'une horrible massue, faisait de grands éclaircissements dans les escadrons de Babylone. La complète défaite qu'essuyèrent les Africains fut une épouvantable boucherie ; mais tandis que cette victoire était portée au long et au large sur les ailes de la renommée, qui n'eut presque pas assez de trompettes pour la préconiser par tout l'univers, Gil Lion avait été obligé à prendre le lit au grand-Caire, par suite d'une blessure reçue au côté. L'art n'épargna aucun de ses remèdes, mais il trouva que le malade était incurable. En effet, ce grand homme, entouré de la noblesse belgique. expira doucement pour aller jouir de la couronne que le juste rémunérateur prépare à ses fidèles ; le corps fut embaumé et enterré solennellement à Babylone dans l'église des religieux que le soudan y tolérait. Gérard fit enfermer le noble et invincible cœur dans un étui de fin or rempli d'aromates, et il le porta lui-même à l'Olive, où, selon ses derniers ordres, il fut placé entre les deux illustres et saintes volontaires. Là, les dames célébrèrent les obsèques du héros, puis chantèrent le *Te Deum* en actions de grâce. Je mêlerai ma voix aux leurs, et je vous exhorte à en faire autant que moi, messeigneurs

et demoiselles, en signe de réjouissance d'avoir mis à fin cette authentique et mémorable histoire. Vous pourriez croire qu'il y a en elle quelque chose de roman ; pour moi, je conclurais de sa fable même la vérité de cette vaillance héroïque, puisque les fables les plus hardies ne se licencient jamais de se fonder sur un fantôme, et qu'elles ont presque toujours, pour appuyer leurs aventures agréables, un véritable héros ; tels sont Charlemagne, Bayard, Pierre de Provence, etc. Il n'est nullement présomptif que le fils et le fils très-aimé du duc de Bourgogne aurait voulu prendre la peine de faire décrire, sur un beau vélin et aussi poliment qu'il l'est, un conte purement fabuleux, avec miniatures, vignettes, lettres travaillées si délicatement et en or si justement appliqué. Philippe-le-Bon était un esprit trop éloigné de la bagatelle, trop ennemi de la dépense inutile et trop amateur de la vérité, pour s'être servi d'une fable fabriquée à de si gros frais. Je tairai bien d'autres preuves irréfragables de l'authenticité de cette histoire, et je finis par celle qui a frappé l'esprit éminemment sagace du dit M. de Gérimont. Je me suis transporté à l'Olive, dit-il, et j'ai vu un verd éternel sur l'endroit des tombes de ces trois âmes

héroïques; les religieuses, *qui ne sont nullement crédules*, croient que cette verdure ineffaçable est mystérieuse.

Vous concevez qu'il n'y a rien à répondre à un argument si péremptoire. Croyez-donc, messeigneurs et demoiselles, à la merveilleuse histoire de Gil Lion de Trazegnies, soldat à la solde de Mahomet et pourtant toujours fidèle au drapeau de J.-C., bon capitaine et pourtant bon moine, qui eut une maîtresse et pourtant ne faussa pas la foi conjugale, enfin qui eût deux femmes et pourtant ne fut pas bigame.

NOTE.

M. le marquis de Trazegnies, si excellent homme, si véritablement libéral avec tant de bonnes raisons pour ne pas l'être, a eu la complaisance de mettre à ma disposition le manuscrit de famille qui renferme les merveilleuses aventures de Gil Lion. Ce manuscrit forme un volume in-folio très-lisiblement écrit sur vélin. Il se distingue surtout par les jolies vignettes-miniatures dont il est orné. Ces vignettes sont au nombre de neuf, la plupart divisées en trois ou quatre compartiments. Précieuses sous le rapport historique par la vérité des costumes, elle ne sont pas indifférentes comme monument d'art; les étoffes, les figures, les mains surtout sont touchées avec une délicatesse et un fini extrêmes.

Voici ce qu'elle représentent.

1re Vignette, qui sert de frontispice, quatre compartiments : tombeau de Gil Lion à l'Olive; la statue du héros est couchée les mains jointes entre celles de ses deux femmes; cabinet où l'auteur, probablement M. de Villerval, écrit l'histoire de Gil Lion; cérémonie du mariage de Gil Lion; anecdote de la carpe et des carpeaux.

2e Vignette, trois compartiments : guerre du soudan d'Égypte contre le roi Isore.

3e Vignette : bataille entre Gil Lion et l'amiral d'Orbrie.

4e Vignette, deux compartiments : mort d'Orbrie; sa tête présentée à Graciane.

5e Vignette, quatre compartiments : exploits de Jean et de Gérard, fils de Gil Lion.

6e Vignette. quatre compartiments : les deux jumeaux délivrent le connétable de Chypre fait prisonnier par le roi des Esclavons.

7e Vignette. deux compartiments : bataille devant Nicosie ; prise des jumeaux par les pirates.

8e Vignette, quatre compartiments : duel entre Gérard et le maître d'hôtel Lucion ; supplice et mort de Lucion.

9e Vignette, quatre compartiments : combat dans lequel les deux frères s'attaquèrent l'un l'autre sans se connaître ; heureuse issue de ce combat.

A la derniere page du manuscrit, on lit les noms du scribe et de l'auteur du récit, la devise de ce dernier et celle de la maison de Bourgogne, le tout dans l'ordre suivant,

Signé
David Aubert
manu propria.
Nul ne s'y frotte
ob. de Bourg.ne
Nul ne l'aproche
de Bourg.ne

Tecum habita, Villerval.

Ce manuscrit a dû être terminé en 1458. J'ai tremblé pour lui pendant le brutal et honteux pillage de 1834. Heureusement qu'il fut alors sauvé par un de nos représentants les plus éclairés et les plus éloquents et rendu à son

véritable propriétaire. Vinchant, dans les annales de Hainaut, et Antoine le Waille, dans celle de l'abbaye de Cambron, rapportent les faits essentiels de l'histoire de Gil Lion. Cette histoire écrite en latin se conservait au commencement du siècle passé chez les Chartreux de Bruxelles. C'est en 1705 que fut publié à Bruxelles le petit vol. in-18 de M. de Gérimont. Aubert Mirœus, t. I, p. 576, rapporte la tradition du double mariage de Gil Lion et ajoute : *communem utriusque conjugis tumulum marmoreum aliquando vidimus in cœnobio* Olive. Un vieillard de 74 ans attaché à l'établissement de Marimont m'a dit aussi qu'il se rappelait fort bien avoir vu le tombeau de Gil Lion et de ses deux femmes, dans l'église de l'abbaye de l'Olive. Cette abbaye a été démolie quelques années après l'occupation de la Belgique par la France; les matériaux ont été vendus, et aujourd'hui il n'en reste plus la moindre trace. Le terrain sur lequel elle était bâtie fait maintenant partie du bel établissement de Marimont, connu sous le nom de charbonnage de Marimont, l'Olive et Chaud-Buisson, près de Seneffe, si célèbre par la victoire du grand Condé.

M. O. L. B. Wolff a imprimé une histoire de *Gilion de Trasignies* d'après un manuscrit rare de la bibliothèque d'Iena, à la fin du volume intitulé : *Altfranzoesische volkslieder, collection de vieilles chansons populaires françaises, publiées avec des notes grammaticales et explicatives à Leipzig*, 1831, *Fleischer*. Ni l'auteur, ni le copiste du manuscrit d'Iena ne sont connus, mais il est orné des armoiries et du chiffre de son possesseur, Philippe de Cleve. Il se termine par ces mots : *Et cy fine la vraie histoire du preu Gilion de Trasignyes, duquel qui plus au vrai en vouldras avoir si voise en l'abbaye de l'Olive, ou son cuer*

gistz entre les tumbes de ses deux femmes, ausquelz Dieu face mercy. Amen.

MM. Serrure et Voisin ont donné à la suite du *Livre de Baudouin*, publié par eux en 1836, un fragment de l'*Histoire de Gil Lion de Trasignyes et de dame Marie sa femme*, d'après le manuscrit de la bibliothèque d'Iena. Ce fragment comprend l'introduction, le sommaire de tous les chapitres et le dernier chapitre toutentier. Les savants éditeurs disent à la fin de leur préface : « nous ne connaissions jusqu'ici que le titre de l'histoire véritable de Gil Lion de Trasignies, Bruxelles, 1705, in-12. Ce livre est devenu si rare, même dans nos provinces, que nous n'avons pu nous en procurer un exemplaire. » J'ai été plus heureux que ces messieurs, et c'est sur l'exemplaire en ma possession que j'ai publié cette première chronique.

Une tradition semblable à l'histoire de Gil Lion existe dans plusieurs pays de l'Allemagne. On parle au 15e siècle d'un comte de Gleichem, auquel le pape accorda la permission d'épouser deux femmes, dont l'une lui avait sauvé la vie en Orient. Je ne sais s'il existe encore à Luxembourg un monument en airain que l'on y voyait à la fin du siècle dernier et qui avait été élevé en l'honneur du comte de Mansfeld, gouverneur de la province, à qui pareille aventure était arrivée. Plusieurs poètes ont traité ce sujet sous diverses formes, entr'autres Goethe, dans son drame de *Stella*.

DEUXIÈME CHRONIQUE.

—

XIII^e SIÈCLE.

Baudouin de Constantinople.

—

I.

COMMENT JEANNE DE CONSTANTINOPLE FONDA L'ABBAYE DE MARQUETTE.

En sortant de Lille par la porte St.-André, vous êtes sur la route d'Ipres. A l'exception du premier lundi de chaque mois, jour du marché aux bestiaux et de la seconde semaine de Carême, époque de la grande foire d'Ipres, cette route

est singulièrement calme et silencieuse. A peine y avez-vous fait un quart de lieue, que vous rencontrez un embranchement où trois chemins viennent se croiser. Si rien ne vous presse, prenez celui de gauche, bientôt vous vous trouverez devant une porte, dont la grandeur et la beauté annoncent quelque domaine seigneurial ou quelque abbaye du moyen-âge. Rien cependant ne donne à ce fragment d'architecture un caractère d'antiquité qui permette d'en faire remonter la construction au-delà de soixante à quatre vingts ans. La statue même qui le décore rappelle le faire de la révolution française. Suivez l'avenue qui se prolonge devant vous. A droite est une haie, puis un long mur, au milieu duquel une grille ouvre sur un vaste pâturage entièrement clos; à gauche, sont des prairies destinées au blanchiment des toiles et baignées par la partie canalisée de la petite rivière de Deule. Arrêtez-vous ici. Comme tout ce paysage est frais, posé, harmonieux! Ne diriez-vous pas d'une de ces petites toiles de notre Verboekhoven que le catalogue intitule *repos* ou *soleil couchant*. D'un côté, ce sont de grandes vaches flamandes, couchées sur les genoux, ou debout, immobiles, au regard vague et méditatif, se détachant sur un

ciel d'un bleu pur, mais un peu cru, qui n'a pas l'éclat chaud et éblouissant du midi, mais qui fatigue moins à contempler; de l'autre, à perte de vue, des prairies coupées, comme le dos d'un zèbre, par de longues bandes alternatives de toile blanche et de verd gazon; çà et là, quelque forte fille des champs, de ces femmes à la Rubens, hautes en couleur, aux jambes masculines, aux mamelles puissantes, qui se baissent pour étendre ou pour relever les toiles. Partout d'ailleurs le calme, la sécurité, l'aisance. Aucun bruit. Le vent lui-même n'ayant ni chevelure d'arbre à secouer, ni montagne dont il puisse fouetter les flancs dans sa course, semble forcé de se conformer au silence universel à peine interrompu, de loin en loin, par les graves meuglements des bœufs. Seulement, comme tout ce pays est plat et peu boisé, par intervalles, les sons mourants des cloches de Lille, les derniers retentissements de l'exercice à feu viennent expirer à vos oreilles, et vous rappeler que, tandis que vous contemplez tranquillement ici la riche et féconde alliance de la nature divine et de l'industrie humaine, là bas, bien loin, il y a des hommes qui meurent et d'autres qui apprennent à tuer les survivants.

Mais quand vous étudiez de près les accidents et surtout les fabriques qui varient le paysage, alors vous êtes frappé de certains contrastes qui échappent au premier coup-d'œil, et le pêle-mêle de l'ancien et du moderne vous dit assez que, sur ce théâtre, la décoration a dû changer avec le temps, comme les acteurs et les pièces. Ici, deux chapelles, l'une à droite, l'autre à gauche, toutes deux d'un style demi-gothique, demi-renaissance; là, un réservoir avec son jet-d'eau qu'on dirait égaré au milieu des pâturages; à côté d'un long hangard du positivisme le plus prosaïque, un canal souterrain et mystérieux; plus près de vous enfin l'édifice principal, évidemment ancien, mais doublement récrépi et badigeonné à neuf. Toutes ces incohérences s'expliquent, quand les gens du lieu vous apprennent où vous êtes; ce sont ici les domaines de la fameuse abbaye de Marquette.

Le principal corps de logis, l'abbaye elle-même, fermée avec tous les couvents par la révolution française, fut alors métamorphosée en une intendance militaire; aujourd'hui, elle est occupée par un blanchisseur de toiles. Que d'édifices semblables, dispersés sur le sol de la France et de la Belgique, et dont les destinées succes-

sives racontent en abrégé l'histoire des grandes phases européennes, l'esprit religieux du moyen-âge vaincu par l'esprit patriotique de 89, qui devait tomber à son tour devant l'esprit industriel de notre siècle ! Tout a changé. Les jardins où folâtraient les novices sont devenus des pâturages où bondissent les agneaux ; les grands bois où les sœurs promenaient leurs pieuses rêveries, quelquefois leurs regrets et leurs passions mondaines, plus souvent leur monotone nullité, se sont convertis en champs labourés ; un hangard aux fourrages militaires s'est élevé près de ce canal souterrain que calomnie sans doute la chronique scandaleuse. L'entrée du canal est placée derrière l'abbaye, au milieu de l'ancien jardin ; assez large pour porter une nacelle, il est couvert aussi loin qu'on puisse voir, d'une voûte solide et très-élevée. Pourquoi cette singulière et dispendieuse construction? si vous écoutez les esprits forts et les loustics de l'endroit, ce tunnel du moyen-âge établissait une mystérieuse communication entre les nonnes de Marquette et les bons pères de l'abbaye de Loos, couvent de moines du même ordre, et dont l'abbé était le supérieur spirituel des religieuses. — Erreur et calomnie, répondent les personnes

pieuses et graves ; l'abbaye de Loos est située à trois lieues de là. — Mais alors où conduisait le canal ? quelle pouvait en être la destination ? Malheureusement, les avocats de la bonne cause ne savent donner à ces questions aucune solution satisfaisante. Et là dessus, je suis tout aussi ignorant qu'eux.

Quoiqu'il en soit, l'abbaye était fort riche ; elle possédait de vastes domaines, et tout le village de Marquette, qui subsiste encore, lui appartenait. Elle avait été fondée et dotée en 1230 par Jeanne, comtesse de Flandres et de Hainaut, fille et héritière de Baudouin de Constantinople. La comtesse, en son nom et au nom de son premier époux, Ferrand de Portugal, lui avait assigné des biens, des terres, des revenus considérables. Elle-même s'y retira du vivant de son second mari, Thomas, comte de Maurienne ; elle y mourut revêtue de l'habit des filles de l'ordre de Citeaux, et l'on grava près de son tombeau l'épitaphe suivante, où, comme il était de mode alors, la rime des langues modernes se combine assez maladroitement avec la mesure scandée du vers latin :

Est sita Flandrensis princeps et Hannoniensis
In tumulo tali. Vita nituit speciali ;

Sicut Susanna, cœlebs fuit ista monalis.
Nobilitas talis, proles fuit Imperialis.
Justa, potens, fortis, clemens ac horrida mortis,
Angelicis mixta sit turbis hæc Comitissa.
Anno milleno migravit cum quadrageno
Quarto et bis centum, quintina luce decembris.

« Ci-gît la princesse de Flandres et de Hainaut. Sa vie brilla d'un éclat tout particulier. Elle fut chaste comme Susanne, cette religieuse. Quant à sa noblesse, elle était fille d'Empereur. Juste, puissante, forte, clémente, craignant la mort, qu'elle soit réunie à la troupe des anges, cette comtesse. Elle mourut l'an douze cent quarante-quatre, le cinquième jour de décembre. »

A en croire cette louangeuse épitaphe, Jeanne serait donc une des plus vertueuses femmes qui aient jamais porté sceptre et couronne ; mais quand de l'épitaphe on passe à l'histoire et surtout à la poëtique tradition des romans, cette pieuse et impériale figure s'enveloppe de nuages. Dans les plus graves historiens, il faut l'avouer, elle reste pure et noble, quoique toujours ambitieuse et hautaine ; mais ailleurs, elle apparaît toute hideuse de crimes ; l'abbaye de Marquette n'est plus la volontaire offrande de l'innocence et de la piété, c'est l'expiation arrachée au parricide par les remords. Quelque version que l'on adopte, l'événement qui, selon

la tradition, donna lieu à la fondation de l'abbaye de Marquette, est un de ces faits dramatiques dont abondent les annales de la Belgique. Je le rappellerai sans prétendre prononcer sur les questions qu'il soulève, et, d'autre part, sans rien avancer qui ne puisse être littéralement justifié par les chroniques et les vieilles traditions.

II.

COMMENT DISPARUT BAUDOIN DE CONSTANTINOPLE.

Onze mois s'étaient à peine écoulés depuis que l'église de S^te^-Sophie et toute la ville de Constantinople avaient retenti des cris de joie qui saluaient dans Baudouin, comte de Flandres et de Hainaut, le chef du nouvel empire d'Orient, toujours auguste et élu de Dieu ; et déjà perçaient de toute part les semences de haine étouffée et de lâche désespoir que cet événement avait jetées au cœur des Grecs. Également inhabiles à se gouverner et à se défendre, humiliés d'autre part de se voir soumis à des peuples que leur vieil orgueil national traitait de barbares, justement indignés enfin des massacres, des incendies, des viols, des pillages de toute espèce

dont les conquérants se rendaient coupables, les Grecs, dans la plupart des villes, s'étaient soulevés contre l'empire naissant. Mais leur impuissance les avait forcés d'appeler à leur secours, un autre barbare plus dangereux encore que les Latins; c'était Joannice, roi des Valaques et des Bulgares. Joannice, né et élevé sur l'Hœmus, chrétien de nom, mais aussi sauvage en effet que les monts Acrocérauniens où il avait reçu le jour, n'avait jusqu'alors occupé la farouche turbulence de ses peuples qu'à dévaster les terres et les villes voisines de ses états. Les Grecs lui jurèrent qu'ils le couronneraient empereur et lui obéiraient comme à leur seigneur et maître. Le barbare saisit avec empressement l'occasion qui se présentait, et tout en jurant à son tour de défendre les Grecs et de détruire les Francs, il se promit bien de ne pas épargner ses alliés plus que ses ennemis. A la tête de ses Bulgares et de 14.000 Comans, tribu de Scythes alors riverains du Danube et fixés en Moldavie, il entre sur les terres de l'Empire et marche vers Andrinople où les Grecs s'étaient renfermés à l'approche de Baudouin.

En effet, surpris dans Constantinople par la nouvelle imprévue de ce soulèvement presque

général, au moment où il s'occupait à organiser sa conquête et à distribuer les principautés d'Orient et de Grèce aux hardis et avides aventuriers qui l'entouraient, l'empereur n'avait pas longtemps délibéré sur le parti à prendre. Sans attendre les autres chefs déjà dispersés dans le pays pour s'emparer chacun de ce qui lui était échu dans cette grande loterie de royaumes, de comtés et de villes, Baudouin était sorti de sa capitale avec Louis, comte de Blois, et environ 140 chevaliers. Chemin faisant, il ramassa les autres barons qu'il avait envoyés en avant, et parmi eux ce Geoffroy de Villehardouin, maréchal de Champagne et de Romanie, un des Hérodotes de la France. En cinq jours, Baudouin fut à Andrinople. Le vénérable doge de Venise, Dandolo, déjà vieux et aveugle, vint bientôt se joindre à lui, et l'on assit le camp sous les murs de la place. On commença à répondre par des flèches aux flèches de l'ennemi, à dresser les balistes et les catapultes, à travailler à la sape, à pousser les chemins couverts jusqu'au pied des murailles. Mais les travaux avançaient lentement; les croisés étaient trop peu nombreux; et la disette de vivres et de fourrages ne tarda pas à se faire sentir dans leur camp. Les châteaux

environnants dont on aurait pu tirer quelque secours étaient au pouvoir des Grecs qui s'y fortifiaient ; la plaine était inondée par Joannice et ses Comans, dont les gonfanons flottaient de tous côtés. Quelques tentatives avaient été faites pour repousser les insultes de ces payens qui venaient braver les Francs jusqu'à la porte de leur camp, mais, fidèles au vieux système des Parthes et des Scythes leurs ancêtres, les Comans attiraient leurs ennemis par une fuite simulée, leur lançaient, en fuyant, des nuées de flèches, puis revenaient à la charge, et harassaient ainsi ces statues de fer, comme les Grecs appelaient les chevaliers, dont le corps était aussi long, mais beaucoup plus pesant que leur lance.

Baudouin ne tarda pas à reconnaître cette tactique, toute nouvelle pour les croisés, mais dont lui-même avait depuis longtemps le secret. En effet, dès les premiers jours de la conquête, les Scythes avaient commencé à exercer leurs brigandages, et quand l'empereur, indigné de voir impunément ravager les terres de ses sujets, avait voulu purger la plaine de ces bandes farouches, un Grec plein de jours et d'expérience s'était présenté à lui : « Notre saint maître, avait-il dit, retenez vos troupes dans le camp,

car ces gens-ci ne guerroient pas comme vous autres Francs, ils ne s'arrêtent point dans la plaine pour charger à coups de lance, ils ne combattent qu'en fuyant. Gardez-vous donc d'exposer contre eux votre sacrée majesté. S'ils nous ont pris des moutons, des chevaux et des bœufs, ce n'est qu'un emprunt que nous saurons bien leur faire rendre quelque jour. » Baudouin, car il était aussi brave que généreux et ami de son peuple, s'était d'abord révolté de ce conseil qui lui semblait dicté par la timidité ordinaire aux Grecs. « Quoi ! s'écriait-il, je verrai ces chiens ravager mon territoire, piller et détruire mes villes, et je resterai immobile comme un homme mort ! Plutôt mourir à l'instant même que de penser que ces brigands pourront se rire de moi ! » Mais l'expérience personnelle était venue en aide aux sages avis. En conséquence, un conseil de guerre se tint au camp devant Andrinople. Il y fut décidé que si Joannice revenait à la charge, on sortirait des retranchements, on se rangerait en bataille dans la plaine, on attendrait l'ennemi de pied ferme, mais sans faire un pas, en dépit de ses cris et de ses provocations, jusqu'à ce que l'empereur lui-même en eût donné l'ordre.

Tel était l'état des choses, le jeudi de la semaine de Pâques de l'an 1205. Dès le matin, les chevaliers, leurs écuyers, les hommes d'armes et tous les soldats avaient entendu la messe. On avait trouvé moyen de se procurer des vivres, et un repas plus abondant que de coutume faisait trêve un moment aux fatigues et aux privations habituelles, lorsque tout-à-coup, vers le milieu du jour, d'effroyables hurlements retentissent de toutes parts, et bientôt les Comans se répandent dans la campagne comme un noir nuage de fourmis ailées qui tombent sur une moisson. Au camp! crient les sentinelles des croisés. En un instant, l'empereur a disposé son ordre de bataille en avant des retranchements. Tous ses chevaliers, fidèles aux résolutions prises la veille, se tenaient serrés l'un contre l'autre, immobiles sur l'arçon, et les derniers rayons du soleil couchant, illuminant de feux rougeâtres les cuirasses, les morions et les brassards, qui eut vu de loin ces lignes aurait dit autant d'énormes barres de fer que des cyclopes gigantesques venaient de retirer tout étincelantes des fournaises de Lipari.

Le comte de Blois brillait au premier rang, à la place que lui assignaient sa haute naissance

et sa haute valeur. Lui aussi était immobile, sa longue lance en arrêt, attendant impatiemment le signal. Mais bientôt il se voit entouré d'un escadron entier de barbares, à la crinière rousse et épaisse, à demi vêtus de peaux de bêtes, montés sur de petits chevaux tartares aussi hideux que leurs cavaliers, qui approchent, qui reculent, qui l'insultent et le provoquent par une sorte de gloussement sauvage. Un d'eux va jusqu'à frapper d'une masse de fer le poitrail de son destrier. Le noble animal se cabre; le comte ne sait plus maîtriser sa rage. « A la recousse, crie-t-il à son écuyer, et va dire à l'empereur qu'il soutienne ses pairs. » En même temps il s'élance à la poursuite de l'ennemi. Toute l'armée s'ébranle. L'empereur lui-même oublie ce qu'il a dit au conseil, ou plutôt impuissant à contenir l'ardeur de ses soldats, il sent qu'il ne lui reste plus qu'à la partager. Il répète le cri fatal : à la recousse! Les Seythes fuient plus vîte que le vent, ils ne songent même plus à lancer leurs flèches perfides, ils fuient, ils fuient toujours, et entraînent à plus de deux lieues du camp et le comte, et l'empereur, et toute l'armée.

Joannice l'avait prévu. Il se tenait caché dans de profonds ravins, et les hautes collines qui

bordaient la plaine du côté du nord le dérobaient à tous les regards. Arrivés en ce lieu où les Comans avaient su les attirer, les chevaliers se voient tout-à-coup entourés d'une multitude innombrable ; les fuyards font volte-face et lancent tous à la fois une grêle de flèches ; de nouvelles troupes fraîches de Scythes, de Valaques, de Bulgares, armés de massues, de faulx, de javelines, semblent sortir de terre. Cependant le soleil était couché, le jour tombait, et peu à peu les ombres d'une nuit profonde se répandaient sur la vaste plaine d'Andrinople. Il y eut alors un moment horrible. Harassée par une course longue et rapide, enveloppée d'un torrent d'ennemis qui grossissait à chaque instant, la lourde cavalerie de Flandres et de Hainaut, toute bardée et caparaçonnée de fer, ne pouvait ni se développer, ni avancer, ni reculer. « Sire, criait Jean de Friaise au comte de Blois, sire, allez vous-en, car vous êtes trop cruellement navré. — Ne plaise à Dieu, répond le comte, que jamais il me soit reproché d'avoir fui le champ de bataille et abandonné l'empereur. » Disant ces mots, il se précipite au plus fort de la mêlée. Mais vingt ennemis s'élancent à la fois sur lui, comme dans les forêts de l'Inde, une troupe de tigres affamés

se jette d'un bond sur un éléphant. En vain le comte, cherchant à se dégager des sauvages qui l'enlacent comme autant de serpents, d'une main retient sa lance et son palefroi, de l'autre fait tournoyer sa hache d'armes, en assénant de droite et de gauche les coups les plus terribles ; assailli tout à la fois devant, derrière et sur les flancs, il est enfin désarçonné, foulé aux pieds, et vingt javelines tartares à la pointe recourbée s'enfoncent en même temps dans sa poitrine. Jean de Friaise s'était fait tuer en le défendant. Une foule de chevaliers eurent le même sort. Ainsi furent massacrés Baudouin de Neuville, Eustache et Jean de Chaumont, Jean et Thierry d'Aire, et Gautier de Neuilly, et Robert de Ronçoy, et Renaud de Montmirail, frère du comte de Nevers, et tant d'autres hauts barons qui portaient les plus beaux noms de Champagne et de Flandres.

Étienne du Perche, frère du comte Geoffroi, debout sur ses étriers, se rue dans un gros de Scythes, pour renverser du choc de sa formidable lance Cozas, le chef des Comans. Un Bulgare profite de ce mouvement, se glisse derrière Étienne, et coupe de sa faulx les jarrets du cheval qui le porte. Le cheval blessé tombe en avant. Étienne roule par dessus sa tête ; d'un bond,

Cozas est sur son ennemi ; d'un coup de sa masse de fer, il écrase la tête du guerrier dans le casque même qui la couvre ; tout écumant de rage, il redouble, et la broie si bien que quand, le lendemain, les Scythes dépouillèrent le malheureux chevalier, il fallut arracher à sa visière et aux mailles de fer de sa gourmette, des fragments d'os fracassés et de chair sanglante.

D'un autre côté, l'évêque Pierre de Bethléem, un crucifix d'une main et sa massue de l'autre, exhortait ses compagnons à mourir en chevaliers et en chrétiens. Tandis qu'il parlait, un Bulgare lui lance à la tête une longue corde terminée par un nœud coulant. De même que, dans une sédition, une populace avide de vengeance arrache de son piédestal la statue de bronze de quelque ancien monarque justement révéré, ainsi le barbare renverse l'évêque dont les cheveux et la barbe blanche sont indignement traînés dans le sang et la poussière.

Ce fut au tour des Francs à fuir dans toutes les directions. En vain Baudouin, qui s'était signalé par une valeur surhumaine, les rappelle au combat ; en vain il leur crie que pour lui il ne reculera jamais, et les conjure, au nom de l'honneur et de la religion, de ne pas abandon-

ner leur empereur au milieu des payens, bientôt il n'est plus entouré que de quelques amis fidèles qui se font tuer à ses côtés. Cependant, il combattait toujours, pourfendant de sa lourde épée tous ceux des barbares qui osaient l'approcher, et surpassant de sa haute taille tous les chevaliers qui l'entouraient. On distinguait, dans l'ombre épaisse, la couronne impériale étincelant sur son casque, et l'on voyait briller l'oriflamme au-dessus de sa tête. Mais tout-à-coup l'oriflamme est renversé, et la couronne, qui jusques-là avait servi de point de ralliement à tout ce qui résistait encore, disparaît elle-même au milieu de l'horrible mêlée. De ce moment, le combat ne fut plus qu'une effroyable boucherie. On n'entendait que les gémissements des blessés, les cris des fuyards s'appelant dans les ténèbres, les hurlements de joie des vainqueurs; et l'obscurité qui devenait de plus en plus profonde ajoutait à cette scène de désolation.

Le 14 avril de l'an 1205 fut écrit en caractères de sang dans les annales du court empire des Latins.

Recueillis par le vieux Dandolo, par Geoffroi de Villehardouin et par Menessier de Lille, les débris de l'armée s'enfuirent à Constantinople.

Quant à Baudouin, tout le monde ignorait son sort; les uns le disaient mort, les autres, prisonnier; et ce ne fut qu'après seize mois de recherches aussi scrupuleuses qu'inutiles, que Henri, son frère, désespérant de le revoir jamais, se fit couronner empereur d'Orient.

III.

COMMENT BAUDOUIN DE CONSTANTINOPLE AVAIT ÉPOUSÉ LE DIABLE.

On était à vingt ans de là. Peu de gens en Flandres se rappelaient la bataille d'Andrinople. Bien d'autres événements étaient venus depuis dominer l'attention, et ce n'était plus des Comans et des Grecs que devisaient après boire les chevaliers et les barons flamands. Bouvines et Philippe Auguste, le comte Ferrand et sa longue captivité, la comtesse Jeanne, fille et héritière de Baudouin, Marguerite sa sœur, qui devait lui succéder, Marguerite, victime ou complice de la passion sacrilège du prêtre Bouchard d'Avesnes, tels étaient les thèmes obligés de toute conversation dans le

donjons de la noblesse, comme dans les *steenen* (1) de la haute bourgeoisie. Les uns étaient chauds partisans de Jeanne et s'appuyaient sur la France ; les autres, et le nombre en était grand, maudissaient la comtesse et penchaient pour l'Angleterre. Mais ces derniers n'avaient pas encore trouvé l'occasion de se déclarer hautement. Ils attendaient.

Un d'eux, le sire d'Enghien, avait un jour réuni dans son manoir plusieurs chevaliers des environs. On était en hiver ; d'énormes troncs de hêtre et de charme pétillaient sous le manteau de pierre de l'antique cheminée féodale ; les brocs de cervoise et de vin du Rhin circulaient encore parmi les convives. Le seigneur du château, doucement bercé dans ces premières vapeurs d'une ivresse naissante qui colorent en rose l'imagination la plus atrabilaire, écoutait, les yeux à demi-clos, les propos joyeux de ses commensaux. Ceux-ci, animés par la chaleur du repas, lui payaient son hospitalité en caressant ses passions politiques, que partageaient d'ailleurs la plupart

(1) Sur ces hôtels de la noblesse communale placés au milieu des villes, voyez, entre autres, le second chapitre du livre de *Hembyse*, par M. de St-Genois.

d'entre eux. On discourait des deux comtesses Jeanne et Marguerite.

» Par Dieu ! criait Baudry de Denain, celles-là sont bien sœurs, et ces deux cruchons de Moselle ne se ressemblent pas mieux que nos deux suzeraines. L'une se fait à quinze ans la concubine d'un prêtre apostat, et si les manans la nomment *la Dame noire*, les manans disent vrai, car son âme est aussi noire que sa peau; l'autre laisse pourrir son mari au fond d'un cachot, en l'honneur, je gage, de monsieur Arnould d'Audenaerde, dont on veut faire, sans doute, un second Bouchard. Après tout, comment en serait-il autrement? Toutes deux n'ont fait, ne feront et ne peuvent faire que du mal. Bon chien, dit-on, chasse de race, et il faut bien que les filles du diable ressemblent à leur mère!

» Les filles du diable ! » se récrièrent tous les convives.

Et l'abbé de Loos, qui était à table, se signant :

» Que nous dites-vous là, beau sire! A vrai dire, j'en avais bien entendu murmurer quelque chose au moutier, mais je n'ai jamais voulu creuser fort avant dans de tels mystères, ni m'enquérir des détails, comme vous l'avez fait, sans

doute, vous qui en parlez si pertinemment.

» Par Dieu, sire abbé, reprit Baudry, je ne suis pas grand clerc, et un peu jeune, je le confesse, pour avoir vu tout cela de mes yeux. Mais, si notre honoré sire d'Enghien nous l'octroie, voici mon page Lancelot qui vous racontera ces belles choses. Son père, un prudhomme, par Dieu! et un habile jongleur, nous les répétait souvent quand nous étions petits, et en fait de contes du vieux temps, mon page ici présent en remontrerait, je gage, aux premiers trouvères de la cour de Louis de France. »

Lancelot, à qui les derniers mots de son jeune maître qui était aussi son frère de lait avaient fait monter au front une rougeur mêlée d'orgueil et de modestie, ôta son chaperon sur un signe de Baudry, et attendit que le sire d'Enghien lui donnât licence de parler.

» Parle, mon ami, dit le vieux seigneur; nous t'écoutons, parle hardiment; on peut tout dire sans crainte sous le toit des sires d'Enghien. »

Encouragé par ces paroles, Lancelot commença :

» Mon père, messires, était attaché en qualité d'écuyer au comte de Valenciennes, et monseigneur de Valenciennes était un des plus fidèles

serviteurs du comte Baudouin. Vous savez tous que le comte Baudouin fut un digne prince, pieux, généreux, docte, magnifique et brave chevalier....

» Par ma foi, tu dis vrai, beau page, cria Arnould d'Aisne, et plut à Dieu qu'il vécût encore à cette heure. Celui-là eût bientôt lavé la tache que Bouvines a laissée sur l'écu de Flandres et de Hainaut.

» Et qui vous dit que Baudouin soit mort, repartit Brogniart de Denain ? il circule des bruits étranges...

» Allons, allons, messires, à d'autres temps cette question, interrompit le sire d'Enghien. Au reste, qu'il soit mort ou vivant, je bois ce hanap à Baudouin, empereur de Constantinople et comte de Flandres. »

Des cris de joie accueillirent cette saillie qui fut répétée par presque tous les convives. Bientôt le bruit s'apaisa, et Lancelot put continuer son récit.

» Le comte Baudouin était donc un grand prince, mais l'éclat de ses hautes vertus était terni par un vice capital; il se laissait tenter au démon de l'orgueil, et, comme ajoutait mon père, celui-là est le plus malin et le plus dange-

reux de tous les esprits de l'enfer. Le comte de Valenciennes avait accompagné Baudouin, quand ce noble seigneur alla vers le roi Philippe de France, pour lui faire hommage de dix de ses comtés. La cérémonie achevée, le roi Philippe mit le propos sur le fait du mariage. Baudouin fit mine de ne pas comprendre; et quand le duc de Bourgogne, se penchant vers lui, lui eut dit à l'oreille : — Mon doux ami, ne voyez-vous pas qu'il est question de vous et de Béatrix, la fille du roi, une jeune et belle princesse, digne de vous, comme vous êtes digne d'elle; si vous la voulez, nous en parlerons à notre sire. — Par ma foi, répondit Baudouin, je ne vous en prie pas, et quoiqu'elle vaille mieux, sans doute, qu'il ne m'appartient, je ne la veux point avoir. — Le roi, qui avait entendu ce propos, en fut grandement courroucé, comme bien vous pensez; cependant, il n'en fit aucun semblant, mais Dieu l'avait entendu aussi, et il ne tarda pas à en punir exemplairement le comte, ainsi que vous le verrez....

» A cette fois, tu railles, page, cria encore Arnould d'Aisne. Le comte Baudouin eut grand raison, et sa fille Jeanne eut mieux fait de l'imiter que d'accepter pour époux un serf du roi de

France, comme Philippe s'en est vanté ; un serf, car c'est le nom que lui donnait le sire de Tournay en s'adressant à Jeanne elle-même ; un vrai serf, étranger...

» Tout beau, messire ! exclama Brogniart ; respect, s'il vous plait au comte Ferrand. Et moi aussi, je suis un de ceux qui lui fermèrent les portes de Gand et de Bruges, quand il s'y présenta seul après son mariage. Comme vous, je ne voyais en lui qu'un serf de Philippe. Mais depuis, il a bravement brisé son carcan à Bouvines. Les chevaliers de Flandres vont-ils se faire maintenant l'écho de la canaille de Paris qui le huait et le chansonnait dans sa cage de fer ! vont-ils imiter ce voleur de villes, Louis de France, qui s'obstine à le garder au cachot, tandis que Jeanne se gaudit tranquillement à Tournay. Non, par dieu, messires, ce serait déloyauté à vous.... »

Arnould d'Aisne allait, sans doute, répondre sur le même ton, si le sire d'Enghien n'était intervenu de nouveau et n'avait impérieusement réclamé le silence pour le récit du page. Tous convinrent de ne plus l'interrompre, et Lancelot, interdit d'abord de la brusque sortie d'Arnould, se remit peu à peu et reprit en ces termes :

» L'hommage rendu, disait toujours mon père, Baudouin prit congé du roi de France, et s'en alla, accompagné de ses barons, en la cité de Noyon, où il s'arrêta trois jours. Le quatrième, au matin, il dit à ses barons : — Que vous semble-t-il ? messires, le ciel est aujourd'hui si clair et si serein qu'il m'est avis que nous ferions sagement de prendre le déduit de la chasse. — Cela dit, il rassemble ses veneurs et ses chiens, s'arme lui-même de son coutelas et d'un fort épieu, et nous nous dirigeons vers la forêt. A peine y étions nous qu'un énorme sanglier, d'une force prodigieuse et noir comme un Maure se présente à nous. La meute et les veneurs courent à l'animal qui s'accule contre un arbre, fait face à ses ennemis, et de ses défenses plus blanches qu'ivoire éventre quatre des meilleurs chiens du comte. Les autres reculent effrayés. Le sanglier profite de cet instant d'hésitation pour fuir à travers les bois avec une rapidité surnaturelle ; le comte s'élance sur ses traces, jurant qu'il ne quitterait la forêt qu'après avoir puni le meurtrier de ses braves compagnons de chasse. Tous deux couraient ainsi, l'un poursuivi, l'autre poursuivant, jusqu'à ce qu'ils eussent passé le Vermandois. Là, le sanglier se crut en repos et s'arrêta. Mais

Baudouin ne l'avait pas perdu de vue. Il descend de cheval et se jetant après lui au plus épais du fourré. — Maudit sanglier, lui crie-t-il, retourne-toi donc maintenant; ne trouves-tu pas le comte de Flandres un jouteur digne de toi. — A peine il avait dit ces mots que le sanglier, comme s'il l'eut compris, se leva tout-à-coup, et grinçant des dents, écumant de la gueule, se rua fièrement contre le comte. Baudouin l'attendait de pied ferme; il mesure son coup, et d'un seul et vigoureux élan, il lui enfonce son épieu dans le dos, et si rudement que le monstre renversé expira à l'instant même. Le comte tira alors son coutelas, lui coupa la tête, et fatigué de cette longue course et de la lutte qui l'avait suivie, il s'assit sur son ennemi gisant à ses pieds.

« Alors, promenant ses regards de tout côté dans cette épaisse forêt, il s'aperçut avec surprise qu'il était seul. Longtemps il attendit en vain. Chiens, veneurs, chevaliers, tous semblaient l'avoir abandonné. Il se mit à sonner du cor; les échos du bois répétèrent les tons graves de l'instrument, mais personne ne vint. Le comte restait là tout pensif, quand tout-à-coup, il crut entendre derrière lui le pas d'un cheval; il se retourne et voit venir une jeune fille qui

chevauchait seule par la forêt, montée sur un beau palefroi noir allant à l'amble. La jeune fille n'était pas moins remarquable par son extrême beauté que par la magnificence de ses vêtements; sa robe, d'une étoffe de pourpre merveilleusement travaillée, serrait sa taille et tombait au-dessous de ses pieds, son visage encadré dans les longues barbes blanches de sa cornette unissait la grâce et la dignité, et ses yeux noirs brillaient d'un éclat tout extraordinaire. Le comte émerveillé de la beauté de cette femme et de son isolement au milieu de la forêt, alla au-devant d'elle, et saisissant le palefroi par le frein, il ne put dire que ces mots : — Dame, soyez la bien venue. — Et comme la jeune fille saluait doucement sans répondre, il ajouta : — pourquoi donc, dame, allez-vous ainsi seule et sans compagnie ! — La dame alors, levant la main gauche vers le ciel, — sire, dit-elle, ainsi le veut Dieu le père tout puissant. Je suis fille d'un roi d'Orient qui allait me marier contre mon gré, mais je fis serment à Dieu que je n'aurais d'autre mari que le plus riche comte de la chrétienté, et ce serment, sire, je le fais encore. C'est ainsi qu'il me fallut fuir mon pays. Je partis, accompagnée d'un grand nombre de chevaliers et de suivants, mais bientôt,

craignant qu'ils ne me ramenassent à mon père, je les quittai secrètement. Et maintenant, me voici seule... — puis, attachant sur le comte un regard de feu, — seule, ajouta-t-elle, et pourtant j'irai toujours en avant, jusqu'à ce que j'aie trouvé le comte de Flandres que l'on m'a tant loué dans tous les pays que j'ai parcourus. Car c'est lui qui doit être mon époux.

« Elle ne parlait plus, et le comte tout ému s'enivrait encore de son regard magique, et il ne pouvait détacher ses yeux du charmant visage qui lui souriait. Il la contempla longtemps ainsi, et il sentait son cœur se fondre en lui. Enfin, après un long silence, tout épris d'elle et de son amour, il s'écria : — Eh bien ! ô belle, ce comte de Flandres que vous cherchez, c'est moi; je suis bien le plus riche comte qui soit sous le ciel, et j'ai quatorze comtés à mon commandement. Et puisque vous m'aimez ainsi, et puisque vous m'avez cherché avec tant de courage et de constance, si c'est votre plaisir, dès ce moment, je vous prends pour femme. — Un éclair d'indicible joie traversa le cœur de la jeune fille; — Mais, dit-elle, êtes-vous bien le comte de Flandres ? — N'en doutez pas, reprit Baudouin. Et en même temps, il sonna du cor une seconde

fois. Et voyant de loin ses gens accourir à lui : — mais vous-même, dit-il, quel est votre nom? le nom de votre père? — A cette question une vive rougeur colora soudainement le front de la jeune fille. — Mon nom ? répondit-elle à voix basse, le nom que je reçus au baptême? c'est Hélius. Quant à celui de mon père, vous ne le saurez point que je n'en aie reçu commandement exprès du Dieu tout puissant.

« A cet instant le comte de Valenciennes, Gauthier de St.-Omer et les autres chevaliers rejoignirent Baudouin. — Eh bien, monseigneur, lui demanda Henri de Valenciennes, n'avez-vous rien pris à votre chasse ? — Oui, messires, répondit le comte de Flandres, le plus beau sanglier du monde. Et Dieu m'a fait un autre présent, cette belle damoiselle que vous voyez ici et qui sera ma femme, car elle y consent, et moi je le veux. — Tous les chevaliers furent étrangement surpris à cette déclaration, car, sans parler de l'étrangeté de ce choix, ils voyaient, depuis leur arrivée, un corbeau plus noir que l'ébène, voltiger au-dessus de la tête du comte. — Monseigneur, lui dit Henri de Valenciennes, refléchissez à ce que vous allez faire. Vous ne savez ce qu'est cette jeune fille, et voulez la

prendre pour femme, vous qui, par orgueil, refusâtes naguères la fille du roi de France.

« Pardon, sire Arnould, dit ici Lancelot en s'interrompant et se tournant vers le chevalier, mais c'est ainsi que mon père racontait la chose. »

Arnould sourit, et de la main lui fit signe de poursuivre.

» Refléchissez vous-même à ce que vous dites, messire, reprit rudement le comte de Flandres; mon cœur veut cette femme ; et n'en parlez plus, car je vous le défends. — Tous furent grandement affligés en entendant un langage si superbe. On quitta la forêt, le comte emportant la tête du sanglier, et suivi de sa femme. Les noces se firent à Cambrai avec une grande magnificence. Et neuf mois après vint au monde la comtesse Jeanne, et ensuite, sa sœur Marguerite. On remarquait cependant que la dame Hélius allait volontiers à l'église, mais qu'elle se retirait toujours avant le sacrement; ce dont beaucoup de gens s'émerveillaient et s'indignaient.

» Et est-ce donc là, dit l'abbé de Loos, la seule preuve que l'esprit malin ait revêtu le corps de cette femme ?

» Pardon, sire abbé, dit Lancelot, il y en eut

une preuve bien plus évidente, et la voici. »

Tous les convives redoublèrent d'attention.

» Le comte et sa femme vivaient ensemble depuis treize ans, lorsque se trouvant à son château de Vymandable, Baudouin manda à sa cour ses barons et seigneurs pour célébrer avec eux les grandes Pâques. Un jour, c'était autant que mon père pouvait se le rappeler, le quatorzième d'avril, tous avaient pris place à un festin splendide que leur donnait le comte, lorsque entra dans la salle un vieillard vénérable dont l'extérieur annonçait bien cent ans d'âge, sa barbe grise se déroulait sur sa poitrine, il était vêtu d'une robe d'hermite et s'appuyait sur un long bâton blanc. Il demanda au comte, au nom de Dieu, la licence de s'asseoir à table et de prendre sa part du repas. Le comte, qui était toujours humain et charitable, le lui octroya volontiers, et ordonna à un écuyer de bien traiter le vieillard et de le servir à souhait. La dame Hélius n'était pas encore dans la salle ; mais sitôt qu'elle y entra et se fut placée près de son mari, l'hermite devint tout pâle, se signa maintes fois et ne voulut plus toucher à rien de ce qui était servi. De son côté, la comtesse parut singulièrement interdite et courroucée à la vue de cet

homme. — Monseigneur, dit-elle à Baudouin, quel est donc ce truand qui s'est introduit céans parmi vos comtes et barons? Ordonnez-lui de quitter ce lieu, où sa présence messied fort, car je le crois plus méchant que besogneux. — Dame, répondit le comte, l'aumône est bonne à donner à qui la demande, mais fou qui la prend sans nécessité. Cet homme m'a demandé, au nom de Dieu, une part de mon repas, et, au nom de Dieu, il me plaît qu'il soit servi comme nous tous. — Et se tournant vers l'hermite : — prud-homme, lui dit-il, que ne mangez-vous? désirez-vous autre chose? parlez et vous l'aurez. — L'hermite se redressant à ces mots : — Seigneur comte, dit-il, et vous, chevaliers, il n'est plus temps de manger et de boire, mais de s'ébahir et de trembler, car vous allez voir des choses merveilleuses. Mais ayez foi en Dieu, et il ne vous en arrivera aucun dommage. — Tous furent étrangement surpris à ces paroles, et ils oubliaient le boire et le manger, et les regards se portaient alternativement du vieillard sur la comtesse et de la comtesse sur le vieillard, et tous les cœurs étaient serrés d'attente, comme lorsque, en un tournoi, on voit, des deux bouts de la carrière, deux champions d'égale renommée prêts à s'é-

lancer l'un contre l'autre. Alors l'hermite se levant tout droit avec une singulière majesté de visage et de maintien, lança à la comtesse un regard étincelant, et la désignant de sa droite étendue vers elle, il dit à haute voix :

» — Démon qui es au corps de cette femme, par le Dieu qui pour nous souffrit la mort sur la croix, et qui te chassa de son saint paradis, toi et tous les mauvais anges que Lucifer a entraînés au péché d'orgueil, par les saints sacrements que Dieu a établis, par son grand pouvoir qui toujours durera, je te conjure et t'ordonne de quitter cette compagnie, mais avant que tu partes, reconnais devant tous ces gens pourquoi le comte de Flandres, ici présent, a été ainsi surpris par toi, afin que tous puissent l'entendre, et après, va-t-en d'où tu viens, sans faire d'autre mal à ce pays. Et ainsi je te conjure de par le Dieu du paradis.

» — En entendant ces terribles paroles, la dame Hélius trembla de tous ses membres, son visage devint plus blême qu'un cadavre; en même temps elle se prit à rire d'une façon étrange, et tandis qu'elle riait, de grosses larmes ruisselaient le long de ses joues. Force lui fut cependant d'obéir à la conjuration, et elle dit d'une voix sourde :

» —Je suis un des anges que Dieu chassa de son paradis, et nous souffrons de telles angoisses que les hommes ne sauraient se les imaginer. Nous n'avons pas cependant perdu toute espérance de trouver merci devant Dieu, quand il viendra juger le monde. Seulement, nous voudrions attirer tous les autres là où nous sommes, pour que Dieu, voyant tant d'âmes à punir, préférât pardonner à toutes à la fois. Le comte ici présent n'a point su se garder de nous, quand il s'est laissé vaincre au péché d'orgueil, en ne daignant pas épouser la fille du roi de France. Dieu me permit alors de prendre possession de la fille d'un roi d'Orient qui était morte, la plus belle personne que l'on put voir. J'entrai de nuit dans son corps et le ranimai. Dès lors, elle n'eut plus d'autre esprit que moi, car son âme s'en était allée où elle devait aller. Elle était sarrazine, le comte l'épousa. Pendant treize ans, j'ai fait bien des maux au pays de Flandres ; le comte les expiera chèrement. Mais que lui adviendra-t-il à la fin? C'est ce que j'ignore, car il n'a jamais oublié d'invoquer son créateur et de se signer soir et matin, et c'est là une arme puissante contre moi. Il a fait aussi baptiser ses deux filles, et par là, je les ai perdues. Maintenant, je n'ai plus

rien à dire, et je retourne en Orient rendre à la tombe le corps que je lui ai ravi.

« — Ayant dit ces mots, l'esprit disparut, sans faire aucun mal à personne, sinon qu'il emporta un petit pilier d'une des fenêtres de la salle.

« Tous les convives émerveillés s'étaient levés de table. Le comte s'inclina devant l'hermite et lui demanda ce qui lui restait à faire. Le bon vieillard lui conseilla d'aller trouver le Pape pour se faire absoudre de son péché. Puis, il prit congé des chevaliers, les bénit et se retira.

« Baudouin resta trois jours au même lieu, plongé dans ses sombres pensées; ensuite il s'en vint à Bruges, puis à Gand, puis à Arras; mais un fantôme le poursuivait toujours, partout il voyait les gens le montrer au doigt parmi les rues, partout il entendait les enfants crier sur son passage : — Fuyons, fuyons, voici le comte qui épousa le diable.— Enfin il jura à Dieu d'aller conquérir Jérusalem.

« Messires, vous savez le reste et comment nous l'avons perdu. Et voilà pourquoi mon maître a dit que nos suzeraines, Jeanne et Marguerite, sont les filles du diable. »

IV.

COMMENT BAUDOUIN DE CONSTANTINOPLE ÉTAIT UN SAINT ET FESAIT DES MIRACLES.

Lancelot avait fini de parler. Son récit, si bien d'accord avec les idées superstitieuses de son siècle, et que les romans contemporains ont fidèlement reproduit, avait diversement intéressé tous les convives. Ceux-ci, avec une foi naïve, prenaient à la lettre cette poétique intervention du ciel et de l'enfer dans les choses de ce monde, ils voyaient Dieu se déclarant pour Philippe, et ne pouvaient se défendre d'un retour sur eux-mêmes, car le péché d'orgueil et de haine à la France n'était pas le moindre de ceux qui pesaient sur leur conscience. Ceux-là, sans être tout-à-fait à l'abri de la contagion, s'émerveillaient pourtant et se riaient en cette circonstance de la crédulité populaire ; car il était notoire que Baudouin avait épousé Marie de Champagne, nièce de Philippe, que cette princesse, ayant voulu rejoindre son époux en Orient, était morte à Jérusalem en 1203, et qu'elle avait

été ensevelie en grande pompe à Ste-Sophie de Constantinople. Le petit nombre enfin ne songeait qu'au parti politique à tirer de ces bruits habilement répandus.

Tandis que les autres commensaux du sire d'Enghien prenaient congé de leur hôte, ces derniers étaient restés près de lui, les uns toujours assis sur leurs chaises au dossier de chêne noirci par le temps, les autres, se promenant de long en long, et faisant retentir de leurs bottes éperonnées les dalles de pierre de la salle du festin, tous également préoccupés des idées qu'avait rappelées ou fait naître le dict merveilleux du page.

Arnould d'Aisne fut le premier à rompre le silence :

« Après tout, dit-il, vrais ou faux, ces bruits ne feront qu'augmenter la haine publique que Jeanne s'est attirée par son orgueil, ses exactions, sa coupable indifférence pour son époux, sa servilité plus honteuse encore pour la France. Il faut les mettre à profit.

« Vrai propos de *Blaeuvoetin*, (1) répondit un

(1) La douairière Mathilde de Portugal, veuve de Philippe d'Alsace et aïeule de Baudouin, accablait les pays soumis à son douaire de contributions intolérables. Plu-

des chevaliers qui n'avait point encore parlé. Haine à Jeanne, je le le veux, mais sans nuire au renom de Baudouin.

« Et que nous importe maintenant Baudouin? reprit Arnould.

« Plus que vous ne pensez, messire, dit alors le sire d'Enghien. Aujourd'hui, il n'y a plus chez nous, que je sache, ni *Ingrekins*, ni *Blaeuvoetins*, à moins que vous n'appeliez de ce dernier nom les ennemis de Jeanne, auquel cas, nous le sommes tous. Mais c'est pour cela même que nous devons respect et hommage à Baudouin. Je n'ai pas voulu tout-à-l'heure et devant tous ces gens, dont plusieurs me sont suspects, relever le mot de Brogniart; mais il a grand raison, il circule d'étranges bruits; et voulez-vous que je vous dise toute la vérité, c'est que Baudouin n'est

sieurs seigneurs se refusèrent à ses exigences, entr'autres un noble du district de Furnes nommé Blaeuvoet. Ses adhérents, appelés d'après lui Blaeuvoetins prirent les armes et battirent Sigebert Ingeryk, chef des partisans de Matilde, qui laissa pareillement son nom aux Ingrekins. Delà une guerre civile, où Baudouin se déclara pour Matilde, et qui se termina en 1207 par une amnistie dont les chefs Blaeuvoetins furent seuls exceptés. Voyez *Warnkœnig*, Histoire de Flandre, t. Ier, p. 215.

pas mort, et que peut-être même il n'est pas loin d'ici. »

A ces mots, tous les chevaliers se rapprochèrent du sire d'Enghien, que son grand âge et la goutte retenaient dans un énorme fauteuil près du manteau de la cheminée.

« Baudouin vivant! Baudouin ici près! cria Arnould. Que ne dites-vous vrai, beau sire! mais espoir et fiance sont enfants de désir, et qui veut ardemment croit vîte ce qu'il veut. Pour moi, j'ai consulté bien des pélerins et chevaliers, revenus des saints lieux, et plusieurs m'ont dit avoir vu Baudouin tomber sur un tas de morts à la fatale journée d'Andrinople, après s'être défendu en lion qu'il était. Autrement, messires, depuis vingt ans que l'affaire est passée, nous en saurions quelque chose.

« Cependant, repartit le jeune comte de Béthune, mon père, qui était à la cour de l'empereur Henri, m'a souvent assuré que là bien des gens ne tenaient pas Baudouin pour mort. Un jour, à ce qu'il disait, un grec nommé Nicolos vint trouver l'empereur, et lui dit que Baudouin vivait inconnu à tous en une certaine forêt aux environs de S^{t}-Georges de la Mange. Il désigna très exactement le lieu, les environs, la route

à suivre. L'empereur fit équiper un vaisseau; mon père s'y embarqua avec Nicolos qui lui servait de guide. Une fois dans la forêt, le Grec remonta le cours d'un petit ruisseau et arriva à la grotte que, selon lui, devait habiter Baudouin. Mais on n'y trouva que quelques morceaux de pain, des oignons, du sel, et une robe d'hermite. Il était évident que Baudouin avait quitté son asile depuis peu de temps. Qui sait ce qu'il sera devenu?

« Pardieu, dit Baudry en riant, s'il est depuis lors en route pour la Flandre, vous avouerez, messires, qu'il ne voyage pas vîte. Votre Nicolos, cher comte, avait menti comme font tous ces Grecs, les plus fieffés menteurs qu'il y ait au monde. Et moi aussi, me trouvant à Paris l'an dernier, j'ai rencontré à la foire du Landit un marchand grec qui m'a certifié que Baudouin avait été pris à Andrinople; mais que, peu de temps après, Joannice l'avait fait jeter dans un puits, comme complice d'un certain Alexis Aspietès, si je ne me trompe, un autre grec traître et félon qui avait passé d'Isaac à Mursuffle, de Mursuffle à Baudouin, de Baudouin à Joannice, puis avait conspiré contre Joannice. Que sais-je, moi?.... »

En cet instant, on entendit sonner le cor de l'homme d'armes qui veillait au pont-levis du château d'Enghien, et quelques minutes après entra un varlet qui annonça qu'un moine demandait l'hospitalité.

« Un moine à cette heure de nuit! dit le sire d'Enghien. Qui peut-il être?

« Pardieu, répondit Baudry, c'est l'empereur Baudouin qui arrive tout à point de S^t^-George de la Mange. »

Le seigneur du château n'entendit point l'irréverencieuse saillie du jeune chevalier, car Arnould s'était penché à son oreille : « Peut-être quelque émissaire de Jeanne, lui dit-il; assurez-vous-en, messire, et ordonnez que cet homme soit amené devant nous. »

Bientôt, sur un mot du sire d'Enghien, le varlet rentra accompagné d'un petit vieillard à l'air souffrant et harassé, portant l'habit des frères mineurs, ordre monastique fondé depuis peu de temps.

« Qui que tu sois, lui dit le vieux seigneur, la nuit est froide; prends ta place au foyer, et ta part de l'hospitalité qu'on n'a jamais refusée sous le toit des sires d'Enghien; tu nous diras ensuite qui tu es et qui t'amène ici. »

Le moine accepta l'offre de son hôte ; puis, malgré tout le désir qu'il avait de cacher son nom et son rang dans le monde, il fut forcé de satisfaire la curiosité de ceux qui l'entouraient. On ne tarda pas à se convaincre que les soupçons d'Arnould étaient mal fondés. Les chevaliers avaient devant eux un des anciens croisés, Siger de Silly, qui avait suivi le comte de Flandres à son départ pour la Terre-Sainte. Pris à Andrinople, Siger avait trouvé moyen de s'échapper de sa prison après trois ans d'une rude captivité. Depuis ce temps, dépourvu de tout, exposé à des périls sans cesse renaissants, il errait à travers l'Europe, vieilli par la fatigue et le malheur plus encore que par l'âge, n'aspirant, ainsi que ces chevaliers d'un autre siècle qui vainquirent la fameuse Troie, qu'à voir la fumée du toit paternel et à mourir ensuite. Comme plusieurs de ses aventureux compagnons d'armes, il avait changé la cuirasse contre le cilice et le froc.

On ne manqua pas, comme vous pensez, de l'interroger sur Baudouin. Il était convaincu de la mort de l'empereur, il en avait presque été le témoin, et pourtant les circonstances merveilleuses qui environnaient son récit ne pouvaient

qu'aviver les incertitudes de ses auditeurs.

Selon lui, Baudouin avait été laissé pour mort sur le champ de bataille d'Andrinople ; mais au matin, les Scythes, en dépouillant les cadavres ennemis, s'aperçurent qu'il respirait encore et que ses blessures n'étaient pas mortelles. On en avertit Joannice.

» Qu'on le laisse vivre, dit Joannice, et qu'il suive l'armée ; plus tard, je déciderai de son sort. »

Le prisonnier avait été conduit ainsi en Mésie, puis à Ternovo, où Joannice s'arrêta et le fit jeter au fond d'un cachot.

Baudouin, alors à peine âgé de trente-six ans, était un des plus beaux hommes de son armée. Sa taille svelte et au-dessus de la moyenne, son visage à la fois mâle et gracieux dont les rigueurs d'une captivité qui se prolongeait depuis un an n'avait pu altérer la singulière distinction, l'éclatante bravoure que ses ennemis même reconnaissaient en lui, son inaltérable dignité dans le malheur, cette pitié enfin dont la voix a un mystérieux écho d'amour dans le cœur de toutes les femmes, tout cela avait fait une profonde impression sur Recca, femme de Joannice et fille d'un Khan des Tartares. Recca visitait souvent

Baudouin dans sa prison. Là, elle se plaisait à lui entendre raconter ses aventures, ses voyages, ses conquêtes ; elle l'interrogeait sur ces merveilleux pays de l'occident, d'où venaient tant de brillantes armures et de braves chevaliers. Elle l'aima, en un mot, comme Didon, Enée, comme Desdemone, Othello, comme toute femme aime ceux qui, beaux et forts, ont beaucoup fait et beaucoup souffert. Elle n'avait pas encore parlé ; mais à travers ses longs cils blonds jaillissaient parfois des éclairs qui disaient assez quel orage d'amour couvait au sein de cette fille des Huns.

Une nuit enfin, elle entre dans le cachot de Boudouin, l'œil étincelant, le visage en feu, et saisissant le captif par le bras :

» Baudouin, lui dit-elle, Joannice est un monstre ! et croyez le bien, toutes ses victimes ne sont pas dans ses cachots. Il y a encore ailleurs qu'ici des larmes amères et d'atroces angoisses, et plus on est près de lui, plus ses chaînes sont lourdes. Baudouin, si vous le voulez, vous pouvez sauver deux captifs d'un même coup.

» Qui donc, Madame, reprit Baudouin interdit, et que voulez-vous dire ?

» — Qui je veux dire ? Mais ne voyez-vous donc pas que c'est vous et moi-même. Depuis trois mois,

vous ne m'avez donc pas comprise, vous ne remarquez donc pas que je viens ici chaque jour, que je vous contemple, que je vous écoute. Ah! Baudouin, je ne suis qu'une tartare, mais une tartare a, comme les femmes d'occident, un cœur qui bat dans son sein, une âme qui voit par ses yeux. Ne sentez-vous pas qu'à chaque heure, à chaque instant, je vous oppose, vous si beau, si grand, si généreux, à la hideuse brutalité de ce bulgare, ou à l'astucieuse lâcheté de vos Grecs. Écoute, Baudouin, je t'aime, mais je t'aime avec la rage d'un amour que j'ai voulu étouffer et que tu ne veux pas voir, je t'aime comme l'ourse de nos bois aime ses petits quand le chasseur est là. Écoute, nous allons fuir ensemble, nous le pouvons, et je le veux. Tu reverras ton pays, cette belle Flandre dont tu me parles tant; je la verrai avec toi; toutes les mesures sont prises; avec de l'or et de la peur, on fait tout ici; ton cachot s'ouvrira, la route est assurée. Tu me suivras, car tu m'aimes aussi; tu m'aimes, n'est-ce pas? Si tu ne m'aimais pas, tu me l'aurais dit depuis trois mois, tu m'aurais chassée de ta prison. Oh! je t'en prie à genoux, dis-moi que tu m'aimes, dis-moi que tu es prêt... mais réponds-moi donc, Baudouin, réponds-moi!

En effet, Baudouin, élevé dans cette sévérité de principes et ce platonisme d'amour qui caractérisait la chevalerie chrétienne, écoutait Recca sans lui répondre. Cette passion sauvage lui inspirait plus de dédain et d'effroi que d'attendrissement. Il parla enfin. Avec une dignité à la fois douce et ferme, il représenta à la reine qu'elle était comme lui de la religion du Christ, que des nœuds sacrés l'unissaient à Joannice, que son intérêt autant que les loix divines et humaines lui défendaient de les rompre.

» Et que me parles-tu, interrompit Recca, de Joannice et de ton Christ? je t'ai déjà dit que j'abhorre Joannice, et ton Christ, qu'il m'a fallu adorer parce qu'il l'adore, lui, à ce qu'il dit, n'est pas le Dieu de mes pères... mais, j'y songe, peut-être est-ce quelque femme de ton pays... Ah ! malheur à elle si elle tombe en mes mains ; les bourreaux valaques, sois en sûr, sont autrement savants en tortures que ceux des Francs... Mais non, non, pardonne ; ta femme est morte, et depuis longtemps, je le sais. Moi d'ailleurs, ce n'est pas ta femme que je veux être ; je serai ton écuyer, ton esclave, tout ce que tu voudras ; je porterai ton écu, ton pennon ; sais-tu que les plus fougueux chevaux de Joannice,

c'est moi qui les ai domptés? D'ailleurs, qu'importe tout cela ? Songe donc que tu vas être libre, empereur, roi des Bulgares, si tu veux, que tu pourras te venger d'eux tous... que te dirai-je, moi? mais viens, viens, nous n'avons pas un instant à perdre, l'heure nous presse, viens, hâte-toi. »

Et disant cela, elle s'attachait au captif, elle le dévorait du regard, elle couvrait de baisers fiévreux cette main dont elle allait briser les fers, quand tout-à-coup Baudouin, la repoussant :

» Non, lui dit-il, je suis chrétien et chevalier; il est dit au chrétien : tu ne commettras pas d'adultère; au chevalier : tu ne violeras pas ta foi. Épouse de Joannice, retirez-vous. »

D'un saut en arrière, Recca s'était rejetée au fond du cachot.

» Épouse de Joannice! hurla-t-elle avec rage, ah! je l'avais oublié en effet, et tu fais bien de me le rappeler... Et c'est pour lui cependant, pour ses pierres humides et sa paille infecte que je fuyais la couche royale. Car je suis reine enfin, reine des Valaques et des Bulgares, et toi, tu n'es qu'un esclave, un insolent esclave que je puis écraser

d'un mot. Écoute, Baudouin, par pitié, une dernière fois, veux-tu me suivre?

» Non, répondit Baudouin, encore une fois non. Plutôt la mort!

» — Et tu as dit vrai, misérable, car c'est ton arrêt de mort que tu as prononcé. »

L'effet suivit de près la menace. Qu'on ne croie pas que la naïve grossièreté de passions et de mœurs exclut, chez le barbare, cette profonde hypocrisie qui semblerait ne devoir appartenir qu'aux raffinements de la civilisation. Les natures sauvages allient autant de contrastes que les autres. Voyez Attila dans Priscus, il pourrait donner des leçons à Louis XI dans l'art de dissimuler. Recca s'était rapprochée de Joannice. Elle lui peignit Baudouin sous les plus noires couleurs. A l'entendre, le perfide chevalier, abusant du chaste intérêt que sa triste fortune inspirait à une femme, aurait osé lui conseiller à la fois l'adultère et l'assassinat; la vie du roi n'eut pas couru moins de danger que la vertu de la reine. Le nouveau Putiphar accueillit avec une crédulité cruelle un prétexte si opportun de se délivrer d'un captif qui lui devenait à charge.

Quelques jours après la scène de la prison, Joannice donna un grand festin à ses officiers et

à ses courtisans. Après les trois services et les santés multipliées et cérémonieuses en usage parmi les Scythes, on allait faire entrer les bouffons destinés à égayer la fin du repas, quand Joannice annonça à ses convives un divertissement d'un genre tout nouveau. Le malheureux empereur, ridiculement vêtu, fut introduit dans la salle et livré aux insultes des barbares. Baudouin supporta longtemps leurs outrages avec la fermeté du chrétien ; mais la fierté du chevalier se réveilla à la fin.

« Arrière, misérables, s'écria-t-il, et toi, tyran, ordonne donc qu'on me tue.

« J'attendais ton ordre, reprit Joannice ; » et en même temps, répétant les calomnies de Recca, il accabla son prisonnier des plus sanglants reproches. En vain Baudouin indigné protestait énergiquement de son innocence et renvoyait à la reine ses odieuses accusations. Celle-ci, attisant par ses lascives caresses la rage de son époux que la vengeance et l'ivresse rendaient doublement impitoyable, contemplait sa victime avec un sourire infernal. Enfin le dénoûment arriva, et le supplice fut digne du martyr et des bourreaux. Baudouin fut horriblement mutilé ; on lui coupa l'un après l'autre les deux pieds, les deux

mains, les deux jambes au-dessus du genou; et à chaque coup de hache répondaient les hurlements de l'orgie en délire qui s'agitait autour de lui. Au dernier coup, la tête tomba. On la dépouilla de la chevelure et de la peau; et, dans la suite, la coupe au pied d'or dont se servait Joannice aux fêtes solennelles n'était autre que le crâne du saint empereur que l'on avait façonné pour cet usage, comme on ferait d'une dent d'éléphant. Le tronc sanglant fut jeté au fond d'une vallée des environs de Ternovo.

Bientôt le bruit de cet affreux supplice se répandit dans la ville. Une vieille femme, née en Bourgogne, était venue à Ternovo avec les Francs, y était restée après leur défaite et tenait une auberge que fréquentaient les soldats bulgares. Elle apprit d'eux le triste sort de Baudouin. En mémoire du nom latin et par charité chrétienne, elle se rendit une nuit à la vallée, pour y recueillir les restes de l'empereur, et son mari voulut l'y accompagner, malgré les accès d'une fièvre maligne qui le travaillait depuis plusieurs années. Quel fut leur étonnement en voyant le vallon tout illuminé d'une merveilleuse clarté! Les rayons de cette lumière paraissaient s'échapper du cadavre mutilé qui avait été respecté des

oiseaux, du ciel et des bêtes de la terre depuis trois jours qu'il était là gisant. L'homme creusa une fosse, se courba pour y déposer les précieux restes, et quand il se releva de son pieux travail, sa fièvre avait miraculeusement disparu pour ne plus revenir.

La même main qui bénissait la vertu frappa le crime. Un an après la mort de l'empereur, Joannice étant plongé dans un profond sommeil, vit tout-à-coup apparaître au chevet de son lit un chevalier armé de toutes pièces, visière baissée, et une longue lance à la main. Du fer de cette lance, le chevalier toucha légèrement les reins de Joannice, puis relevant sa visière, il le regarda d'un œil fixe, et disparut. Joannice avait reconnu Baudouin. Saisi d'effroi, il se réveille en sursaut, se plaint d'une intolérable douleur au côté.... Une pleurésie mortelle venait de se déclarer, et deux jours après, le tyran n'existait plus.

Ce récit, dont Siger de Silly affirmait la vérité, ne convainquit point les chevaliers présents. La plupart, ne s'attachant qu'au romanesque de quelques circonstances, le mirent sur le même rang que celui de Lancelot. Pour eux, Baudouin ne pouvait être mort; c'était là le premier article de leur *credo* politique. Ils se séparèrent le

lendemain pour le répandre parmi les populations qui relevaient d'eux.

V.

COMMENT L'HERMITE DE GLANÇON ÉTAIT BAUDOUIN DE CONSTANTINOPLE.

Le soleil dorait de ses premiers feux la lisière du bois de Glançon entre Mortagne et Tournay; à travers les feuilles naissantes, les rayons pénétraient en longues échappées dans les clairières, et allaient pomper les gouttes de diamant qu'une des dernières nuits de mars avait semées sur les mousses et le gazon. Les petits nuages blanchâtres, dont tout le ciel s'était d'abord pommelé, disparaissaient l'un après l'autre en se colorant d'une légère teinte de rose. Tout annonçait une fraîche et brillante journée de printemps.

A ce moment, l'hermite de Glançon, celui qu'on appelait le Pélerin à la grand barbe, sortit, pour respirer l'air pur du matin, de sa cellule commodément assise sur le versant d'une petite éminence qui s'élevait au milieu du bois, et d'où sourdissait en grondant tout bas un ruisseau d'eau

vive. L'hermite était un homme de haute taille, vêtu d'une robe de bure grossière, qu'une corde serrait autour de ses reins. Ses longs cheveux blancs tombaient sur ses épaules, et sa longue barbe blanche sur sa poitrine. Il s'avança dans la forêt, s'arrêta à quelque distance de sa cellule, et promenant ses regards au ciel et parmi les bois, il parut s'égarer dans les vagues pensers qu'aurait inspirés même à tout autre qu'à un hermite le spectacle si gracieusement poétique qui l'environnait. Sa rêverie était si profonde qu'il ne s'aperçut pas d'abord du mouvement inusité qui peu à peu agitait toute la forêt.

En effet, ces lieux ordinairement solitaires se remplissaient ce jour là d'une foule de visiteurs qui augmentait à mesure que le soleil s'élevait sur l'horizon. Tous les habitants des environs semblaient s'y être donné rendez-vous pour assister à quelque événement extraordinaire. Hommes, femmes, enfants, y accouraient en bandes bruyantes. Ceux de Lessines, de Chièvres, d'Orchies y avaient suivi les gens d'Antoin et de Mortagne, arrivés de grand matin, et qui, plus voisins du bois, en connaissaient mieux les détours. Le laboureur de Preys s'y rencontrait avec l'artisan de Leuze; le fermier d'Artimon avec le

bourgeois de Tournay. On voyait qu'un intérêt commun à tous animait ces populations diverses d'industrie, de costume et même de langage. Dans la foule, se distinguaient quelques hommes qu'à la dignité de leur extérieur, à la déférence qu'on leur témoignait, il était aisé de reconnaître pour des chevaliers ou châtelains des environs. Ceux-là guidaient les autres, expliquaient aux plus ignorants les motifs de cette excursion insolite, répondaient aux objections des plus hardis. Les noms que l'on saisissait le plus fréquemment, au milieu du bourdonnement de toutes ces conversations bigarrées de flamand et de français, étaient ceux de Baudouin et du Pélerin à la grand barbe. Tous les voisins de l'hermite s'accordaient à faire son éloge ; ils disaient combien ses gestes étaient graves, ses paroles réfléchies, sa vie exemplaire.

» Mais êtes-vous donc bien sûr, monseigneur, que cet hermite soit réellement notre digne comte ? demandaient à Brogniart de Denain quelques bourgeois de Valenciennes arrivés les derniers au rendez-vous.

» Et comment en pouvez-vous douter? répondait Brogniart, ne savez-vous pas ce qui est advenu dimanche dernier à Richard du Parc, le

prévôt de Tournay, et comment le pélerin l'est venu trouver et lui a tout dit dans une chambre où ils étaient eux deux seul à seul. Quand le prévôt, qui reconnaissait en son hôte Baudouin de Flandres, l'eut conjuré de Dieu et de la douce Vierge Marie de lui révéler ce qu'il était, alors Baudouin, car c'est bien lui, mes amis, et moi, Brogniart de Denain, je suis prêt à le soutenir en champ clos, à l'épée ou à la lance, contre quiconque aurait l'outrecuidance de le nier, Baudouin lui avoua qu'il s'était enfui de son cachot, qu'il avait miraculeusement échappé à un naufrage, lui seul de tous; qu'ensuite, il avait rencontré un marchand pour le conduire à Marseille, et que de là, avec dix sous que lui prêta le marchand, il s'en était revenu droit en Hainaut, demandant sa vie par les chemins.

« Pardieu! vous dites vrai, messire, dit Jacques Van Hulst, un des plus gros brasseurs de Valenciennes, à telles enseignes que pareille chose m'a été contée par le chaufournier de monsieur Richard du Parc. Il le tenait de sa femme, et celle-ci de la dame du Parc elle-même qui est sa commère et qui l'avait ouï de sa propre fille; car il faut vous dire que cette jeune fille de dix ans était couchée sur un lit dans la

chambre attenante à celle où devisaient le comte et le prévôt, et n'avait pas perdu un mot de tout ce qui s'était dit.

« D'ailleurs, ajouta Brogniart, il est parmi vous des prudhommes assez âgés pour avoir vu le comte avant son départ pour Jérusalem. Ceux-là ne manqueront pas de le reconnaître, comme ont fait le comte de Namur, le châtelain Randos et bien d'autres, et ils vous diront ce qu'ils en pensent. »

En discourant ainsi, les gens de Valenciennes avaient rejoint ceux des autres communes. Ces derniers, depuis longtemps en quête de l'hermite, venaient de le découvrir au moment où, arraché enfin à ses rêveries, il cherchait à deviner la cause du tumulte qui régnait autour de lui. Déjà la foule l'entourait en poussant des cris de joie.

« Vous êtes notre comte! vous êtes notre sire! répétait-on de toutes parts.

« C'est lui! c'est lui! disait l'un, et vainement voudrait-il le nier; tous nos vieillards le reconnaissent.

« Sans doute, disait l'autre, il ne s'obstine à le céler que pour achever quelque pénitence. Mais aujourd'hui sa pénitence est faite et par-

faite; le peuple de Flandres et de Hainaut lui enjoint d'y mettre fin, et la voix du peuple est la voix de Dieu. »

Et la foule criait plus fort :

« Soit le bienvenu notre comte ! bienvenu monseigneur Baudouin !

« Mais, mes enfants, répliquait l'hermite, je ne sais ce que vous voulez dire. Déjà plusieurs personnes ont tenté de me persuader que j'avais régné, il y a quelques vingt ans. Assurément, je leur sais gré de leur bon vouloir, mais la vérité est que je ne suis et ne fus jamais roi, duc, ni comte. Vous cherchez Baudouin, et ne le trouvant pas, vous voulez faire un empereur d'un pauvre hermite. Eh! bon Dieu ! il y a bien plus longtemps que les Bretons cherchent leur roi Arthur, et ils ne l'ont pas encore trouvé, que je sache. Quant à moi je ne suis pas plus l'un que l'autre. Je ne suis rien qu'un vieux pélerin venu dans ce bois pour pleurer mes péchés devant le Seigneur. Ainsi donc, mes bons amis, éloignez-vous et ne tentez pas le Saint-Esprit. »

L'hermite leur parlait encore, quand on vit s'avançer Brogniart de Denain accompagné de Gautier de Bousies. Celui-ci était un vieux che-

valier qui avait suivi Baudouin en Orient et s'était distingué à la journée d'Andrinople. La foule s'ouvrit sur leur passage; ils s'approchèrent du pélerin, le ramenèrent respectueusement à sa cellule, et là il y eut entre eux et lui une longue conférence dont le peuple répandu dans la forêt attendait l'issue avec anxiété. Quels arguments employèrent-ils pour vaincre sa résistance ? Par quels motifs purent-ils le déterminer à confesser ce qu'il avait nié jusqu'alors ? Nul ne l'a jamais su. Ce qui est certain, c'est qu'au moment où tous trois sortirent de la cellule, les regards de l'hermite brillaient d'une singulière animation, et une nouvelle carrière s'était ouverte devant lui.

« Enfants, s'écria Gautier, notre bon souverain ne se refuse plus au vœu de son peuple. Il vous sacrifie le repos de sa vieillesse et l'asile ignoré où il espérait mourir en paix. Il n'a pu résister aux prières de ce fidèle chevalier et aux miennes il a écouté son vieux compagnon de combats et de misères. Et maintenant, amis, vous pouvez crier, car il ne vous désavouera plus, vive Baudouin, empereur de Constantinople! vive Baudouin, comte de Flandres et de Hainaut ! »

Ces mots furent le signal d'une explosion de

joie universelle qui ébranla la forêt dans ses profondeurs les plus reculées. C'était des applaudissements, des cris, des trépignements d'ivresse. Les uns montaient aux arbres pour pouvoir mieux contempler leur souverain si miraculeusement retrouvé, les autres jetaient en l'air leurs toques et leurs chaperons; on l'entourait, on le pressait, on baisait ses mains et ses vêtements; et lui, porté sur les bras de la multitude, saluant chacun d'eux avec une dignité mêlée d'attendrissement, leur confirmait les paroles de Gautier. Le vieux croisé montrait au peuple, sur les pieds, sur les mains, sur la tête de son maître, des cicatrices de blessures ou les traces que les fers avaient laissées. En vain aucuns des assistants soutenaient que le comte était plus haut de stature et plus majestueux de contenance que l'hermite. On leur fesait comprendre que tant de travaux et de fatigues dans les combats, dans les prisons, dans les longs voyages sur terre et sur mer, avaient dû courber quelque peu cette grande taille et altérer l'expression de ce noble visage. La ressemblance était d'ailleurs si frappante!

Cependant l'hermite avait donné un dernier regard d'adieu à sa cellule et au bois de Glan-

çon. Un nombreux cortège l'accompagna jusqu'à Tournai, dont le prévôt s'était hautement déclaré en sa faveur. Son voyage à travers la Flandre et le Hainaut ne fut qu'un rapide triomphe. Tous les cœurs volaient à sa rencontre. La noblesse, par haine contre Jeanne, avait soulevé le peuple ; le peuple, par souvenir de Baudouin, avait écouté la noblesse. C'était Baudouin en effet qui avait rédigé ces chartes féodales, ces coutumes de Hainaut et de Flandre que scellèrent toutes les bonnes villes et communes, sans exception ; ici, il avait accordé un marché, là, il avait supprimé une servitude ou adouci une redevance. La sagesse et les bienfaits du législateur fesaient croire à la résurrection du guerrier. Villes, bourgs, forteresses, lui ouvrirent à l'envi leurs portes.

Enfin, le 14 avril 1225, précisément le vingtième anniversaire du combat d'Andrinople, l'hermite de Glançon se présenta devant Lille.

Dès le matin, une innombrable multitude, accourue de toutes les communes environnantes, avait rempli les rues de cette grande ville. Mais ici, une lutte sanglante était à craindre. Car toutes les passions de Jeanne s'étaient soulevées à la nouvelle des événements du Hainaut. Jalouse de son rang et de son pouvoir,

elle ne voulait pas d'un père imposé par la populace, et que la populace avait été chercher si bas; elle sentait d'ailleurs que le reconnaître, c'était descendre du trône. Les échevins avaient donc fait fermer les portes, et les troupes s'étaient rangées en bataille sur la Grand' Place, devant le palais des comtes de Flandres. Mais les portes furent forcées par le peuple; mais les troupes, enveloppées de toutes parts, disparurent en un moment, hommes et chevaux, sous les flots de la multitude. Ainsi, dans les ouragans de nos côtes, quand les vagues soulevées se poussent l'une l'autre à l'assaut de quelque digue, pour peu que vous détourniez vos regards, vous ne retrouvez plus cette ligne de pierres blanches que vous aperceviez un instant auparavant, et que l'Océan vient d'engloutir sous l'uniforme manteau de ses eaux verdâtres.

Alors la ville entière offrit un spectacle à la fois bizarre et pittoresque. Toutes les boutiques étaient fermées, mais les étages supérieurs des maisons s'étaient spontanément décorés de branches d'arbre et de longues bandes de toile de diverses couleurs, car Lille était la ville aux tisserands. Les rues que devait traverser le cortège étaient poudrées de sable jaune et jonchées de

toutes les fleurs du printemps. Des costumes bariolés, des casques, des chaperons, des cornettes, des armures se mêlaient et se croisaient en tout sens. Des chevaliers montés sur leurs palefrois, des bourgeois en habit de fête étaient heurtés par des manans en haillons ou par les vilains des campagnes voisines affublés de leurs souquenilles grises. A toutes les fenêtres, les dames et demoiselles agitaient des mouchoirs et des écharpes. L'air retentissait d'imprécations contre Jeanne et d'acclamations pour Baudouin, lorsqu'un cri parti des extrémités de la ville et toujours grossissant jusqu'à la grand'place couvrit bientôt tous les autres cris :

» Le voilà ! le voilà ! noël ! noël ! »

C'était l'hermite et son cortège qui entraient par la porte d'Ipres. D'abord, les hérauts-d'armes, vêtus de brillantes dalmatiques et portant brodées sur la poitrine les armes de Flandre, or au lion de sable. Puis les chevaliers tout étincelants de fer ; parmi eux se remarquaient Baudry et Brogniart de Denain, Gautier de Bousies, le comte de Béthune, Arnould de Gavre, Arnould d'Aisne. Venaient ensuite la croix et l'oriflamme. Enfin s'avançait, soulevée sur des épaules d'hommes, une litière découverte et magnifiquement décorée. Dans cette litière était

le vieillard, orné du manteau de pourpre, la couronne sur la tête, tenant dans sa main droite le sceptre d'or, et dans sa gauche le globe du monde, quadruple symbole de la dignité impériale. Et tout ce cortège entra dans le palais des comtes de Flandres.

L'exemple de Lille fut suivi. Ath, Mons, Oudenarde, Alost, Courtray, Gand, Bruges, accueillirent comme leur souverain celui que Jeanne s'obstinait à renier pour son père. A Bruges, il trouva les envoyés d'Angleterre, qui lui remirent une lettre autographe de Henri III, leur maître. Henri III le félicitait sur sa délivrance, le reconnaissait pour seul et légitime comte de Flandres et de Hainaut, et lui rappelant que le roi de France les avait dépouillés tous deux de leur héritage, lui offrant et lui demandant des conseils et des secours pour recouvrer les états que tous deux avaient perdus, il lui proposait de renouveler cette ligue fameuse que Philippe-Auguste avait écrasée à Bouvines. L'hermite répondit que, avant de rien conclure, il voulait connaître le résultat d'une dernière tentative pour fléchir le cœur de sa fille.

En effet, Arnould d'Aisne avait été député par lui vers la comtesse et l'avait suivie au Quesnoy,

où elle s'était retirée. Debout dans l'un des angles d'une vaste salle tendue de ces tapisseries de haute lice ou excellait l'industrie flamande, il attendait, avec quelques chevaliers de son parti, le moment de se présenter devant elle. Dans le même lieu étaient réunis Mathieu de Montmorency, Thomas de Lamprenesse et Michel de Harnes, ambassadeurs de Louis VIII, roi de France, qui venaient promettre à Jeanne l'appui de son suzerain, et avec eux les seigneurs restés fidèles à la fille de Baudouin, Rasse de Gavre, Gilles de Barbençon, Gauthier de Ghistelle, Philippe de Soubrengen, Gautier de Ligne, et quelques autres.

La comtesse ne tarda pas à paraître. L'orgueil de son âme se peignait dans ses traits d'ailleurs réguliers; mais ce jour là, sa mâle beauté avait un caractère encore plus altier, son front sévère était encore plus sombre que d'habitude. Une tour d'or flanquée de quatre lions lui tenait lieu de couronne, le lion de Flandres était suspendu à son cou par une lourde chaîne d'or, et sur sa robe de velours noir brochée d'or, resplendissait l'épée nue que le Roi de France, Philippe-Auguste, lui avait, sur sa demande, octroyé le droit de porter, comme pour faire savoir à tous qu'en elle était réellement la souveraineté. Der-

rière la comtesse, un page tenait sur le poing le faucon chaperonné ; à ses côtés étaient ses dames et ses deux plus intimes confidents, Everard de Chastenay et Arnould d'Audenaerde. Elle jeta un regard fier et rapide sur les personnes présentes, et fronça le sourcil à la vue d'Arnould d'Aisne, mais ce nuage se dissipa dès qu'elle eut arrêté ses yeux sur les envoyés de France.

« Soyez les bienvenus, messires, dit-elle en s'adressant à Mathieu de Montmorency. Votre présence au Quesnoy me prouve que notre cousin de France n'a pas oublié qu'il eut pour mère Isabelle de Hainaut, du sang de Charlemagne, et sœur de notre auguste père, Baudouin de Constantinople, qui nous a quitté bien jeune, et dont nous pleurons encore tous les jours la perte irréparable, » ajouta-t-elle en se tournant vers les envoyés du Hainaut.

Arnould crut le moment favorable pour prendre la parole.

» Et c'est, dit-il, pour sécher ces larmes filiales que j'ai demandé, madame, à être introduit devant vous. Votre digne père vous a déjà fait savoir que le bruit de sa mort était mal fondé, qu'après une longue captivité, le ciel l'avait rendu à ses fidèles sujets, et je viens aujourd'hui

vous confirmer en son nom ces heureuses nouvelles. C'est à votre cœur seul qu'il s'adresse. Peu lui importent, dit-il, ses trésors et sa couronne de comte ; sa fille est son bien le plus précieux ; rendez-lui sa fille, madame, comme son peuple lui rend ses états. Son amour de père....

» Silence ! s'écria Jeanne. Je m'étonne, en vérité, d'avoir laissé parler si longtemps un sujet rebelle assez éhonté pour venir à ma face et en présence de ma cour appeler mon père un moine imposteur qui joue impudemment le personnage que lui ont soufflé quelques vassaux félons. Je ne sais ici de quoi m'émerveiller le plus, ou de l'audace de ces hommes, ou de la stupide crédulité de ce peuple.

» Mais, madame... interrompit Arnould, qui modérait à peine sa colère.

» Silence ! ai-je dit. Oui ! ce moine est un imposteur; tel je le maintiens et le maintiendrai. Et mille morts pour lui, si jamais il tombe sous la main de notre justice. Et mille morts pour ceux qui, au mépris de nos droits légitimes, ont proclamé ce truand. Ah ! messires, vous avez lâchement profité de l'absence de notre valeureux époux ; vous avez cru que vous auriez bon marché d'une faible femme, que notre bras n'était pas assez

ferme pour faire tomber vos têtes de traîtres ! Mais, par le Dieu vivant, vous vous êtes étrangement mépris. Jouissez du succès que vous a donné un premier moment de surprise; triomphez de ce qu'il ne s'est pas trouvé un chevalier assez loyal pour se faire le champion d'une femme opprimée, pour nous délivrer du misérable qui nous ravit impunément notre héritage; mais, croyez le bien, la fortune finira par revenir au bon droit, et nous saurons vous montrer alors si l'épée que Philippe de France attacha à notre ceinture est en nos mains un jouet d'enfant.

» Pardonnez, madame, s'écria alors Everard de Chastenay, mais vous faites injure à vos fidèles chevaliers; vous savez qu'ils ont toujours été prêts, pour vous venger, à saigner toutes leurs veines. Un mot de vous eut suffi; et puisque vous avez ainsi parlé, aujourd'hui, devant Dieu et devant les hommes, moi, Everard de Chastenay, je défie au combat à outrance le plus hardi de ceux qui soutiennent cet imposteur. »

En même temps, il détacha son gantelet de fer et l'allait jeter aux pieds d'Arnould d'Aisne, tandis que celui-ci se baissait déjà pour le relever, lorsque Mathieu de Montmorency lui arrêta le bras.

» Tout beau, messire, dit en souriant l'envoyé

de France, le tournoi aura lieu, sans doute, mais ailleurs qu'en cette ville du Quesnoy, et d'une façon mieux séante, j'imagine, à l'âge, au caractère et à l'habit d'un hermite. »

Puis, s'adressant à Arnould, il reprit d'un ton plus sérieux :

» Au nom de Louis huitième, roi de France, à qui les comtes de Flandre et de Hainaut doivent foi et hommage, et à la requête de la comtesse Jeanne ici présente, je somme celui que vous nommez Baudouin de Constantinople, à comparaître à Péronne devant le dit roi Louis, en déans quinze jours, pour avoir à prouver en parlement qu'il est bien et dûment le dit Baudouin. — Avez-vous, chevalier, les pleins pouvoirs nécessaires pour répondre à cette sommation ?

» Messire, répondit fièrement Arnould, mon maître avait été déjà prévenu des intentions du roi Louis de France. Confiant en son bon droit, il consent à tout. Il ne craint pas de se présenter devant un parlement français, car ce parlement sera assez juste, il l'espère, pour ne voir en lui qu'un prince reconnu par ses sujets, un père méconnu par sa fille, et pour oublier que, il y a trente ans, ce même Baudouin de Constantino-

ple fesait fuir les Français devant lui et leur prenait Roye, Bapaume, Aire, S^t^-Omer, Douai et cette même ville de Péronne où on l'appelle aujourd'hui.

» Comptez sur sa justice, messire, reprit brusquement Montmorency, dont le front avait rougi de colère à cette allusion. Eh bien donc, l'assemblée est fixée au 29 juin. Les sauf-conduits de votre maître et de sa suite seront prêts. Nous vous attendons à Péronne.

» A Péronne ! répondit Arnould.

» A Péronne! répétèrent en se retirant la comtesse et ses chevaliers. »

VI.

COMMENT L'HERMITE DE GLANÇON N'ÉTAIT PAS BAUDOUIN DE CONSTANTINOPLE.

Nous sommes à Péronne. La comtesse Jeanne a été reçue avec sa sœur Marguerite dans un des plus somptueux appartements du palais des Rois de France. Elle y attend le succès d'une lutte dont sa couronne est l'enjeu, et cependant, elle est tranquille, et semble peu soucieuse du résultat. Ses titres seraient moins incontestables que la promesse du remboursement à gros intérêts

de tous les frais de la procédure et la cession éventuelle de Douai et de l'Écluse à la France, suffisent pour plaider éloquemment en sa faveur. D'une autre part, l'hermite a fait son entrée à Péronne avec toute la pompe d'un empereur de Constantinople ; mais il est descendu dans un hôtel public et n'a rien promis à son juge ; il est pourtant aussi calme que la comtesse. Est-ce la conscience de son droit ? est-ce le sang-froid d'un joueur qui risque son va-tout, impassible en apparence, parceque sa résolution est bien arrêtée d'avance pour l'une et l'autre fortune ? Quoiqu'il en soit, il a refusé de s'asseoir à la table de Louis VIII, et quittant son hôtel vers la troisième heure de l'après midi, il s'est rendu au parlement, accompagné des chevaliers de Flandres et de Hainaut qui composaient sa suite. A peine avait-il pris place en face des avocats de Jeanne, que le roi est entré lui-même dans l'assemblée. Louis VIII, alors âgé de trente-neuf ans, et dont l'histoire ne dit guères autre chose sinon qu'il fut fils d'un héros et père d'un saint, n'avait rien dans son extérieur qui annonçât sa haute dignité. Peut-être en l'étudiant avec attention, eut-on lu sur son visage son avidité turbulente et sa dévotion outrée, son extrême ambition et sa fabuleuse

chasteté. Suivi de ses chambellans, de ses écuyers et de ses varlets, il vient de se placer sous un dais magnifique en étoffe de couleur d'azur semée de fleurs de lys d'or. Autour de lui siègent les pairs et prélats du royaume. On distingue parmi eux le légat du Pape, Romain, cardinal de S^t^-Ange, Hugon, évêque de Liége, les évêques de Beauvais et d'Orléans, et l'évêque de Senlis, chancelier de France. Bientôt le silence le plus profond règne dans cette assemblée souveraine qui va donner et ravir un trône. Tous les yeux sont fixés sur l'hermite. Et en effet, son aspect vénérable, son costume oriental, les souvenirs qui se rattachent au nom de Baudouin, le passé et l'avenir de splendeur ou de misère qui planent mystérieusement sur cette tête blanche, tout cela était fait pour éveiller énergiquement l'attention générale.

La séance est ouverte.

Le chancelier, après avoir exposé la requête de Jeanne, comtesse de Flandres et de Hainaut, et les faits qui y avaient donné lieu, se tourna vers le vieillard.

« Prudhomme, dit-il, vous affirmez être Baudouin, empereur des Romains; vous affirmez avoir échappé aux mécréans qui vous tenaient

prisonnier depuis le combat d'Andrinople. Mais, s'il en est ainsi, pourquoi, après votre merveilleuse délivrance, n'êtes-vous pas resté en Orient? pourquoi n'avez-vous pas cherché à remonter sur votre trône de Constantinople, occupé pendant dix ans par le digne empereur Henri, votre frère, et ensuite par des princes de votre famille? Le pieux Henri n'eût pas hésité à vous rendre votre titre et vos domaines, lui qui, pendant toute une année, refusa le nom d'empereur, parce qu'il n'avait pas cessé d'espérer le retour de son frère, lui qui ne l'accepta enfin, qu'après s'être assuré que tout espoir était à jamais perdu. Que si vous préfériez au diadême impérial votre couronne de comte, pourquoi, une fois sur votre terre natale, vous vous être caché dix-huit ans entiers sous l'habit d'un pélerin? Que si l'ambition n'avait point prise sur votre âme, le bien de vos amés et féaux sujets ne suffisait-il pas pour vous arracher à votre retraite? Que de maux inouis, que de guerres sanglantes, que d'intestines dissensions n'eussiez-vous pas épargnées à vos bonnes villes et communes? Pourquoi surtout garder le silence quand s'est ourdie cette funeste ligue qui jeta la Flandre aux bras des Allemands et des Anglais, et votre gendre

dans les prisons du Louvre, grâce à l'invincible valeur du feu roi Philippe, d'auguste mémoire? Et, après avoir gardé en ces grandes et importantes occurences une inconcevable impassibilité, c'est aujourd'hui que tout est calme et pacifique, aujourd'hui que la Flandre et le Hainaut se récréent de tant de travaux et de fatigues à l'ombre de l'autorité de la pieuse comtesse que vous dites votre fille, aujourd'hui que votre présence est non-seulement inutile, mais nuisible, c'est aujourd'hui, dis-je, que pour la première fois, vous vous réveillez de votre sommeil, et faites valoir des prétentions qui ne peuvent, vous le savez, enfanter pour votre pays que séditions et orages! Vous voyez, vieillard, qu'en admettant même tout ce que vous avancez, votre conduite est inexplicable, et avant que vous en répondiez devant Dieu, qu'il vous plaise en répondre devant votre suzerain, le roi de France, à qui vous devez foi et hommage. »

Un murmure d'approbation suivit les paroles du chancelier. Les regards des seigneurs français et des partisans de Jeanne s'arrêtèrent plus vivement sur l'hermite, et le roi lui-même semblait triompher de son embarras. Mais le vieillard ne parut point déconcerté. Sans se lever de son

siège, il répondit avec autant de fermeté que de convenance.

Il exposa, que s'il avait échappé aux fers du roi de Bulgares, il ne devait son salut, après Dieu, qu'à sa patience et à son adresse; mais que, en assurant son évasion, il n'avait pu prévoir et déjouer d'avance la fortune qui l'attendait dans sa fuite; qu'errant dans des régions inconnues, parmi des peuples dont il ignorait la langue, sans aucun moyen de pourvoir à ses besoins, il avait été repris par d'autres barbares, traîné au fond de la Syrie, et là, confondu avec les plus vils esclaves et condamné à labourer la terre. Quand des marchands allemands le rachetèrent sans le connaître, déjà l'empereur Henri n'existait plus, déja Théodore Lascaris, presque aussi à craindre pour lui que Jeannice, occupait Nicée; d'ailleurs, ses libérateurs le firent embarquer immédiatement pour le ramener en Europe. Arrivé enfin dans le Hainaut, après tant de vicissitudes, comment aller dire de ville en ville?—celui que vous voyez pauvre, mutilé, défiguré par l'âge, les rudes travaux et les outrageuses souffrances, est ce même Baudouin que la Flandre entière a vu partir jadis, chef d'une puissante armée, le plus riche comte de la chrétienté et tout brillant de

force et de jeunesse, ce même Baudouin que les acclamations de l'Occident et de l'Orient ont salué auguste et élu de Dieu!—Folie et dérision! Ne valait-il pas mieux s'ensevelir tout vivant dans une cellule d'hermite? Et assurément ces prévisions n'étaient que trop fondées, puisque, aujourd'hui même que Dieu a permis qu'il soit reconnu par l'immense majorité de ses sujets, il se voit soumis à un humiliant interrogatoire, et forcé de justifier de son nom et de sa vie devant ses pairs et son suzerain.

» Car, croyez le bien, sire, ajouta Baudouin en finissant, il n'a fallu rien moins que la voix toute puissante de mon peuple pour m'arracher à ma cellule. C'est pour obéir à cette voix qui est celle de Dieu que me voici rejeté à travers les flots de ce monde, quand je me croyais pour jamais au port. Et pourtant aujourd'hui mon âme est en proie aux anxiétés et aux déchirements, je chancèle dans ma foi, ô mon Dieu, je doute de moi-même et de votre sainte parole, quand je vois l'endurcissement de mes filles et leur obstination à rejeter un père qui leur tend les bras. Je ne les maudis point, car elle ne savent ce qu'elles font, mais ce que je souffre d'angoisses, les pères seuls peuvent le concevoir. Ni les

fatigues et les dangers de la guerre, ni les tortures de la prison, ni les les horreurs de l'exil et de l'esclavage n'ont abattu mon courage ; mais l'ingratitude de mes enfants ! la haine de mes filles, qu'à mon départ pour l'Orient je serrai toutes jeunes dans mes bras en appellant sur elles la bénédiction divine ! oh ! contre ce dernier coup, je suis sans force et sans vertu ! Me condamnez-vous, mon Dieu, quand mon peuple m'appelle ? M'approuvez-vous, mon Dieu, quand mes enfants me repoussent ? »

Le vieillard avait longtemps parlé. En prononçant ces derniers mots, il resta abîmé dans ses réflexions. Une sorte de prostration morale, comme après une lutte sans résultats aux profondeurs de la conscience, peut-être aussi quelque vague pressentiment de l'avenir, semblaient peser sur lui et enchaîner sa première énergie. Pourtant, il s'était évidemment concilié l'intérêt de l'assemblée. Jusqu'à ses ennemis ne pouvaient se défendre d'un mouvement de sympathie, car il y a une irrésistible éloquence dans les larmes d'un vieillard et d'un père. Louis VIII lui-même semblait fléchir, mais ce ne fut qu'un éclair. Il était juge, et roi aussi, et du côté de Jeanne flottait toujours le drapeau de

France arboré sur les murs de l'Écluse et de Douai.

Tout-à-coup, il se tourna brusquement vers le chancelier :

» Messire chancelier, lui dit-il, nous ne sommes plus ici sur le terrain de la procédure. Pour le bien du pays de Flandre et la conservation des droits légitimes de la comtesse, notre cousine, il ne s'agit point de savoir quels motifs ont déterminé la conduite de ce vieillard, mais bien et uniquement s'il est ou non Baudouin de Constantinople. Là est toute la question, et pour qu'il n'en soit pas dévié plus longtemps, nous invitons notre révérend père en Dieu, l'évêque de Beauvais, à interroger cet homme sur certains faits qui ne peuvent être connus que de Baudouin, ainsi qu'il a été préalablement arrêté, et quant à lui, nous lui enjoignons de répondre péremptoirement, laissant là, s'il lui plaît, les pompeuses sentences et les déclamations de l'école. »

L'évêque de Beauvais se levant à mots :

» Prudhomme, dit-il à l'hermite, pour obéir aux ordres du roi, notre sire, je commencerai par vous poser trois questions auxquelles je vous invite à répondre sans ambages ni délais, ainsi que vous en avez été requis.

» Premièrement : en quel lieu et en quel jour

avez-vous épousé madame Marie de Champagne que vous dites avoir été votre femme?

« Secondement : En quel lieu et de qui avez-vous reçu le saint ordre de chevalerie?

« Et finalement : En quel lieu avez-vous fait foi et hommage de la comté de Flandres à Philippe le conquérant, père de notre pieux monarque, et qu'avez-vous reçu dudit roi en cette occasion ? »

Le vieillard parut secouer un instant les pensers qui l'obsédaient, puis il passa lentement la main sur son front, comme cherchant à retrouver des souvenirs perdus, mais bientôt, il retomba dans une rêverie plus profonde encore.

« Cet homme est-il devenu muet ou insensé? demanda le roi avec emportement.

« Sire, excusez, dit vivement Arnould d'Aisne, son âge, tant de malheurs, les fatigues même de cette journée.....

« Quel est donc le vassal, s'écria le roi, qui ose prendre ici la parole, sans qu'elle lui ait été octroyée?

« Je vous la demande, sire, reprit Arnould, résolu de conjurer à tout prix l'orage qui grondait sur son parti ; je vous la demande, et vous me la devez, car vous êtes juge, et un juge doit

accueillir la vérité, d'où qu'elle lui vienne. L'interrogatoire de messire de Beauvais porte sur des faits publics, patents, faciles à connaître à qui le veut. Or, si notre vénérable souverain n'était qu'un vil imposteur, si nous lui avions dicté la leçon comme fait un pédagogue à ses disciples, ainsi que le soutiennent nos ennemis et ceux de la Flandre, nous n'aurions pas failli à l'instruire de choses si notoires. Ce moment de trouble et d'oubli, loin de compromettre sa cause, témoigne donc plutôt en faveur de notre bonne foi et de la sienne. La vieillesse, sire, moins encore celle de la nature que cette vieillesse anticipée que nous font la prison, l'exil, la misère et les angoisses de toute sorte, embrouille bien des fils dans l'écheveau de la mémoire. »

Disant ces mots, il s'approcha de Baudouin qui avait fixé les yeux sur lui et lui parla quelques instants à voix basse, puis, s'adressant de nouveau au roi :

« Sire, toute la force de l'empereur est épuisée par les fatigues physiques et morales de cette journée. Il demande et nous vous demandons avec lui un sursis jusqu'à demain. Bien que cette requête semble incompatible avec la solennité

de la circonstance, veuillez tout considérer, sire. L'aspect de ce noble tribunal et du puissant monarque qui le préside, l'importance de l'enquête, le dirai-je? la pensée même qu'une partie de cette assemblée nous est plutôt hostile qu'équitable, enfin jusqu'à la longueur de la séance, tout cela suffirait peut-être à énerver l'audace du plus jeune de vos guerriers. Demain, sire, notre souverain aura retrouvé le calme auquel l'ont arraché de pénibles pensées, il aura recueilli ses souvenirs, il pourra répondre à tout, et l'on n'accusera pas au moins le roi de France de s'être prévalu de la faiblesse d'un vieillard brisé par le malheur. »

Il semblait que la fermeté d'Arnould, vivement appuyée par les chevaliers de Flandre qui entouraient l'hermite, eut subjugué le roi lui-même.

« Eh bien donc, dit-il, jusqu'à demain ; nous l'octroyons. Mais puisque demain, dites-vous, vous serez prêts à répondre à tout, messire de Beauvais, communiquez immédiatement à ce vieillard et à ses défenseurs les résultats de l'enquête préalable que nous avons ordonnée. »

L'évêque reprenant alors la parole,

« Prudhomme, dit-il à l'hermite, sachez que

plusieurs des anciens compagnons d'armes de l'empereur Baudouin, maintenant engagés au service de Dieu dans le saint ordre des Frères Mineurs et dont les noms et qualités se trouvent aux procès-verbaux, ont eu fréquente occasion de vous voir en Flandre et en Hainaut, et ont déclaré ne pas reconnaître en vous Baudouin de Constantinople. Sachez que plusieurs témoins que l'on fera comparaître, s'il est besoin, et parmi eux notre digne confrère en Dieu, l'évêque d'Orléans, certifient que vous êtes un hermite de la forêt d'Argonne, où vous avez passé plusieurs années, que vous êtes né en Champagne et vous nommez de votre véritable nom Bertrand de Rays, que votre père, appelé Cordeil, était serf du sire Clarembaud de Capes. »

A des assertions si formelles, un murmure d'étonnement parcourut toute l'assemblée. Les partisans de Jeanne lançaient à ceux de l'hermite des regards où perçait la plus cruelle ironie; ceux-ci, pâles de colère, portaient déjà la main au pommeau de leurs épées. Les sarcasmes et les défis allaient s'échanger, et le désordre s'augmentait encore de l'obscurité qui commençait à se répandre dans la salle.

« Oyez, oyez, crièrent les hérauts d'armes. »

Et l'évêque de Beauvais, reprenant d'un ton de voix plus élevé :

« Sachez que, à raison de ces faits, nous serions en droit de requérir contre vous la peine de mort pour crime de félonie et rebellion, mais nous avons égard au sauf-conduit à vous délivré par messire Mathieu de Montmorency et qui assure votre vie ; nous nous contentons, en conséquence, de requérir, dès ce moment, si demain les susdites assertions ne sont par vous clairement et péremptoirement démenties, le bannissement à perpétuité hors des États de France, Flandre et Hainaut et de tout domaine qui, sous quelque titre que ce soit, relève du roi notre sire. Et sur ce, nous prions le S^t^.-Esprit qu'il veuille vous aider de ses lumières. »

A peine ce terrible réquisitoire était achevé, que le roi de France se leva, et toute sa cour le suivit. Le reste de l'assemblée se sépara au milieu des ténèbres et d'une inexprimable confusion; les uns, ivres d'un triomphe si officiellement annoncé et qu'ils se promettaient d'exploiter impitoyablement ; les autres dévorés d'anxiétés autant qu'altérés de vengeance ; tous impatients d'assister au dénouement d'un drame joué en si haut lieu et par de tels personnages.

Le lendemain, dès l'aube du jour, Arnould d'Aisne et les chevaliers de son parti s'étaient rendus à l'hôtel où logeait leur souverain. Après avoir longtemps attendu son lever, ils l'appelèrent à haute voix et à plusieurs reprises ; nulle réponse. Inquiets, étonnés, ils ouvrirent de force les portes de l'appartement. Quelle ne fut pas leur surprise !... l'hermite avait disparu pendant la nuit avec Gautier de Bousies qui couchait dans la même chambre, et personne ne pouvait dire ce qu'ils étaient devenus.

VII.

OU L'ON REVIENT D'OU L'ON ÉTAIT PARTI.

» Les derniers cierges sont éteints, frère Josse, et je viens de replier la chape de monseigneur l'abbé, sa chape noir et argent, vous savez, frère, celle qu'il ne porte qu'aux mortuaires des grands et princes du monde. Nos bons pères vont bientôt se rendre ici, et, en vérité, puisque je n'ai plus à faire en la sacristie, si je l'osais, je resterais en ce parloir, à les entendre deviser, comme ils font d'ordinaire après leur réfection. Qui sait ? je pourrais apprendre d'eux, d'aven-

ture, à quelle occasion se fait l'office d'aujourd'hui. Voici tantôt quatre ans que je suis frère-lai en l'abbaye de Loos ; chaque année pareil service a été célébré, et je ne sais encore le nom du défunt pour qui l'on implore en si grande pompe et cérémonie la miséricorde du seigneur Dieu. Et vous, frère Josse, vous qui avez blanchi dans la maison, en savez-vous plus que moi ? »

Ainsi parlait un jeune lai de l'abbaye de Loos à frère Josse, d'abord cuisinier, puis économe du monastère, homme de grand âge et d'expérience, non-seulement dans l'art culinaire, mais dans toutes les choses du siècle. Le dernier abbé, mort depuis plus de dix ans et que nous avons vu assis à la table du Sire d'Enghien estimait singulièrement frère Josse.

» Mon fils, répondit Josse au frère-lai, vienne l'an prochain, et ce sera la vingtième fois que j'aurai vu célébrer le service auquel nous avons assisté aujourd'hui. Et quant au défunt, la chose est assez mystérieuse pour que je ne la confie pas légèrement aux jeunes cervelles, à moins qu'elles ne logent, comme la tienne, à ce que j'ai cru voir, prudence et raison de vieillard.

» — Vous avez trop grande courtoisie, frère Josse, et pouvez compter sur ma discrétion.

» — Cela étant, je te dirai qu'un jour, il y a de cela dix-neuf bonnes années et tu étais encore au maillot, nous nous promenions, le vieux frère Hilaire et moi à quelque distance du monastère, quand tout-à-coup nous vîmes venir à nous une troupe de gens à cheval, armés et masqués. Ces gens entouraient une charrette, et lorsqu'ils furent au lieu nommé Caudenberg, ils tirèrent de la charrette le cadavre d'un homme qui devait être fort vieux, car ses cheveux et sa barbe étaient tout blancs. Dans cette charrette étaient aussi plusieurs longs morceaux de bois; ils les en ôtèrent également, et deux d'entr'eux ayant pris leurs outils firent une potence, l'enfoncèrent en terre, et soulevant le cadavre, ils le pendirent à cette potence, puis s'en allèrent, le laissant là pendu. Saisis d'étonnement et de crainte, nous nous hâtâmes de rentrer au couvent et de raconter à l'abbé Jean ce que nous avions vu. De tout quoi lui-même fut merveilleusement surpris. Il se rendit aussitôt au lieu que nous lui avions indiqué, examina attentivement ce cadavre au visage, et l'ayant ainsi examiné, il se prit à pousser de profonds soupirs, à se frapper la poitrine, et à tomber la face contre terre, priant en silence et avec larmes. Puis, quand il fut de retour à l'abbaye,

il ordonna à tous les moines de marcher en procession jusqu'en ce lieu, croix et bannière en tête. Arrivé à la colline, il fit dépendre soigneusement et respectueusement le cadavre; puis on l'emporta au monastère, on l'y enterra avec les plus grands honneurs, on le plaça en un riche et noble cercueil, comme il convient à un puissant chevalier, et depuis lors, on a régulièrement célébré l'anniversaire de l'enterrement de ce cadavre qui avait été ainsi pendu et dépendu.

» — Mais ne vous a-t-on pas dit, frère Josse, pourquoi on s'était ainsi avisé de pendre un homme déjà mort, et quel avait été cet homme de son vivant?

» — Ce qu'on en racontait, mon fils, n'était pas moins merveilleux que le reste. On disait que le lendemain du jour où notre digne abbé avait enterré ce corps, il était monté à cheval, accompagné du père prieur et du père gardien, et s'était rendu vers madame Jeanne, comtesse de Flandres et de Hainaut, qui résidait alors à Lille. — Madame, avait-il dit, je vous jure sur mon âme que cet homme qui a été si cruellement meurtri au gibet était votre père, le bon comte Baudouin, et que vous l'avez faussement fait mourir.

» — Son père! Mon Dieu! Que dites-vous là, frère Josse! C'est donc une bien méchante femme que notre dame suzeraine!

» — Tais-toi, et écoute ce qui s'en suivit. La comtesse lui répondit qu'elle ne le savait en aucune façon, que cet homme lui avait avoué s'appeler Bertrand de Rays. Or ce Bertrand était un mécréant qui avait trahi Rome et la Ste-Église, et que le Pape avait ordonné de saisir et faire pendre partout où on le trouverait. En fesant ainsi, elle avait donc agi selon tout droit et justice.

» Voilà ce que soutint la comtesse, mais, au dire de bien des gens, tout ce qu'elle affirma alors n'était que mensonge et hypocrisie. A les entendre, elle savait fort bien que l'homme pendu était son père. Quand le retour de Baudouin, disent-ils, lui fut annoncé par le prévôt de Tournay, elle lui fit conseiller par ledit prévôt de répondre à tous qu'il s'appelait Bertrand de Rays, afin de n'être pas reconnu; — Car, ajoutait-elle, mon époux Ferrand est très-aimé des grands et petits, et l'on pourrait bien tuer mon père pour l'amour de Ferrand. — Et tout en parlant ainsi, elle avait mis vingt hommes-d'armes au guet, et leur avait donné ordre de

s'emparer d'un certain hermite qui avouerait se nommer Bertrand, comme d'un ennemi de Rome et de N. S. P. le Pape. Ces gens exécutèrent ce qui leur était commandé; en dépit des cris et réclamations du prévôt de Tournay, ils prirent Baudouin, le pendirent au milieu de la halle de Lille, et même se défirent du prévôt et de sa suite. Mais, plus tard, effrayés des murmures du populaire, ils transportèrent le cadavre hors des murs de Lille et l'attachèrent à un nouveau gibet.

» Madame Jeanne, dit-on encore, savait si bien que l'hermite était son père qu'elle se fit gloire et mérite de cette mort auprès du comte Ferrand son époux, quand celui-ci revint de sa prison de France, disant qu'elle avait agi par amour de Ferrand et pour lui conserver sa comté de Flandres et ses autres terres. Mais elle fut accueillie de son mari tout autrement qu'elle espérait; car Ferrand l'ayant entendue, se courrouça fort. — Très-mauvaise femme, lui-dit, es-tu si outrecuidée que tu aies fait mourir ton père! Par Dieu! ainsi ferais-tu volontiers de moi-même. — Et là dessus il tira un couteau et en eut frappé la comtesse, si ses gens se jettant sur lui ne lui eussent arraché le couteau des mains.

Jeanne s'enfuit à Bruges, où elle demeura en une abbaye jusqu'à ce qu'on eut ménagé la paix entre eux deux. »

Le bon frère Josse, qui, comme la plupart des vieillards, aimait singulièrement à débiter les contes du temps passé à grand renfort de gloses et variations, quoique toujours se targuant d'une discrétion exemplaire, eut longtemps continué sur ce ton, s'il n'eut été interrompu par l'arrivée des moines qui entrèrent dans la salle. Mais le frère-lai n'y perdit rien, car dans le trajet du réfectoire au parloir, la conversation avait justement pris le tour qu'il désirait; il était question du service célébré le matin.

» Sans doute, disait le père Pacôme, sous-prieur du couvent, je respecte la grande vertu et honore la mémoire de notre défunt abbé, mais il m'est avis, si je l'ose dire, qu'en cette occasion, il a poussé un peu bien loin la charité chrétienne et la miséricorde pour le pécheur, d'autant mieux qu'il ne peut justifier cet hermite félon, sans accuser notre pieuse suzeraine. Or, en quoi madame Jeanne est-elle coupable? Y avait-il moyen plus efficace de pourvoir à sa sûreté en même temps qu'au bien et tranquillité du pays de Flandres? Tout le monde sait que ce faussaire, après avoir

été manifestement convaincu d'imposture par le roi Louis, eut crainte d'être confronté le lendemain avec les chevaliers et moines revenus de la croisade, et prit avantage de la nuit pour s'enfuir à cheval en toute hâte, emportant le plus d'or et de bijoux qu'il put, et accompagné de ce Gautier de Bousies qui l'avait sans doute induit en tentation, mais dont il ne devait pas écouter les suggestions diaboliques.

» Mais enfin, révérend père, objecta le frère Anselme, messire l'évêque de Beauvais, (et nul ne le sait mieux que moi, puisque je l'avais suivi à Péronne, en qualité de scribe), messire l'évêque de Beauvais, en son réquisitoire, n'avait demandé que l'exil. Pourquoi madame Jeanne, d'ailleurs si pieuse et si clémente, a-t-elle été plus rigoureuse en cette occurrence que celui à qui il appartenait de requérir la peine?

» — Et pourquoi votre hermite ne s'est-il pas hâté, d'après la lettre de la sentence, de vider au plus tôt les États de Flandres et de France? pourquoi s'est-il arrêté à Valenciennes, à Nivelle et en divers lieux, se trahissant lui-même par les grosses dépenses qu'il fesait, et cherchant sans doute à s'attirer de nouveaux adhérents, depuis que tous ceux de Péronne l'avaient si justement

abandonné? Croyez-le bien, père Anselme, je plains très-sincèrement cet homme, mais il faut reconnaître aussi qu'il a mérité son sort et qu'il était bien faux et déloyal. Que l'empereur Baudouin soit mort en Orient, c'est chose dont on ne peut plus douter, après les enquêtes ordonnées à ce propos par madame Jeanne, et après ce qu'ont rapporté tant de personnages de bonne conscience, entre autres l'évêque Jean et le docte bénédictin, messire Albert, envoyés à cette fin devers Constantinople et ailleurs. Et puis n'a-t-il pas tout avoué lui-même à Lille, au jour de son supplice, comme nous l'ont attesté des gens dignes de foi? — Je confesse, dit-il alors à madame Jeanne, que, contrevenant à mon état et profession d'homme religieux et hermite, je me suis adonné à la mondanité; je confesse que, averti de la grande similitude qui existait, quant aux proportions du corps et aux traits du visage, entre moi et l'empereur Baudouin, mon orgueil s'en est tellement chatouillé que, formalisant déjà en mon cerveau une dignité qui ne m'appartenait pas, j'ai délibéré de vous priver des domaines que vous possédez justement et à bon titre pour m'en investir moi-même contre tout droit. J'ai été cause de grand mal, et sais bien que je mé-

rite un tourment non pareil. Toutefois, madame, ajouta-t-il, je vous supplie que préférant pitié et miséricorde à la rigueur de votre justice, il vous plaise me pardonner, faisant connaître par là que plus mon péché est grand, plus est extrême votre clémence et bonté.

« — Voilà ce qu'il a dit, mes frères, et madame Jeanne lui eût sans doute pardonné, car elle est réellement bonne et miséricordieuse. Vous le savez, en effet, elle n'a poursuivi personne de ce fait; elle a même accordé des chartes d'amnistie aux gens de Gand et de Lille qui avaient reçu le faux comte, chartes déposées au trésor des archives de ces deux bonnes villes. Mais son conseil a demandé la mort de l'hermite, croyant qu'il n'y aurait paix ni repos dans le pays, tant que vivrait cet homme. Et, selon mon jugement, le conseil a prudemment agi. Il ne mérite pas plus de blâme que n'en mérite messire Éverard de Chastenay qui, en arrêtant ce Bertrand à Rougemont, a fait acte de féal et loyal sujet...

« Assez, assez, père Pacôme, exclama tout-à-coup une voix d'entre les moines. Je vous ai patiemment écouté, ce me semble, débiter vos sornettes et billevesées; mais n'allez pas, dans une maison qu'a gouvernée le saint abbé Jean,

plaider en faveur de cet infâme Éverard, plus traître et plus félon que Judas Iscariote lui-même. »

Celui qui parlait ainsi était un moine déjà vieux, habitant depuis près de vingt ans le couvent de Loos ; on l'appelait le père Hilaire ; mais personne ne savait quel avait été son nom et son rang dans le monde ; seulement la fierté de son regard, la brusque énergie de sa parole et sa force physique donnaient à penser que cette voix avait souvent crié *Flandres au Lion* ou *Montjoie S^t^-Denis*, avant de murmurer des patenôtres, et que, en un besoin, cette main saurait encore mieux lever une hache d'armes que feuilleter un bréviaire. Au reste, son nom de religion semblait une antiphrase ironique. Car, sombre et taciturne, il se mêlait rarement aux autres moines, et ne prenait guères sa part des intrigues et des causeries du couvent. Chaque fois surtout que revenait l'anniversaire qui, ce jour là, occupait si vivement la communauté, Hilaire était encore plus rêveur que de coutume. Aussi l'étonnement du novice, de frère Josse et de tous les moines ne fut-il pas médiocre quand ils l'entendirent si rudement apostropher le père Pacôme. Pour celui-ci, il demeura stupide et

n'osa repliquer un seul mot, et Hilaire allait retomber dans son silence habituel, mais la curiosité, cette passion bien autrement vive chez les reclus que partout ailleurs, ne pouvait s'arrêter si tôt et en si beau chemin. Une fois lancé dans cette carrière, Hilaire fut entraîné, quoiqu'il en eût, à rétablir les faits si étrangement dénaturés, selon lui, par le père Pacôme; et de ses réponses aux questions multipliées qu'on lui adressait, de ses coups de boutoir contre des objections hasardées, sans doute, seulement pour lui arracher des révélations plus explicites, voici ce que la communauté put recueillir et ce que peuvent conclure tous ceux qui s'intéressent au malheureux hermite.

Après la mémorable séance du parlement de Péronne, soit que réellement l'âge, les malheurs et la fatigue de cette journée eussent brisé toute son énergie; soit que la marche de la procédure et le mauvais vouloir de Louis VIII, si brutalement manifesté, lui fissent prévoir une issue plus fatale que l'exil même; soit enfin que, subjugué par un ascendant étranger, il se fut laissé entraîner à de timides conseils, l'hermite avait dépouillé le costume impérial, et déguisé en marchand, habillé d'une veste d'étoffe commune

que couvrait une robe à l'arménienne, il s'était enfui, accompagné du seul chevalier Gautier de Bousies. Ses partisans, découragés ou désabusés par le résultat de la conférence et par le mystère de sa fuite, qui restait inexplicable si elle ne l'accusait pas, ne tardèrent pas à l'abandonner; les uns se retirèrent dans leurs châteaux, déterminés à remuer la cendre des *Blaeuvoetins*, si Jeanne voulait revenir sur cette affaire; les autres, et ce fut le grand nombre, ménagèrent leur paix avec la comtesse; les plus compromis enfin s'exilèrent ou se cachèrent sous l'habit religieux. Jeanne, toute entière à la joie que lui causait un dénoûment si rapidement et si complètement heureux, accorda une amnistie générale aux villes et communes qui avaient accueilli l'usurpateur et ferma les yeux sur les erreurs des individus; mais en même temps toute sa colère sembla se concentrer sur le malheureux pélerin qui avait eu l'audace et le pouvoir de faire chanceler sur sa tête la couronne comtale. Les ordres les plus sévères furent donnés à tous les vassaux de Flandres de l'arrêter en quelque lieu qu'il se trouvât, et Éverard le premier jura de l'amener mort ou vif aux pieds de sa suzeraine. Il se mit aussitôt sur les traces du proscrit.

L'hermite que Gautier de Bousies devait bientôt rejoindre, traversait seul la forêt des Ardennes; fatigué d'une longue marche, il s'était arrêté vers le soir dans une misérable auberge située sur la lisière du bois. Éverard fit investir cette hôtellerie par ses hommes d'armes, et, la nuit venue, un chevalier eut la félonie de s'emparer par violence d'un vieillard qui dormait paisiblement sur la foi du droit des gens et d'un sauf conduit donné par le roi de France! un chevalier eut la lâcheté de livrer ce vieillard à son ennemie, ou plutôt de le vendre, car son dévoûment lui fut payé d'une somme de quatre cents marcs d'argent!

L'infortuné fut conduit à Lille. Cette fois encore il entra par la porte d'Ipres. C'était la route qu'il avait suivie trois mois auparavant, porté sur les épaules de la foule, au milieu des fleurs, des banderolles flottantes, des cris de Noël et des frémissements d'enthousiasme; aujourd'hui, il la parcourait de nouveau, mais attaché sur un âne, le visage tourné vers la queue de sa monture, et à travers les huées de cette populace qui le bénissait naguères et maintenant lui jetait à la face la boue et les injures. Oh! le peuple! le peuple! toujours et partout le même,

chez les modernes comme chez les anciens, dans les monarchies comme dans les républiques, ingrat et capricieux, ignorant et jaloux, s'enivrant à froid de cette cruauté machinale et lâche qui anime l'impitoyable enfance contre l'animal dont elle a fait sa victime. Quand il s'agit du peuple et de ses favoris, tous les enseignements de l'histoire sont perdus, les révolutions ne sont que variations du même thème, les jours, en dépit du proverbe, se suivent et se ressemblent, et le rapprochement du Capitole et de la roche Tarpéïenne est toujours tout aussi neuf et aussi opportun. Au reste, on avait répandu parmi ce peuple mille bruits outrageants contre le malheureux hermite, et puis, on lui avait fait subir les épouvantables tortures de la question, et il ne serait pas étrange que les tenailles du tourmenteur lui eussent arraché tous les aveux qu'exigeait la comtesse.

Jeanne avait trouvé des sbires, elle trouva des juges et des bourreaux. Bertrand de Rays fut condamné à être écartelé et pendu au gibet avec des chaînes de fer. Mais à l'approche du moment solennel, le vieillard retrouva toute la grandeur du courage et la sérénité d'âme qui lui avaient failli d'abord. D'une voix haute et

ferme, il protesta qu'il était bien réellement Baudouin de Constantinople, comte de Flandres et de Hainaut. Il en donna même une preuve que jusqu'alors il n'avait pas avancée. Il affirma que la comtesse portait sur une partie secrette de son corps un signe singulier qui ne pouvait être connu que de son père, de sa mère et de sa nourrice. Or, les deux dernières étaient mortes depuis plus de vingt ans. Arrivé au lieu du supplice, il se mit à genoux, et ne prononça que ce peu de mots:—Mon Dieu! pardonnez-lui!— Tandis qu'il parlait ainsi, ses regards s'étaient tournés peut-être vers une lucarne voisine; peut-être y avait-il aperçu une figure pâle, aux traits aussi frénétiquement agités que les siens étaient calmes et sereins. Car Jeanne avait eu l'exécrable courage d'assister au supplice du vieillard; elle avait voulu voir de ses yeux si le bourreau lui était venu en aide aussi bien que ses sbires et ses juges.

De trois choses l'une : ou Jeanne savait pertinemment que cet homme n'était pas son père. et pourquoi alors cet acharnement? injuste, contre un exilé qui n'avait pas rompu son ban, ignoble, contre un vieillard qui n'était plus à craindre, partial, car elle pardonnait à tou

ses complices; ou elle doutait, et alors, la nature et la religion, plus encore que la justice, lui ordonnait de s'abstenir; ou enfin, l'ambition l'aveugla au point de faire monter son père à l'échafaud plutôt que de descendre elle-même d'un trône qu'il venait réclamer, et alors, on conçoit les fondations multipliées par lesquelles, dans ses dernières années, elle chercha à appaiser les remords qui déchiraient son cœur parricide. Ici, c'est l'hospice de Lille qu'on nomma d'après elle, *l'Hôpital Comtesse*, et où sur les murailles, sur les vitrages, sur les rideaux des lits, sur le linge, les plats, les assiettes se trouvait gravée avec les armes de la fondatrice l'image d'une potence; là, c'est l'abbaye de Marquette élevée au lieu même où, dans un de ses voyages à Lille, elle avait cru voir le fantôme sanglant de l'hermite se dresser devant elle et la menacer des supplices éternels.

Au milieu des questions, des objections, des interruptions de ses interlocuteurs, le père Hilaire était arrivé à la fin de son récit et appuyait sur cette dernière circonstance, lorsque l'abbé de Loos lui-même entra au parloir, où presque toute la communauté se trouvait réunie. A son

aspect, le plus profond silence régna parmi les moines.

« Mes frères, dit l'abbé, j'ai à vous annoncer une nouvelle qui inondera vos cœurs de joie, car le nom du Seigneur et celui de cette sainte maison en seront glorifiés devant les hommes. Madame la comtesse Jeanne vient de prendre l'habit aux religieuses de Marquette, cette nouvelle dépendance de notre abbaye. Demain, mes frères, nous commencerons l'office du jour par un *Te Deum* à son intention. Nous recommanderons madame Jeanne au Seigneur Dieu et le remercierons de la faveur qu'il daigne octroyer à notre maison et au pays de Flandres par l'édifiant exemple que donne notre digne suzeraine. »

Quand l'abbé eût dit, le père Hilaire s'approcha du père Pacôme, et lui saisissant rudement le bras :

« Eh bien ! lui dit-il, comprenez-vous maintenant? »

Le père Pacôme baissa la tête et ne répondit rien.

A quelque temps de là, toutes les cloches des deux couvents de Loos et de Marquette étaient en branle et sonnaient le lugubre office des morts. On y célébrait les funérailles de haute et puis-

sante dame, madame Jeanne de Flandres et de Hainaut, décédée sous l'habit du saint ordre de Citeaux, après une longue et cruelle agonie pendant laquelle elle n'avait cessé de répéter : — Mon Dieu! ayez pitié de moi! Mon Dieu! pardonnez-moi!

Le surlendemain, 8 décembre 1244, l'église de Loos fut de nouveau tendue de noir. Le père Hilaire avait été frappé d'une apoplexie foudroyante. En visitant sa cellule après sa mort, l'abbé y trouva, entre autres objets précieux, un poignard à l'orientale. Sur le fourreau damasquiné en or et orné de pierreries, il était écrit, d'un côté : Baudouin, comte de Flandre, auguste et élu de Dieu, et de l'autre : a notre amé et féal, Arnould d'Aisne, chevalier banneret.

NOTE.

Il est de mode ici parmi certains critiques, aussi consciencieux qu'érudits, de crier contre quiconque produit une œuvre quelconque : au plagiaire ! au compilateur ! il n'est point de mode parmi les dits critiques de prouver ce qu'ils avancent, attendu que les recherches nécessaires eur demanderaient trop de temps, et que leur temps est précieux. Voulant, par charité chrétienne, leur épargner, en ce qui concerne l'histoire de Baudouin, le labeur des élucubrations, j'ai l'honneur de les prévenir que cette histoire est un plagiat-monstre, que l'auteur a compilé d'une horripilante façon, qu'il s'est avisé de copier des pages entières presque textuellement, s'imaginant peut-être que, toutes les fois qu'on ne peut dire mieux, il ne vaut pas la peine de dire autrement; toutes assertions dont ils seront convaincus, s'ils ont le loisir de parcourir les auteurs dont suit la liste, ce qui les occupera tout au plus une huitaine de jours.

Descriptio Gallo-Flandriæ, auctore P. Bucellini, lib. II, c. 30.

A. Miræus, *Donationes Belgicae*, Tom. I, lib. II, p. 577.

Rymeri, *Acta diplomatica*, Tom. I, part. I, p. 59.

Chronique de Villehardouin, p. 159, sqq. au Tome III des *Chroniques nationales françaises* par Buchon.

Ancienne Chronique en dialecte rouchy (de Valenciennes), ch. 97. *Ibid.*

Chronique métrique de Philippe Mouskes, p. 343, *Ibid.*

Nicetas Choniata, *liber de rebus gestis post urbem captam*, p. 810, sqq. dans le *Corpus scriptorum historiae Byzantinae* de Niebuhr.

Le livre de Baudoyn, conte de Flandres, publié par MMrs Serrure et Voisin, Bruxelles, Berthot, 1836. Je recommande particulièrement cet excellent livre aux critiques susdits. C'est là surtout où le plagiat se trahit de la façon la plus éhontée.

Jacques de Guyze, *Annales du Hainaut*, liv. xx, ch. 78-94.

Jean Lefèvre, *Annales du Hainaut*, liv. xlvi, chap. 17-22, à la suite de de Guyze, tous deux aux tomes XIV et XV de l'édition de M. Fortia d'Urban et avec les observations de l'éditeur.

Chronicon Alberti, Abbatis Stadensis, p. 205, sqq. Helmstad. 1587.

D'Oudegherst, *Chroniques et Annales de Flandres* ch. 108, p. 178. sqq. Anvers, 1571.

Georgius Acropolites (connu sous le nom du Logothète) *Epitome chronica* dans le *Corpus scriptorum historiæ Byzantinæ*, édition de Venise, t. XII, part. III.

Chronicon Alberici, monachi trium fontium, ed. Leibnitz, Hanovre, 1698.

Baluze, *Miscellanea*, tom. VII, p. 263 et suiv.

Recueil des Historiens de France, t. XVII, p. 304; XIX, p. 80.

Chronicon S.-Bertini, p. 705.

Vinchant, *Annales du Hainaut*, p. 279.

Auctarium Aquicinctinum à la suite de *la Chronique* de Sigebert de Gembloux, Lemire, p. 262.

Mathieu Paris, *Historia major,* Lond. 1571, p. 431 et suiv.

D'Outreman, *Constantinopolis Belgica,* lib. IV, c. 15, p. 370, sqq. Tournay, 1643, in-4°.

Velly, *Histoire de France,* t. II, p. 275, édit. in-4°.

Simonde de Sismondy, *Histoire des Français,* t. IV, p. 450. suiv. Bruxelles. Dumont. 1836.

Histoire de la Flandre, par Warnkœnig, t. I, p. 238. Bruxelles, Hayez. 1835.

Les Imposteurs insignes par J.-B. de Rocoles, p. 129, Amsterdam, 1683.

Chroniques, traditions et légendes de l'ancienne Histoire de Flandres, par Delpierre, p. 68, Bruges, 1834.

Musée des Familles, 3e volume, page 1, octobre 1835, *Jeanne de Flandres,* par V. Herbin.

Etc., etc., etc.

TROISIÈME CHRONIQUE.

XVI^e SIÈCLE.

Prise de Mons

PAR LE COMTE LOUIS DE NASSAU.

Lettre d'Antoine Borremans, de Mons, à Jean Charpentier, Montois établi à Paris.

Mons, 29 décembre, 1572.

Après huit grands mois, mon vieil ami, c'est devoir de vous écrire, et ce serait plaisir aussi, si j'avais d'autres nouvelles à vous mander. Mais le présent est bien triste et l'avenir ne promet guères mieux. Encore suis-je tout aise d'avoir enfin pu saisir une occasion de vous parler à

cœur ouvert. Ma lettre est en bonnes mains, Lefebvre s'en charge. C'est un homme à nous et intelligent. Hier soir il était encore au *Tict-huise*. Il a eu l'adresse de se glisser le long des murs de la prison, au risque de se rompre le cou, et aujourd'hui, à nuit close, il sera sur la route d'Amiens. Bien lui en a pris. Depuis deux mois il était sous les verroux, chaque jour menacé de la corde. Et pourquoi? parcequ'il s'était avisé d'aller au prêche des huguenots pendant leur séjour ici. Le bon homme est aussi brave catholique que vous et moi, vous pouvez m'en croire; mais vos excommuniés de français, pour allécher les gueux, faisaient chaque dimanche après leur office des distributions de pain et d'argent à la porte de l'hôtel de Naaft. Lefebvre, qui n'a jamais eu un sou vaillant, n'était pas le dernier au prêche, et le voisin Diericq, en lui échangeant ses deniers tournois contre un pot de bierre, ne s'enquerrait pas s'ils venaient d'un juif ou d'un sarrasin. Eh bien, dans ce beau méfait, il y en avait assez pour le faire pendre; d'autres l'ont été à moins, depuis que cet exécrable bélitre de Noir-carme est de retour avec ses brigands espagnols. Avant hier encore, on a décapité un pauvre diable pour avoir mangé d'un jambon

des Ardennes un vendredi. C'était péché, sans doute, contre Dieu et la sainte mère église, mais qui méritait tout au plus quelques mois de gêne ou une vingtaine de coups de discipline. Enfin nous sommes dans des angoisses continuelles, entourés d'espions, mouchards et bourreaux, et mes pauvres vieux doigts tremblent en vous écrivant. Il faut pourtant reprendre courage, et, puisque je n'ai à moi que quelques heures, me hâter de vous expliquer comment nous sommes venus là. Vous n'oubliez pas le pays, et au milieu même de ce grand Paris et des événements bien autrement étranges dont vous êtes témoin, tout ce qui regarde Mons vous tient toujours au cœur.

Avez-vous reçu ma lettre des premiers jours de Mai, qui vous donnait avis des bonnes affaires qu'on vous préparait ici à vous et à la confrérie de Paris? Il s'agissait du centième, du vingtième, du dixième.... que sais-je?... Ce scélérat d'Albe, qui devrait être au fond de l'Escaut avec sa statue d'Anvers pendue au cou, aurait mieux fait d'établir tout de suite l'impôt de l'entier, nous étions ruinés plus vite et à moindres frais; concevez ce qu'était seulement ce dixième. Ce n'était pas le dixième de la valeur, mais le dixième de la vente. J'achetais un objet brut cent écus,

par exemple ; il fallait en ajouter dix pour le fisc ; mettons qu'après l'avoir préparé, je le revendisse 130 au marchand forain, celui-ci en me le payant devait bailler treize écus au gabelou. Pour s'indemniser de ses avances, il le revendait au moins 156 au bourgeois ; et le bourgeois, outre le prix, payait encore pour son dixième près de 16 écus au roi d'Espagne. Voilà donc un objet vendu réellement 172 écus par un flamand à un flamand qui, s'il l'eut acheté à Cologne ou à Paris, même de troisième main, et en supposant un égal bénéfice pour les vendeurs, n'en eut déboursé que 132. Tout notre argent s'en serait allé trouver les Français et les Allemands. Aussi qu'arriva-t-il ? que nul ne voulait plus vendre, acheter ou brocanter. Chacun fermait son échoppe, et l'on disait qu'à Bruxelles, sauniers, boulangers, brasseurs, poissonniers, détaillants de toute sorte, en fesaient autant que nous, à la barbe du duc d'Albe qui, pour raviver le commerce, en allait faire pendre une soixantaine devant leurs portes.

Les choses en étaient là, quand un beau jour, le 23 de mai, il me semble encore y être, il me prit envie, au retour de la promenade, d'entrer à l'estaminet de Le Camus, sur la place d'armes,

pour apprendre des nouvelles. Vous connaissez l'homme, il a toujours senti son espagnol. « Eh bien! messieurs, disait-il, les affaires sont en bon train; le peuple a des ennemis, mais il leur arrivera ce qui est arrivé à Jean Spellekens, l'homme à la verge rouge, et à ses deux acolytes, sur la grand'place de Bruxelles. On les pendra aussi. A votre tour, messieurs les maîtres de cérémonie de la potence, à votre tour! et dans le fait, il y avait assez longtemps que ceux-là vexaient les honnêtes gens. Allez, messieurs, fiez-vous en à son excellence le gouverneur, ajouta-t-il, en ôtant son chapeau, c'est la justice même. Elle veut se rendre agréable à son pauvre peuple, et, soyez-en sûrs, tout ira bien.

« —Comment! si tout ira bien, reprit avec son rire de singe le petit bossu de la rue d'Havré, à telles enseignes qu'il n'y a pas huit jours, les poissonniers de Gand ont envoyé des saumons frais à Bruxelles. Eh bien! ils en ont été quittes pour les remporter, ils n'ont trouvé personne dans toute la ville qui voulut les acheter : tout ira bien, oui; mais c'est quand il s'agira de pendre. On peut s'en fier là-dessus à son Excellence, elle est toujours de l'avis de son digne compatriote, Vargas, un homme à-peu-près de la force

sur le latin, papa Le Camus : *heretici cremaverunt templa, at catholici nil fecerunt contra, ergo omnes debent patibulari.* »

On riait encore de la sortie du bossu, quand cinq à six hommes entrèrent dans l'auberge : grands manteaux, chapeaux à larges bords, les bottines toutes poudreuses, l'air demi-soldat, demi-marchand. Il me semblait avoir vu quelque part une ou deux de ces figures, sans pouvoir précisément dire où. On poursuivit le discours sur les choses du temps, sur le dixième et le vingtième. « Ma foi, dit-un des voyageurs, jusqu'à présent les vins n'ont guères souffert des impôts, et j'espère bien que nous ferons affaire ici comme ailleurs. A propos, M. l'hôte, à quelle heure ouvrez-vous vos portes à Mons? Nous avons là une douzaine de pièces à faire entrer en ville ; c'est fine tête de Bourgogne ; mais il fait dans la journée une chaleur étouffante, et nous voudrions profiter de la fraîcheur du matin. — Il est toujours bien cinq heures avant qu'on n'ouvre, répondit Le Camus, mais glissez-moi un ou deux carolus dans la main de notre portier : il entend à demi-mot, et quand les gonds de la porte de Bertaimont sont bien graissés, elle s'ouvre d'elle-même. »

Tout en l'écoutant, je continuais à examiner attentivement mes étrangers, l'un d'eux surtout, qui se cachait avec soin dans son manteau. Je reconnus, à n'en pouvoir douter, notre héraut-d'armes, Antoine Olivier, celui que nous appelons *le peintre*. « Voilà du vin, me dis-je, qui pourra coûter cher aux Montois, et les camarades ont tout l'air d'en boire plus qu'il n'en vendent. Mais vogue la galère, et puisqu'on nous traite si mal, advienne que pourra. » Je ne communiquai ma découverte à personne, et me retirai bien résolu de me trouver le lendemain avant quatre heures à la porte de Bertaimont.

A quatre heures, deux ou trois de nos marchands de vin y étaient déjà. Ils s'approchent du portier, lui parlent à l'oreille; la porte s'ouvre, et je vois entrer dix futailles remplies, non pas seulement de vin, mais comme je l'ai su depuis, de belles et bonnes arquebuses, sabres et espingoles. Chaque tonneau était double et en renfermait un autre où étaient les armes. Ces armes devaient être distribuées par Olivier et consorts aux partisans qu'ils avaient en ville; et ceux-ci, une fois armés, fesaient entrer Louis de Nassau, le frère du prince d'Orange. Quoique je ne me

doutasse de rien alors, je voulus cependant rester jusqu'à l'heure ordinaire de l'ouverture des portes. A peine cinq heures sonnaient, que les hommes à manteau de la veille se présentèrent pour sortir de Mons avec un assez bon nombre d'autres. Ils étaient armés d'arquebuses; mais cette fois il n'y eut pas moyen de faire entendre raison au portier. Il dit à ces messieurs qu'ils devaient déposer leurs armes au corps-de-garde. Quelques-uns le firent, et entre-temps, les autres hâtèrent le pas et disparurent. Le portier m'ayant avisé : « monsieur le bourgeois, me dit-il, ces arquebuses là me sont suspectes. Vous avez été témoin de la chose. Vous plairait-il venir avec moi chez M. le premier échevin. Nous saurons ce qu'il y a de mieux à faire. » Nous courûmes à la rue Quiévroy, où demeure Chamart l'échevin. Il était encore au lit. Nous lui apprîmes la nouvelle. « Ne voilà-t-il pas une affaire bien importante, répondit-il, pour me réveiller si matin? Portez ces armes-là à l'Hôtel-de-Ville, il faudra bien que leurs maîtres viennent les chercher, et nous verrons quels sont ces compagnons de l'arbalète si pressés de tirer au blanc. Ce serait le duc d'Aerschot lui-même, le roi des arbalétriers, que je lui apprendrais à aller s'exercer de si

bonne heure! » Là-dessus notre échevin remet la tête sur l'oreiller et fait fermer la porte.

A peine sortions-nous de chez lui qu'au coin de la Place d'Armes nous rencontrons deux ou trois cavaliers, sabres nus, qui nous crient : vive la liberté ! à bas le dixième! « Par Sainte-Waudru ! l'avais-je deviné ? me dit le portier : nos arquebusiers ont fait entrer le loup au berçail. » Plus nous avancions, plus le tumulte augmentait; on trouvait des soldats qui débouchaient de chaque rue comme par enchantement; de tous les côtés les bourgeois sortaient de leurs maisons; chacun demandait ou débitait des nouvelles; on n'entendait que des cris confus : « Les Français sont dans la ville, disait l'un; non, répondait l'autre, ce sont les gueux de mer avec Lumay ; ils sont au moins 3000; la porte de Bertaimont est prise; le portier est tué ; celle du rivage a été emportée d'assaut. »

Nous revînmes sur la Grand'Place ; elle était couverte de monde, et la confusion y était extrême. Les magistrats erraient çà et là tout effrayés, quelques échevins s'étaient barricadés dans l'Hôtel-de-Ville ; au milieu du peuple étaient quarante ou cinquante cavaliers tout au plus, et parmi eux notre ami Olivier *le peintre,*

et le comte Louis de Nassau, casque en tête et cuirasse au dos. Je le reconnus pour l'avoir vu autrefois à Middelburgh. Les soldats voulaient déjà escalader l'Hôtel-de-Ville, et l'on avait apporté des échelles, quand le comte s'écria : « Non, messieurs, point d'escalade; nous sommes venus ici pour délivrer les citoyens de la servitude espagnole et abolir le dixième. Mes amis, nous ne voulons aucunement vous faire violence, ajouta-t-il en s'adressant à la multitude qui l'entourait. Y a-t-il ici quelque échevin ou assesseur ? » Deux ou trois personnes avaient entrevu Descamps qui n'était pas médiocrement effrayé et cherchait à pénétrer dans l'Hôtel-de-Ville. « Monsieur, lui dit le comte, je ne suis ici que pour le bien public. Vous n'avez rien à craindre; et en témoignage que mon intention n'est point d'enlever les criminels à la justice, voici les clefs des prisons que je vous remets; présentez-moi à messieurs les échevins. » Comment le comte s'était-il procuré les clefs, c'est ce que je n'ai jamais pu savoir. Il entra avec Descamps à l'Hôtel-de-Ville. Il paraît qu'il demanda aux échevins d'assembler la bourgeoisie, et leur déclara sa volonté d'apprendre aux habitants pourquoi il était dans notre ville.

Le magistrat (1) promit de délibérer. Le comte s'éloigna avec ses soldats, et sortit par la porte du Rivage; mais ce ne fut pas pour longtemps.

On faisait courir le bruit, qui s'est vérifié, que le comte Louis de Nassau avait des intelligences chez vous avec Coligny et d'autres chefs du parti huguenot, et que les religionnaires avaient promis de soutenir son attaque sur Mons par de puissants secours d'hommes et d'argent. Le baron de Genlis était à la tête du renfort qu'on envoyait, et le comte n'avait quitté Mons que pour aller à la rencontre des Français et les ramener avec lui dans la ville.

Cependant Chamart, qui avait eu le temps de se réveiller, Moreau et les autres échevins, profitant du départ du comte, envoyèrent en hâte un courrier à Bruxelles, prévenir le gouverneur de ce qui se passait, et sortirent de l'Hôtel-de-Ville.

(1) Ce qu'on nommait le *magistrat* à Mons se composait du maire, de dix échevins et de cinq assesseurs, dont trois étaient greffiers et deux *conseillers pensionnaires*. Au reste, tout ce qu'Antoine Borremans dit dans cette lettre est confirmé, jusque dans les moindres détails, non seulement par les historiens, mais aussi par les documents, la plupart inédits, conservés dans les archives de Mons et de Bruxelles.

Les voilà courant parmi les rues, criant qu'il fallait chasser ces étrangers hérétiques et fauteurs d'hérésie, qui n'étaient venus que pour piller et ravager. Heureusement le bossu était aussi sur la place. « Les chasser, cria-t-il, n'est pas le plus difficile, maintenant qu'ils sont dehors; mais nous serions bien les fils de nos pères d'empêcher de rentrer, si bon leur semble, des gens qui viennent exprès pour nous délivrer du duc d'Albe, du dixième et des alguazils, comme il les appelle. » Le mot du bossu courut dans la foule. Chamart avait beau crier : « Appelez donc les compagnies bourgeoises, abattez les herses, sonnez le tocsin, haussez le pont-levis. » Personne ne bougeait; les compagnies n'arrivaient pas, le tocsin ne sonnait pas, les herses restaient levées. Enfin deux ou trois scribes de la maison-de-ville coururent à la porte de Bertaimont, et attachèrent les chaînes au pont-levis; il était déjà trop tard; les Français arrivaient au plein galop. L'un d'eux nommé Guitry de Chaumont, à ce que dirent ensuite ses camarades, et qui montait, je me le rappelle, un joli petit cheval arabe, lui donne de l'éperon dans le ventre et saute sur le pont à l'instant même que l'on commençait à le hausser : le poids du cheval et du cavalier fait retomber le

pont, et environ deux ou trois cents Français entrent avec lui en ville. Ils n'avaient point perdu de temps, car la sueur coulait de leur front, et leurs chevaux tombaient de fatigue. Ils traversèrent les rues encore pleines de monde, chaque cavalier ayant un fantassin en croupe. Nos Montoises admiraient surtout leurs écharpes blanches et la bonne mine du baron de Genlis, leur capitaine. Qui fut penaud en les voyant? ce fut Chamart, comme vous pouvez bien penser.

Je coupe court à d'autres détails pour vous dire que cette fois, le comte s'assura de l'hôtel-de-ville, et se fit remettre les clefs des portes, arsenaux, magasins, etc. Le 26 au matin, il assembla le clergé, le magistrat et le conseil. Genlis parla d'abord; il pria ces messieurs de ne pas prendre en mal sa présence; que la France ne prétendait à aucune conquête dans les Pays-Bas, qu'il n'était que l'allié du comte de Nassau, travaillant avec lui à leur rendre la liberté. Le comte prit ensuite la parole; dans son discours, déposé à notre greffe, il disait que la manière dont le magistrat, conseil et communauté de la ville agissaient à son égard, prouvait que ses intentions étaient mal connues; qu'il protestait de sa soumission au roi, de son respect pour les

priviléges du pays et pour la religion catholique, qu'il prenait sous sa protection particulière. « Actuellement, ajouta-t-il, me demandez-vous pourquoi j'ai pris les armes, pourquoi je suis dans Mons avec des gens de guerre? Direz-vous que mes actions démentent la fidélité que je professe envers sa Majesté? Je ne saurais penser que vous tombiez en telle erreur. Nul n'ignore les cruautés du duc d'Albe; n'eussé-je d'autre but que d'en délivrer les habitants, certes j'agirais selon conscience et justice; mais le renversement de cette tyrannie importe aux intérêts du roi; car pour peu qu'elle dure, la révolte éclatera partout; le peuple perdra tout amour, tout respect; nous en voyons maint exemple. C'est contre d'Albe seul que je suis armé. » Il finissait par demander qu'Albe de Tolède fut déclaré par l'assemblée traître au roi, bourreau du peuple, indigne et déchu du gouvernement des Pays-Bas.

Si une pareille proposition eut été faite au milieu de la Grand'Place, au lieu de l'être au fond de l'Hôtel-de-Ville, elle eut été reçue par acclamation, mais la plupart de nos échevins, assesseurs et conseillers, tremblaient au seul nom du duc d'Albe. Un millier de Français, que Genlis

laissait dans Mons à son départ ne suffisait pas pour dissiper ces vieilles terreurs. On délibéra, on disputa, on débattit le pour et le contre longuement et chaudement. Enfin, devant dîner, on demeura d'accord des points suivants, savoir: que ceux qui se rangeraient de notre côté resteraient sous l'obéissance du roi avec l'exercice de notre religion catholique; qu'ils seraient maintenus dans leurs privilèges et anciennes coutumes; qu'ils ne seraient foulés ni par les soldats, ni par une occasion quelconque; qu'ils seraient déchargés de tous les impôts et subsides mis depuis la venue du duc d'Albe. Il fut déclaré, en outre, que ce duc et ses adhérents ne seraient plus obéis, ni réputés gouverneur et magistrats légitimes, et ce, à cause que ledit duc, à son arrivée, n'avait pas fait de serment au pays, ainsi qu'avaient accoutumé tous les autres gouverneurs, et parce que ses déportements envers les principaux seigneurs, gentilshommes, corps de ville et communautés, tendent à vouloir anéantir les coutumes et privilèges, si solennellement jurés par le roi son maître. Le lendemain 26, Louis de Nassau envoya à toutes les communes du Hainaut une relation de ce qui s'était passé, et plusieurs se rangèrent de notre parti.

Cependant nous supposions bien que le duc d'Albe ne tarderait pas à s'occuper de nous. Tous nos gros manufacturiers organisèrent des compagnies de volontaires, et nos ouvriers en laine se firent carabiniers. Ah! mon ami, comme le cœur vous bat, comme on se sent vivre, quand on voit ses parents, ses voisins, tout le monde autour de soi s'armer en hommes libres et combattre, comme disait notre régent de *grande figure* (1), *pro aris et focis*. Je n'ai la mine ni l'humeur d'un lansquenet ou d'un gueux des bois, mais j'ai maudit souvent mes soixante ans et mes cheveux gris, quand je regardais notre jeunesse en ordre de bataille sur la Grand'Place, le brave Delesse, le drapier, à la tête. Il avait pourtant soixante-deux ans, lui, et il était toujours le premier, soit à Épinlieu, dont on a fait une forteresse, soit aux retranchements de la ville, où le bourgeois travaillait jour et nuit. Il l'a payé cher, il est vrai; sa pauvre tête chenue a roulé sous la hache; mais par ma foi, il est plus heureux que nous, il est mort en homme de cœur, en bon

(1) Autrefois les classes de latin en Flandre, au lieu de se diviser en 6e, 5e, 4e, etc., s'appelaient petite figure, grande figure, grammaire, syntaxe, poésie, rhétorique.

catholique, et en vrai Montois. Quoi qu'en disent nos moines espagnols, le bon Dieu lui en tiendra compte.

C'est précisément un mois après l'entrée de Louis, le 23 de juin, que Fréderic de Tolède est arrivé devant la ville avec Noircarme et Vitelli, à la tête de 24,000 Allemands, 6,000 reitres et 18,000 fantassins. Je ne suis pas assez docte en la tactique des sièges et batailles pour vous conter tout ce qui s'est passé. Ce que je sais, c'est que nous avons été serrés de bien près ; c'est que le baron de Genlis, qui revenait à notre secours avec 7,000 Français, a été trompé par ses guides, battu par Vitelli, dont au reste un bon coup de mousquet nous a délivrés, enfin pris et conduit à Anvers où Dieu sait ce qui l'attend ; c'est que le prince d'Orange ne fut pas plus heureux, et qu'il serait peut-être maintenant à Anvers avec le baron, sans sa petite chienne qui le réveilla en criant et en lui grattant le visage de ses pattes, une certaine nuit qu'un gros d'Espagnols étaient parvenus jusqu'à sa tente ; ce que je sais surtout, c'est que la bonté du comte Louis nous a perdus. Nous nourrissions des serpents dans notre sein ; à peine une résolution était prise que l'ennemi en était instruit. Ceci me rappelle

un trait auquel je ne puis songer sans rire, en dépit de nos maux. Nous voulions savoir ce qui se passait au camp espagnol et étions convenus que, pour éloigner tout soupçon, les dames de la ville s'y introduiraient sous prétexte d'y vendre des choux. Les Espagnols l'apprirent à temps, et pour toute peine coupèrent les robes de nos dames jusqu'aux genoux et les renvoyèrent ainsi en ville. J'ai toujours devant les yeux la mine saugrenue de la vieille dame Gaucher, la femme de l'avocat, faisant son entrée solennelle par la porte de Bertaimont, son panier de choux sous le bras, la jupe écourtée d'un bon pied, et la face toute rouge de honte et de dépit.

A dire sérieusement, si, au lieu d'une simple réprimande, on eut fait pendre l'hermite de Panizel, quatre ou cinq des pères Récollets et surtout Sivry et Potier qui communiquaient ouvertement avec les Espagnols, peut-être, malgré Frédéric de Tolède, et d'Albe, et Medina-Cœli, et les troupes fraîches qu'ils amenèrent avec eux, le comte Louis et le brave Lanoue, qui ont repoussé tant d'attaques, eussent conservé la ville.

L'indulgence est mainte fois mauvaise conseillère, et je pense toujours que c'est pour l'avoir

écoutée que force fut au comte de rendre Mons au duc d'Albe, le 21 septembre. Le 24, fut créée la commission *sur le fait de la surprise de la ville de Mons.* Elle se composa d'Antoine Lebrun et Philippe de la Same, conseillers ordinaires du roi, Me François Gauthier, licencié ès-droit et lois, Quintin Dupret, greffier féodal de la cour, Louis Carlier, greffier de l'audience, et Jean Longhehaye, greffier des enquêtes criminelles; Gille de Buzegnies fut le receveur des confiscations; enfin, le président, vous l'aurez deviné, si vous ne le savez déjà, c'est ce scélérat de Noircarme, le grand bailli, l'incendiaire de Valenciennes, le bourreau de ses concitoyens. Je regrette que tous les noms des commis s'en aillent à nos descendants pour être maudits, comme ceux d'un Buzegnies, d'un Noircarme et de son âme damnée, le sieur Devaux. Les six premiers sont assurément de plats coquins; mais Dieu me garde de leur faire injure à ce point de les comparer aux trois autres. J'eus l'occasion de me trouver, il y a quelques jours, en assemblée avec le moins pervers d'entre eux, Longhehaye. Il faut l'entendre conter ses mésaventures à l'encontre de Noircarme. « Si le procès est du tout instruit, avait dit ce juge félon,

il faut passer de suite à l'exécution. » Les commissaires étaient bien de cet avis quand il s'agissait de gens ayant biens et terres au soleil et pignon sur rue ; mais pour les pauvres et simples, voire mendiants, ils penchaient à la clémence. On envoya donc Longhehaye consulter monseigneur de Noircarme sur le fait de ces derniers et de ceux qui n'étaient coupables que d'avoir porté les armes.

« J'avais commencé mon voyage avec quelque espoir, nous racontait Longhehaye, il m'avait été dit par le duc d'Aerschot à Bruxelles, par monseigneur de Bertaimont à Nimègue, par monseigneur de Haussi à Arnheim, que le duc d'Albe avait promis le pardon. Mais, arrivé au cœur de la Hollande, ce fut toute autre chose. A peine monseigneur m'eut vu, portant sous les bras les liasses des papiers de procès et des lettres d'excuse des prisonniers, comme il était alors en pauvre état de santé : arrière, arrière, s'écria-t-il en grande furie, qu'appelez-vous prisonniers, des gens ayant porté les armes ? Je suis émerveillé de tels discours, et si je ne vous connaissais pour gens de bien, j'aurais opinion que vous avez eu les mains engraissées. J'ai écrit et recommandé aux commissaires de faire justice ;

allez, beau sire, reportez tous vos procès, je n'en veux voir aucun ; c'est à vous que j'ai donné toutes les charges, et, de par Dieu et de par de tous les diables, monsieur, j'entends que l'on passe outre, tant au fait des carabiniers que de tous les autres. — Je confesse, ajoutait Longhehaye, que j'eus une si grande tristesse tant pour sa colère que pour sa maladie et pour le sort de ces pauvres hères, que la fièvre m'en prit avec grand mal de tête, qu'ont enlevés seulement de copieuses saignées. »

Puis il nous montrait les réponses de la main de Noircarme sur les diverses lettres : sur une où l'on proposait de permettre le retour dans la ville aux femmes qui seraient reconnues bonnes catholiques : *Je ne le veux faire et je ne le peux :* sur la demande si, pour les fugitifs et latitants, coupables de simple port d'armes et de hantises de prêche, il ne suffirait pas de tenir leurs biens saisis : *j'entends que les devoirs se fassent contre les susdits, selon qu'il a été fait contre les volontaires et carabiniers.* On lui expose dans une tierce que nombre de prisonniers sont gens de petite capacité, la plupart fort pauvres et chargés de femme et d'enfants, qui, au temps de la calamité, voyaient tous ouvrages cesser ; que

nombre de gens de cette qualité ont déjà été exécutés et qu'on pourrait les punir d'une autre peine; il a écrit à la marge : *qu'on ne m'en parle davantage, ains que l'on procède contre eux selon que je l'ai commandé par mes dernières.* J'ai vu toutes ces lettres de mes yeux. Aussi, depuis plus d'un mois, les condamnations, exécutions, confiscations se succèdent presqu'à chaque moment. Quelquefois en un seul jour dix, douze, vingt personnes sont pendues, brûlées, décapitées : tous les volontaires qu'on peut saisir sont exécutés, leur famille proscrite, leurs biens confisqués, malgré l'expresse parole du capitaine Molan, à l'époque de la capitulation. Plusieurs ont été condamnés seulement comme suspects de *simple adhésion de cœur,* c'est leur mot. Au lieu d'arbres, ce sont potences et cadavres qui forment les allées de nos promenades. A peu près 380 proscrits sont parvenus à fuir. Parmi eux est notre ami Dubreucq le sculpteur, qui ne manquera pas du moins lui, d'être bien accueilli en tout pays.

Nous raisonnions avant-hier sur tout cela dans l'arrière-boutique avec quelques amis éprouvés et devant qui la langue peut se délier sans crainte : « Voilà donc, disais-je, où aboutit toute cette algarade. Nous espérions échapper à la tyrannie,

et elle en est devenue plus âpre et plus poignante, et tout a été vain. » — « Ne dites pas ainsi, nous répondit notre jeune correspondant de Rotterdam, Vandenberg, et dites plutôt que, si presque tout le nord a maintenant acheté sa liberté, c'est de Mons qu'il est débiteur. Après la Brielle prise par Lumay et les gueux de mer, le duc d'Albe allait tourner toutes ses forces contre la Hollande et la Zélande; à la nouvelle de la prise de Mons, il s'est arrêté, craignant que les Français ne fussent pour nous. Vous savez que, dès qu'il l'a apprise, il est entré en grande colère, déchirant ses vêtements, jetant son chapeau à terre, maugréant Dieu et les hommes; depuis il n'a plus songé qu'à Mons, et, pendant les quatre mois de siége, Harlem, Delft, Rotterdam et soixante-dix autres villes ont brisé le joug. La Hollande, Zélande, Gueldres, Overyssel sont libres. Mons est perdu, mais il a sauvé la chose publique. »

Mais pendant que je devise ainsi avec vous, Lefebvre m'appelle. Adieu, mon cher et vieil ami, et réservons-nous pour de meilleurs jours, s'il nous est donné d'en voir avant de nous rejoindre là-haut.

PREMIER FRAGMENT.

—

XIX^e SIÈCLE.

Les exilés à Bruxelles.

Août 1830.

La ville que j'habite est, depuis quinze ans, le rendez-vous des célébrités proscrites de tous les coins du globe. Pendant quinze ans, *grande mortalis ævi spatium*, dirait Tacite, Bruxelles a servi de refuge, de champ d'asile universel. A

chaque instant dans les promenades, au spectacle, dans les églises, on coudoyait une illustration. Le parc était semé de colosses politiques, et si les grands débris se consolent entre eux, jamais cité ne fut plus féconde en consolations. Les minorités révolutionnaires d'Amérique, d'Espagne, de Portugal, de Naples, de Piémont, y avaient leurs représentants ; et la France, qui pendant trente ans, fatigua l'hospitalité de toute l'Europe, n'avait eu garde de manquer à ce congrès de puissances déchues. Mais chez elle enfin (et la légende de sa monnaie n'est pas menteuse, *Dieu la protége!*), chez elle s'est levé ce soleil de liberté qui semble devoir éclairer tour à tour toutes les contrées de l'Europe. Nos vieux proscrits ont voulu s'y réchauffer, et les voilà qui s'envolent comme ces oiseaux voyageurs que rappelle, à l'approche de l'hiver, la tiède haleine du midi. Je me plais aujourd'hui, en voyant les affiches qui annoncent la vente de leur mobilier ou la location de leurs maisons, à me rappeler les moments que j'ai passés sous le toit de l'exilé, et l'intérêt si vif qui m'entraînait auprès d'eux, et les conversations si piquantes dans lesquelles, comme Napoléon, ils fesaient de l'histoire, sans s'en douter, et mon désappoin-

tement, car on est aussi désappointé parfois, quand je ne trouvais qu'un homme là où mes lectures et le prisme des panégyristes m'avaient promis un héros.

Peut-être ces souvenirs, tout personnels, réveilleront-ils ailleurs quelque sympathie et ne manqueront-ils point d'à-propos, maintenant que la plupart des exilés vont revoir ce merveilleux Paris, après lequel ils soupiraient si longtemps. Je rapporterai naïvement l'impression qu'ils firent sur moi, et si la vérité n'est pas toujours un éloge, ce n'est certes pas que je veuille rouvrir d'anciennes blessures ou insulter à la vieillesse et au malheur, mais nous avons marché si vite depuis quarante ans, nous sommes si loin de 92, qu'un siècle tout entier semble nous séparer de ces hommes.

Tout les attirait et les fixait à Bruxelles : la communauté de langue, de mœurs, d'habitudes, la beauté de la ville, le paysage si varié qui l'environne, les principes hospitaliers des habitants et du monarque. Si les Belges ont eu en effet contre le gouvernement néerlandais d'assez justes griefs pour devoir bannir les Nassau à perpétuité, les étrangers et surtout les victimes de la réaction de 1815 ne pouvaient que louer et bénir.

Les vieux débris de la montagne et la rédaction du *Nain Jaune* trouvèrent auprès du roi Guillaume une protection aussi décidée, une hospitalité aussi amicale que les exilés de Gand.

On cite de lui quelques mots remarquables. Barère, pour se mettre à l'abri des tracasseries de la police française, s'était donné en Belgique le nom de Roquefeuille. L'ambassadeur de France s'adressa, dit-on, au roi, pour obtenir son expulsion. « Sire, Barère est à Bruxelles. — Cela se peut, répondit le roi, mais je l'ignore. — Mais, sire, il se fait appeler M. de Roquefeuille. — En effet, ce nom de Roquefeuille ne m'est pas inconnu; quant à Barère, je n'en ai jamais entendu parler. » L'ambassadeur n'insista pas. L'anecdote sur Merlin est plus authentique et plus généralement connue. Fatiguée par la poursuite obstinée des agents du gouvernement français, l'administration néerlandaise avait conseillé à Merlin de se retirer en Angleterre. L'illustre jurisconsulte s'embarque, mais bientôt une tempête le rejette sur le rivage. Les obsessions de l'ambassadeur de France recommencent auprès du roi. « La mer me l'a rendu, répondit Guillaume, je ne le rendrai pas à la mer. »

Quelques exilés, certains jeunes Italiens entr'autres, ne se faisaient remarquer que par l'excellence de leur tenue et la perfection du nœud de leur cravatte. Fervents adorateurs de la mode, on les voyait papillonner sans cesse autour des fraîches fleurs d'Albion dont le Parc est diapré aux jours de travail, quand les consommateurs seuls ont le privilége de la promenade, et que les producteurs restent chez eux. On dit que César, méditant ses projets révolutionnaires, se promenait nonchalamment dans les rues de Rome, la ceinture lâche et la robe parfumée. Je ne prétends pas que tous ces messieurs fussent des Césars; mais, pour être juste, il faut dire aussi que plusieurs réfugiés Italiens, le marquis de Prié, entr'autres, le comte A*********, M. C*****, etc. étaient des hommes éminemment honnêtes, instruits pour la plupart, consacrant leurs loisirs à des études et à des travaux utiles à l'humanité, sincèrement attachés à leurs principes, mais sans phrases et sans forfanterie. Ils ne croyaient pas que leurs opinions exigeassent le sacrifice de cette dignité élégante et polie, inhérente à leur éducation et à leurs habitudes aristocratiques; ils tiraient une ligne profonde de démarcation entre le libéralisme et un sans-

culottisme grossier ; leur utopie républicaine consistait à élever le peuple jusqu'à eux et non pas à descendre encore plus bas que lui. Peut-être Sylla, en les voyant, se fut écrié comme jadis : « Je vois ici plusieurs Marius. » Pour moi, dont la vue ne perce pas si loin, j'aimais mieux, je l'avoue, me rapprocher des Marius à physionomie plus tranchée et dans la contenance desquels se retrouvaient quelques vestiges de Minturne et de Carthage. Il y avait plaisir et profit à assister à la conversation de ces hommes pendant les longues soirées d'hiver.

Je me rappelle un jour que se trouvaient réunis le général Zaldivar, celui-là avait servi sous les Cortès d'Espagne ; Guillaume Pepe, le Napolitain, qui prouva en 1821 que, pour mener à terme une révolution, bon vouloir, droiture et bravoure de soldat ne suffisent point, et le libérateur du Pérou, San Martin. C'était à un bal, et ces trois figures brunes, velues, dominantes, celle de San Martin, surtout, si noble, si décidée, qui rappelle Dugommier et Kléber, tranchaient violemment sur le teint beurre-frais, lustré et léché des fashionables Belges et Anglais. San Martin et Zaldivar s'étaient vus en Espagne ; la reconnaissance fût affectueuse ;

puis, dans une embrasure de fenêtre, chacun parla de ses combats, des succès obtenus, des fautes que l'on pouvait éviter, de la nature des lieux et du caractère des hommes. La langue française était souvent rebelle, mais elle finissait par se plier à la pensée ; et alors l'étrangeté de l'expression, ou la fréquence du geste qui cherchait à la suppléer, ajoutait je ne sais quelle grâce à ces merveilleuses narrations. San Martin nous racontait, entre autres choses, son passage des Andes, lorsqu'il marchait à la délivrance du Chili. C'était un chant de l'*Araucana*. Les premiers corps de ses nègres et de ses mulâtres étaient parvenus avec lui au pied de la montagne, haletants, épuisés sous un ciel de feu; mais à mesure qu'ils gravissaient les rocs et perçaient les vieux bois des Andes, l'atmosphère se rafraîchissait, plus piquante et plus acérée à chaque pas, jusqu'à ce qu'enfin, arrivé au sommet, le général voyait, au milieu des rayons d'un soleil étincelant, ses nègres tomber morts de froid, cherchant en vain à aspirer un air déjà trop raréfié pour leurs poumons.

San Martin est, sans contredit, un des hommes les plus complets, pour parler comme nos habiles, que l'on puisse rencontrer : excellent

militaire, esprit élevé, caractère ferme, aussi bon époux, aussi bon père qu'un bourgeois, d'un abord franc, et qui attire irrésistiblement. On ne sait comment expliquer le repos auquel il s'est condamné dans toute la vigueur de l'âge et du génie.

Que d'anecdotes curieuses, que de faits inaperçus, que d'observations neuves sur la révolution française ne recueillait-on pas auprès des vieux conventionnels, des Chazal, des Ramel, des Merlin, des Mailhe, des Berlier, des Barère, et de tant d'autres moins connus ?

Berlier et Chazal s'occupaient beaucoup d'études historiques. Le premier travaillait sur César, traduisait les commentaires, étudiait l'état des Gaules avant, pendant et après la conquête romaine, le tout en amateur un peu pâle, mais avec une âme droite et qui cherchait le vrai ; le second portait plus haut son vol, il s'attaquait à la Bible, il demandait à chaque partie du livre sacré jusqu'à quel point elle était génuine, il fouillait, à la suite de notre sénateur Beytz, dans l'antique Égypte ; Chazal était un esprit ingénieux et original, mais systématique ; ce qui manquait à tous deux, c'était la science. Dans le cercle qu'ils avaient choisi, l'esprit et

la droiture ne suppléent pas à l'érudition.

Un souvenir qui me revient à ce propos et que je ne veux pas laisser échapper. Qu'est devenu un exemplaire de la Bible qui avait appartenu à Robespierre et où des notes étaient écrites et des passages soulignés de sa main ? Cet exemplaire avait passé au conventionnel Courtois, chargé de l'examen des papiers de Robespierre après le 9 thermidor. Je sais qu'il se trouvait chez Courtois au moment de sa mort. Entre quelles mains est-il aujourd'hui ? C'est ce que mes recherches et mes questions n'ont pu m'apprendre. Il serait curieux de parcourir la Bible *ad usum* de ce digne M. de Robespierre.

Mailhe et Merlin... car je ne puis forcer ma langue à dire, avec le beau monde d'ici, le *comte* Merlin : qui se rappelle en France que Merlin est comte ? quelques-uns, dit-on, attachaient pourtant de l'importance à ces misérables hochets de la vanité impériale, les femmes surtout. Le plus bouffon était S. A. S. le prince archichancelier de l'empire, qui disait à ses vieux collègues de la Montagne : « Mes amis, quand nous sommes entre nous, appelez-moi tout bonnement *monseigneur*. » Le pauvre

homme! mais aussi est-ce bien vrai? Je le rends comme je l'ai pris.

J'étais curieux de voir Cambacérès; la tête pleine des anecdotes graveleuses et des burlesques caricatures de la restauration, je rencontrai un jour un vieillard respectable en perruque ronde et en habit marron, allant à sainte Gudule, notre cathédrale, près de laquelle il était logé. Un domestique le suivait portant un gros livre d'heures. Arrivé devant sa chaise, le vieillard s'agenouilla sur la terre nue, entendit la messe et resta plongé dans de longues méditations. On me dit: c'est Cambacérès. — Comment! c'est là!.. Il ne faut désespérer de rien.... A propos, j'en étais à Merlin et à Mailhe. Mailhe donc et Merlin se retranchaient dans leur jurisprudence. Mailhe, consulté de tous les points de la Belgique, de la France, et du fond même de l'Allemagne, aime la science comme on aime sa maîtresse; les années n'ont rien refroidi de cette passion; il semble même qu'il soit avocat avant d'être homme; et ses clients le retrouveront à Paris tel qu'ils l'y avaient connu. Habituellement taciturne, à un petit couvert d'amis il se livrait; je l'ai entendu, à table, raconter, mais avec une verve de vingt ans, mais en poète, en

vrai poète, les mille péripéties de la tragédie du 9 thermidor. J'ai vu applaudir bien des drames dans lesquels ni le fonds, ni la forme, ni l'action scénique, ne valaient l'improvisation de Mailhe à ce dîner là.

Merlin est prodigieux; à l'âge de soixante-seize ans il conserve toute la verdeur de la jeunesse. Endurci au travail, non-seulement il a dirigé la dernière édition de son *Répertoire de Jurisprudence,* et de ses *Questions de droit,* publiés en Belgique, mais il en a revu lui-même toutes les épreuves avec l'infatigable et minutieuse attention d'un correcteur consciencieux. Il y a du Voltaire dans cet œil de renard, dans cette figure sèche et anguleuse : le dos un peu voûté, la démarche rapide et affairée.

Sièyes est vieux et maladif; il vivait fort retiré, je l'ai peu vu.

Un beau parleur, mais dans le bon sens du mot, c'était Ramel, verbeux, redondant, orateur de loge, mais spirituel et instruit, vous poursuivant d'un feu nourri d'anecdotes, on eut dit le facond Ulysse,

Qui mores hominum multorum vidit et urbes;

extérieur négligé, redingote gris de fer, culotte courte, bottes à la suvarow, habile financier

d'ailleurs, calculateur exact et difficile. Il me disait un jour que de tous les ministres des finances, celui dont les budgets étaient le plus artistement fabriqués et prêtaient le moins à la critique, c'était M. de Villèle. Il ne m'a pas dit que ce fut le plus probe. Le plus probe de tous les ministres des finances a peut-être été le fameux Cambon. Que l'on lise, dans l'*Histoire de la Révolution*, de M. Thiers, l'excellent chapitre qui traite de la fusion de toutes les dettes de l'État en une seule, sous le nom de *tiers consolidé*, et l'on comprendra quel magnifique éloge je fais de Cambon en disant : Cambon fut le créateur du grand livre de la dette publique, Cambon conçut cette opération-monstre et l'exécuta, Cambon était un homme économe et ennemi de tout excès, et Cambon mourut pauvre.

On doit le reconnaître, la plupart de ces républicains étaient admirables d'abstinence et de désintéressement. Les types, sous ce rapport, étaient Cambon, Barère, Buonarotti, l'un des descendants de Michel-Ange, l'un des complices de Babœuf. Buonarotti, au milieu du 19e siècle, a dans les lois agraires et l'égalité absolue la foi robuste et ignare d'un ami de C. Gracchus; mais il était sublime quand, découvrant sa tête toute

blanche, il nous chantait la *Marseillaise*, avec une harmonieuse voix d'Italien, un regard d'inspiré et de grosses larmes le long de ses joues.

C'était là le beau côté de ces hommes. Le sang avait pu rougir, mais jamais l'argent n'avait sali leurs mains. D'ailleurs il leur restait bien des préjugés que comprendrait à peine notre philosophique génération. Les vieilles haines de 94 n'étaient pas mortes dans le cœur de quelques-uns; d'autres n'ont pas encore, aujourd'hui même, la pleine intelligence de leurs actes et des résultats qu'ils ont amenés. J'avais eu avec un conventionnel une petite discussion d'intérêt. Il paraît que j'avais tort, puisque nos arbitres me condamnerent; mais alors j'étais persuadé de mon droit, comme on l'est toujours, et je me plaignais vivement de ma partie à un de ses collègues, vieux puritain de la Montagne : « C'est votre faute, me dit-il, vous étiez prévenu; vous saviez qu'il était Girondin. Girondins, Dantonistes, modérés, autant de fripons, gens qu'on peut voir dans le monde, mais avec qui il ne faut jamais faire d'affaires ! »

Ces préventions de l'autre siècle nous font pitié; mais, avouons-le, était-il donné à l'homme d'oublier à tout jamais ces haines d'anthropo-

phages, cette guerre d'extermination, dont la tribune était le champ de bataille? « Vous devez voir avec peine ici quelques-uns de vos anciens collègues, disais-je un jour à Chazal. — Non, me répondit-il, j'ai tout oublié et du fond du cœur; mais franchement, quand je me rappelle certains moments de notre révolution, je crois, sans amour-propre, qu'il y a peut-être quelque vertu à oublier. Par exemple, écoutez ceci. Plusieurs mois après le 31 mai, deux ou trois de mes collègues et moi, fatigués de ces jours sans repos, de ces nuits sans sommeil, que nous passions à Paris, nous nous rendîmes au comité de Salut public. — Vous l'emportez, dit l'un de nous aux chefs de la Montagne, nous le reconnaissons; nous croyions servir utilement la patrie sur nos chaises curules : la majorité nous prouve que nous nous sommes trompés; mais qu'il nous soit permis du moins de marcher aux frontières, de combattre et de mourir à l'armée. — Mourir à l'armée! répondit avec un sourire de cannibale un membre du comité, je crois que c'était Saint-Just, mourir à l'armée, vous, brigands! non, non; c'est avec le bourreau qu'il faut vous battre; c'est à la guillotine qu'il faut mourir! » Certes il est des paroles plus cruelles encore que les ac-

tions, et qui, même après trente-six ans, doivent peser bien lourd sur le cœur.

Quant aux remords, aux cauchemars, aux furies orestiennes dont quelques braves gens les supposent tourmentés, tout cela est fort poétique, sans doute, et le *régicide* de M. Ballanche peut y trouver de mystiques et sonnantes périodes; mais, pour parler prosaïquement vrai, dans mes longues études sur les votants, je n'ai pu surprendre un seul moment de repentir, un seul mot de componction. Loin de là.... D'autres auront sans doute été plus heureux. Voici, à ce sujet, une anecdote curieuse et exacte surtout dans les moindres détails.

C'était par un beau soleil de septembre 1822, sur les neuf heures du matin. Ma porte s'ouvre, et trois ou quatre jeunes Anglaises entrent l'une après l'autre. Vous savez, de ces figures fraîches, fleuries, blanches et roses, qui, dans une promenade, forment, de la cadette à l'aînée, une espèce d'escalier; puis venait la maman, puis le papa, une belle tête de vieillard droit et bien conservé. Je ne savais que penser de cette visite. On se place; le père me remet une lettre; je vois qu'un de mes amis de Londres me prie d'être à Bruxelles le *cicerone* du porteur, sir Richard Phil-

lips, imprimeur, journaliste et membre du parlement d'Angleterre. Après les premiers compliments, sir Richard me demande si je connaissais Barère, ajoutant qu'il désirait vivement le voir et causer avec lui. J'avais vu quelquefois Barère au spectacle, où il était fort assidu, mais je n'avais jamais été chez lui. Je m'informe de son adresse, et nous nous dirigeons vers la rue de la Montagne. La maison était de modeste apparence. Arrivés au second étage, nous frappons à une petite porte, et nous nous trouvons en présence du fameux rapporteur du comité de Salut public. Lui-même était venu nous ouvrir.

Barère est un vieillard de taille moyenne, maigre, le teint gris terne, l'œil vif, le sourire gracieux, d'une exquise politesse, de mœurs naturellement douces. Ce dernier point vous étonne, et pourtant rien de plus vrai. La peur seule l'a fait cruel, mais il est vrai qu'il pousse la peur jusqu'au fanatisme. Après la peur, la qualité qui le distingue par-dessus tout, c'est l'esprit. Il crée et approfondit peu; mais il résume admirablement une masse d'idées en une seule phrase, et cette phrase a presque toujours une physionomie à soi. Il n'embrassera pas les larges faces d'une question, mais il en saisira

avec un rare bonheur les pointes et les angles. Plusieurs mots de lui ne sont que trop fameux. Dès 1789, il consignait sur le papier les événements dont il était témoin. On sait que dans la belle esquisse du *jeu de paume* de David, il est représenté prenant des notes : eh bien ! il est resté depuis lors dans la même attitude. C'est un homme-registre. Ses mémoires, s'il en publie jamais, seront infiniment précieux; car il a eu le secret de plusieurs partis, et l'immense manuscrit de commentaires politiques qu'il a, dit-on, déposé chez un libraire de Bruxelles, est un arsenal de pensées originales et piquantes. Dans ces dernières années, il s'est amusé à traduire de l'anglais les sonnets et poésies fugitives du Camoëns. Singulière destinée des soupirs d'amour d'un jeune et tendre troubadour du Tage, d'être traduits en anglais par lord Strangford, cet âpre et rêche diplomate, et retraduits de l'anglais en français par Bertrand Barère ! Je souscris d'avance pour une version en allemand par M. de Metternich.

La chambre de Barère était un chaos de livres et de papiers épars; son mobilier, un mélange indigeste de pauvretés provinciales et de brillants débris échappés au naufrage des modes du

Directoire. Au fond du lit à doubles colonnes, avec le Temps et sa faulx en cuivre doré, sur le bateau, on voyait un beau tableau italien des Amours de Léda, chaud d'expression et de couleur; sur la cheminée, un portrait de François Ier, déjà vieux, qu'il prétendait être du Titien, portrait remarquable en ce que la figure du père des lettres est, sur cette toile, celle d'un brigand des Calabres, et qu'il est ressemblant, dit-on.

A peine étions-nous assis, qu'une dame d'une quarantaine d'années qui paraissait familière dans la maison, entra et vint se placer dans un coin de la chambre, qu'elle ne quitta plus. Il faut vous dire que Barère ne comprend point l'anglais parlé, et ne le parle pas; que, d'autre part, sir Richard ne sait pas un mot de français. Il fut donc convenu que je servirais d'interprète. « Dites à monsieur, me dit sir Richard, que je me présente devant lui avec les sentiments de vénération qui animeraient un vrai disciple de Jésus-Christ, s'il se trouvait face à face avec son maître. — Monsieur dit qu'il se présente devant vous, etc. » Barère étonné d'un pareil compliment, hésitait à répondre. Son enthousiasme, refroidi par quinze années d'anxiété suivies de quinze années d'exil, ne pouvait se monter si

vite au ton de son fanatique interlocuteur. Ces deux figures étrangères, ce dialogue par trucheman, ne contribuaient pas d'ailleurs à le réconcilier avec l'originalité de notre exorde *ex abrupto*. Cependant, au sérieux de la face de l'anglais, à l'impassibilité d'un traducteur juré, que je m'efforçais de conserver, il se remit assez pour remercier l'insulaire de la trop haute opinion qu'il avait conçue.... « Prenez garde, s'écria l'anglais en m'interrompant, ce n'est pas à l'individu Barère que cela s'adresse. Je le révère comme principe, comme représentant charnel d'une idée... — Monsieur vous révère comme principe, comme représentant, etc. » Oh! cette fois je n'avais plus besoin de traduire la réponse. Les yeux de Barère, passant rapidement de l'un à l'autre de nous, signifiaient, avec un gros point d'interrogation : Êtes-vous ici pour vous moquer de moi? Bientôt pourtant un dernier regard jeté sur l'anglais le rassura tout-à-fait. Il supposa sans doute qu'il se trouvait avec un membre du club de la *tête de veau ;* je n'ose dire à ceux qui l'ignorent ce que c'était que le club de la tête de veau ; et la conversation devint franche et animée. On discuta le point de droit dans le fait du 21 janvier, les formidables exigences de

l'époque, la position de la France à l'égard des puissances étrangères, et celle des conventionnels à l'égard de la France et de leurs collègues. Enfin il fut convenu de traiter la question plus largement, et, à cet effet, de se réunir le surlendemain. On se sépara amicalement, et le lieu fixé pour l'entrevue fut le salon de David.

« Savez-vous, me disait une jeune et jolie piétiste dont le père aurait pu employer ses 200,000 livres de rentes à donner à sa fille une autre éducation, savez-vous pourquoi ce M. David dont vous me parlez est si laid ? — Parceque sa mandibule gauche est hors de toute proportion avec la droite. — Mais savez-vous pourquoi sa mandibule, puisque vous l'appelez ainsi, est enflée?— On m'a dit que dans sa jeunesse il s'était blessé avec un fleuret. — Vous n'y êtes pas ; vous saurez, monsieur, que M. David a condamné Louis XVI à mort.—Oui; eh bien ?—Eh bien ! dès qu'il eut prononcé ce mot, *la mort*, à l'instant et par une punition visible de Dieu, sa joue enfla. » *Prodigious!* comme dirait Domenic Sampson. Et ce qu'il y eût de plus touchant, c'est que ce fut à David seul que Dieu réserva cette faveur, sur les 387 membres de la Convention qui avaient voté comme lui. Qui aime bien, châtie bien.

Je confesse qu'ici on n'est pas fort, en général, sur l'histoire de France. Le brasseur d'un de nos proscrits avait remarqué chez lui une fort belle épreuve du *Serment du jeu de Paume*, suspendue au mur du salon : « Qu'est-ce que cela ? demanda-t-il à mon ami. — Vous voyez, c'est le *jeu de Paume.* » Là-dessus, mon homme de contempler la gravure dans un profond recueillement ; et puis se retournant avec un soupir : « Avouez, monsieur, s'écrie-t-il, que cette passion du jeu est une chose bien terrible. Regardez toutes ces figures ; n'ont-ils pas l'air d'une bande de possédés ? ces trois-là qui s'embrassent ne paraissent pas trop mécontents de leur journée ; mais celui-ci, — en montrant Mirabeau, — celui-ci qui serre les poings, comme s'il allait tomber en convulsion, je parie bien qu'il a tout perdu. » *Historique,* et vous le croirez sans peine, car on n'invente pas de ces choses-là.

Pour en revenir à David, nous étions chez lui le dimanche suivant, sur les dix heures. Paganel, Lejeune et Barère s'y trouvaient réunis. Le dernier avait sans doute prévenu ses collègues sur le caractère du personnage auquel ils auraient à faire. Nous fûmes reçus fort gracieusement dans l'atelier du peintre. Nous y remarquâmes un ex-

cellent portrait de Pie VII, le *Bonaparte au mont Saint-Bernard*, divers sujets mythologiques, enfin le tableau auquel David travaillait alors, et qui n'est pas son chef-d'œuvre : *Mars désarmé par les Grâces*. Sir Richard prit la parole. « Dites à ces messieurs que, trois ans après la mort de César, aucun de ses meurtriers n'existait, et que je suis enchanté, trente ans après la mort d'un tyran, de me trouver avec quatre tueurs de roi : *But I am highly pleased, thirty years after the death of a tyrant, to meet with four kingkillers.* » Ces propres mots résonnent encore à mon oreille. Ces messieurs répondirent par une profonde inclination : l'étonnement semblait les empêcher de saisir la portée du singulier compliment qui leur était adressé. « Depuis que je suis au monde, ajouta l'anglais, je n'ai jamais rien mangé qui ait eu vie. » Et il disait vrai. Stricte pythagoricien, ce vieillard si vert et si frais ne s'était jamais nourri que de légumes. Il nous invita, dans un des premiers hôtels de Bruxelles, à un dîner où rien ne manquait en viandes et en poissons. Pour lui, une montagne de végétaux s'éleva sur son assiette ; mais il ne toucha pas même à une aile de poulet. Sa famille, au reste, ne l'imitait pas. « Je n'ai, disait-il donc, jamais rien mangé

qui ait eu vie; ainsi l'on ne m'appellera pas anthropophage ou buveur de sang. Eh bien! messieurs, soyez-en persuadés, si j'avais été à votre place, si je m'étais vu appelé à la haute mission de régénérer un peuple, et cela à la face de toute l'Europe, hurlant et grinçant des dents contre moi, j'en aurais fait autant et même plus que vous. — Croyez, monsieur, dit David, en mettant la main sur son cœur, que tout ce que nous pouvions faire, nous l'avons fait : notre conscience ne nous reproche rien, et la postérité nous rendra la justice de croire que nous avons rempli notre mandat tout entier. »

David était un véritable artiste dans toute l'étendue de l'expression : il avait le génie et aussi les passions et les ridicules de l'artiste. Admirable, quand il parlait peinture, enthousiaste de la beauté, il foudroyait d'avance, d'un style énergique et original, les sophismes aujourd'hui triomphants de l'école du laid; tirez-le de là, il tombait dans l'absurde. Une faculté d'artiste qu'il possédait à un haut degré, c'était d'avoir toujours présents à la mémoire les traits qu'il avait vus une fois. Le nom d'un personnage quelconque lui échappait-il? il prenait son crayon, et pour peu que vous eussiez connu celui dont il

voulait parler, vous le nommiez à l'instant à la vue du croquis qu'il avait jeté sur le papier. D'autre part, une de ses manies était de vouloir passer pour excellent musicien. Nous nous plaisions au spectacle, à l'entendre raisonner musique : assurément les perruquinistes les plus déterminés eussent été des novateurs auprès de lui. Et pourtant : « Sans doute, disait-il quelquefois, je crois être un peintre passable, puisque tout le monde le dit; mais si j'avais cultivé la musique, si j'avais suivi le goût dominant qui m'y portait, c'est alors qu'on eut réellement vu tout ce que je pouvais faire. »

On sait que David mourut le 29 décembre 1825. Le 19, déjà indisposé, il avait voulu aller au spectacle : on donnait le *Tartuffe,* il resta jusqu'à la fin de la pièce. Le passage de la chaleur de la salle à l'atmosphère glacée du dehors fut mortel; depuis ce moment le mal empira, le délire fut presque continuel; mais, qu'il conservât ou non sa présence d'esprit, sa conversation, ses gestes, ses mouvements avaient presque toujours rapport aux arts. Un de ses élèves l'étant venu voir deux jours avant sa mort, David lui donna des conseils sur un tableau auquel il travaillait. La chaleur qu'il mit dans ses observations le fa-

tigua bientôt, sa voix devint plus faible, au point qu'il lui fut impossible de parler plus longtemps ; mais il continuait à exprimer par la pose de son corps et de ses mains celle qu'il désirait trouver dans un des personnages du tableau. Le lendemain on lui apporta la gravure de *Léonidas* exécutée par M. Laugier. Cette vue le fit sortir de l'espèce d'assoupissement léthargique dans lequel il était plongé. « C'est bien, dit-il, approchez-la de moi, ma vue est déjà si faible. » Puis, après l'avoir examinée, il la fit attacher contre un mur devant lui, et demanda qu'on roulât son fauteuil jusqu'à l'endroit où elle était placée. Ramassant alors le peu de forces qui lui restaient encore, il désignait avec le bout de son bâton les parties qui lui paraissaient dignes de remarque. Il s'anima peu à peu ; ses observations furent importantes et pleines de goût ; il retrouvait ces expressions vives et pittoresques que la nature inspire aux grands hommes en tout genre, quand ils parlent de l'art où ils excellent. Il demanda un crayon pour retoucher quelques figures qu'il trouvait papillotées, et où le graveur n'avait pas assez fait sentir la dégradation de la lumière. On l'exhorta avec instance à ne plus s'en occuper et à prendre du repos. Il se rendit aux prières de

ses enfants et de ses amis, et dès cet instant, il ne parla plus.

Quelques personnes ont prétendu que ses derniers moments à lui aussi avaient été troublés par des visions effrayantes, qu'il se croyait quelquefois sur un échafaud ou entouré d'individus qui le maudissaient. Ces absurdes récits sont démentis de la manière la plus formelle par toutes les personnes qui l'approchèrent alors. Ses visions au contraire étaient presque toutes riantes et agréables. L'homme de parti avait disparu depuis longtemps, pour faire place à l'artiste. S'il parlait encore de liberté et du rôle qu'il avait joué dans nos troubles, c'était moins par conviction que pour n'en avoir point le démenti. Il n'y avait eu aucune suite dans sa conduite politique, et quand il raisonnait des grands événements auxquels il avait pris part, on sentait qu'il n'y avait pas là de conscience, que d'autres l'avaient mis en scène, qu'il tenait à gloire d'y rester, mais sans comprendre l'intention des auteurs du drame; qu'il s'imaginait devoir être grec et romain en politique parce qu'il l'était dans les arts, et qu'il n'aurait guère eu d'opinion si celle que les autres s'étaient faite de lui ne l'avait mis dans la nécessité d'en soutenir une.

C'était tout autre chose quand il s'agissait des arts ; il était lui-même alors ; ses idées coulaient de source et s'échappaient de son âme. Aussi dans le court délire qui précéda sa mort, ne rêvait-il que déclamation, musique ou peinture. Un jour il s'imaginait jouer une tragédie, il communiquait ses observations aux autres acteurs dont il se croyait entouré ; une autre fois les airs de Grétry, dont il avait été l'ami, résonnaient à son oreille ; le plus souvent son imagination lui rappelait les belles formes que lui avait présentées la nature, ou les groupes des différents tableaux qu'il avait exécutés ou se proposait d'exécuter.

Dans la conversation avec sir Richard, il ne parlait que des fêtes, des chants, des pompes de la révolution. « Ah ! monsieur, s'écriait-il avec enthousiasme, vous ne pouvez vous faire une idée des merveilleuses processions, des brillantes cérémonies qu'amenait chaque jour : c'était de la magie, c'était la baguette des fées. La Raison et la Liberté traînées sur des chars antiques ; des femmes superbes, monsieur, la ligne grecque dans toute sa pureté ; de beaux jeunes gens en tunique, de belles jeunes filles en chlamyde, et qui jetaient des fleurs ; et puis, à tra-

vers tout cela, les hymnes de Lebrun, de Méhul, de Rouget de Lille.... » Et le voilà qui fredonnait la *Marseillaise*. Il lui était donné de pénétrer jusques là dans les mystères de la révolution. Cependant ses collégues attaquèrent plus vivement la grande question entamée deux jours auparavant. Pour aviver la discussion, je combattis leur avis, et tour à tour argumentant et traduisant, j'appris beaucoup dans cette matinée.

Cette conversation me poursuivit. Le soir j'entendais encore ce bruit de voix, je me croyais aux ides de Mars; j'avais vu César, percé de vingt-trois coups de poignard, tomber aux pieds de la statue de Pompée. Et puis venaient de vagues pensées : le meurtre de César était-il un crime, ou un juste prix de ses forfaits? Ceux qui en ont pris sur eux la responsabilité, et qui furent à la fois, dans ce mémorable procès, jurés, juges et bourreaux, méritent-ils l'exécration de l'univers ou doivent-ils être bénis par tout homme qui sent battre son cœur dans sa poitrine?

De plus en plus je quittais les bords de la Senne et les boulevards de Bruxelles, et mes préventions bonnes ou mauvaises : je me trou-

vais à Rome à la première veille de nuit. Le sénat se rassemblait au temple de Mars. Les pères conscrits accouraient pleins de terreur, de trouble et de joie. *Frequentissima erat Curia.* La grande cause de la liberté du monde allait se juger. Cicéron exposa les faits; il était désintéressé dans la question. Antoine se leva ensuite et accusa Brutus; il avait assez d'esprit et d'éloquence pour une pareille cause. Mais quand Brutus lui répondit, on sentit que celui-là n'avait besoin ni d'éloquence ni d'esprit.

Quant aux trois discours prononcés dans cette occasion, je ne m'aviserai pas de les publier aujourd'hui; le siècle, sous ce rapport, est par trop odieux et trop bien ignoble dans son intelligence de l'antiquité.

DEUXIÈME FRAGMENT.

XIX^e SIÈCLE. — 1831.

Un Club.

(Fragment d'un drame non historique.)

[La scène se passe dans l'hiver de 1831, par 50° 50′ 59″ lat. N. et 2° 2′ long. E.]

Le président. Citoyens, la séance est ouverte. L'ordre du jour est la discussion du *veto* royal. Quand la nation dit *oui,* le roi peut-il dire *non?* Ou quand le roi dit *non* , la nation n'a-t-elle pas le droit d'aller son train , exactement comme

s'il avait dit *oui?* Voilà toute la question. Le citoyen *Vaguelongue* a demandé la parole ; il l'a.

Le citoyen *Vaguelongue* monte à la tribune, tenant à la main un énorme cahier, et dit d'une voix claire :

Citoyens, la question soumise en ce moment aux délibérations de cette honorable assemblée est fondamentale dans son essence, pyramidale dans ses proportions, européenne dans ses ramifications. Je dis européenne ; ne croyez pas, en effet, que ma voix vienne se briser contre l'enceinte pariétaire de cette salle. Cette tribune a du retentissement en Europe. Vous êtes un grand peuple, et votre sœur, la France de Juillet, vous contemple. (Écoutez! Écoutez!) Pour donc traiter cette question en raison composée du carré de son importance, j'ai fouillé dans toutes les annales, je me suis saturé de recherches : je l'ai saisie enfin à la seconde de sa naissance ; d'une main de fer je l'ai arrachée à son berceau, je l'ai traînée devant vous, et je la jette maintenant à vos pieds, toute palpitante d'actualité, toute grosse d'avenir (L'orateur s'essuie le front).

Remontons d'un pas de géant à l'origine des sociétés, perçons les ombres nébuleuses qui les

enveloppent, prenons corps à corps l'homme sauvage dans les bois antédiluviens où il se nourrit de glands et de chardons..... comme Anvers dont les bouches à feu menacent encore la liberté....

(Stupéfaction dans une partie de l'auditoire).

Une voix. Encore un fameux Malinois, celui-là!

M. Vaguelongue souriant : Mille pardons, messieurs.... citoyens, veux-je dire. Je m'aperçois à la minute d'une inconcevable hallucination. Je vous dirai que mon discours se compose de trois cahiers, chacun de cinquante pages. J'avais enveloppé chaque cahier avec sa première page, qui lui servait de chemise. J'avise maintenant que la première page du premier cahier sert de chemise au second, et que j'ai laissé ce premier cahier sur mon bureau. Je demeure à deux pas, la vingt-troisième maison au-delà du pont de Laeken. Si l'assemblée veut bien le permettre, je suis de retour à l'instant.

(*M. Vaguelongue* descend de la tribune au milieu de rires bruyants et prolongés).

Le président. Il me semble que l'on pourrait attendre jusqu'au retour de l'orateur pour reprendre la discussion. Si, entre-temps, quel-

qu'un des honorables membres avait une proposition à faire, il a la parole.

Un homme à figure rouge, gilet débraillé, se précipite à la tribune, et meugle d'une voix de taureau :

Moi, citoyens, j'ai une motion à faire, et elle m'étouffe, ma motion. La patrie est sur un volcan, la liberté est aux abois ! on calomnie les patriotes, on leur vomit l'ordure au visage ! des tigres à face humaine, la lie de l'orangisme délirant nous accusent... de quoi ? citoyens. de boire du sang au lieu de bierre de Louvain, de manger des enfants tout crus ! ah ! le jour de la vengeance viendra, et ce jour-là, si on mange quelqu'un tout cru, ce sera des orangistes, et ils ne l'auront pas volé. Des enfants tout crus ! qu'est-ce qui dit ça ? Des gens qui, quand nous faisions le coup de feu, suaient la peur dans leurs caves. Oui, ils croupissaient au fond de leurs caves. Je les ai vus dans leurs caves, moi qui vous parle ! Il est temps, citoyens, il est plus que temps d'en finir avec les aristocrates et les calottins...

Un portier. Qu'é q'tu dis donc, muscadin ? Et l'*Union* donc !

L'homme rouge. Ah ! oui, l'*Union*, tu as raison, citoyen. Cette fois-ci les calottins n'en sont

pas. Mais il n'en faut pas moins couper les têtes de l'hydre ; une conspiration permanente est organisée. Mettons la ville en état de siége ; deux batteries de canon à chaque porte, relevons les barricades, couvrons la campagne de chevaux de frise...

Autre portier. Bah ! vous voulez dire de chevaux de brasseurs, de bons petits chevaux des Ardennes, à la bonne heure ; mais rien de la Frise, rien de la Hollande ;

Avec Nassau plus d'indignes traités.

Un goguenard. Bravo ! bravo ! (Rire universel).

L'homme rouge. Que signifient vos ricanements? Le citoyen ne m'a pas compris, mais son erreur prouve la pureté de son patriotisme. Je disais donc qu'il existe une conspiration flagrante ; c'est nous qu'on accuse de conspirer, et les seuls conspirateurs sont ceux qui accaparent les armes du peuple souverain ; les seuls conspirateurs, je le déclare, c'est la garde civique ! Je propose de désarmer la garde civique, et les récalcitrants, hors la loi (Mouvement en sens divers)!

Le goguenard. J'appuie la motion du préopinant. Mon voisin *Vensténo* l'appuie aussi. Il a à vous

communiquer des révélations précieuses sur la conduite de la garde civique. J'engage *M. Vensténo* à prendre la parole.

M. Vensténo à la tribune (Profond silence). Il imite avec ses bras et sa langue le bruit d'un tambour qui bat le rappel.

Rran, rran, rran, tan plan; rran, rran, rran, tan plan. Eh! Jésus Maria! c'est le rappel, qu'on dirait. Ah! çà, mais voyez donc une fois, c'est donc une conspiration! V'là le brasseur qui sort de son ' staminet les poings su' les hanches : Gott-ferdom, qui' dit, qui diable! qui fait c'boucan là? c'est donc des conspirateurs. V'là le boucher d'en face qui met la tête dehors de son établi : Saqueur Dieu! qui dit, qu'es donc qu'c'est qu'çà, qui' tambourine comm'çà, qui' dit, qu'i' n'fait pas encore jour : c'est donc des conspirateurs, qui dit. Eh ben, messieurs, voulez-vous savoir qu'est-ce qui fait c'chien d'tapage à réveiller les trépassés? c'est la garde civique! qu'est-ce qui patrouille toute la nuit comme si le diabe était en ville et les Prussiens avec? c'est la garde civique! Des conspirations, messieurs, ah! ah! des conspirations...

(Là-dessus *M. Vensténo* étend sa main toute plate, l'élève horizontalement à la hauteur de

ses lèvres, et poussant un souffle depuis le carpe jusqu'à l'extrémité du medius) :

Eh ben! des conspirations! il y en a tout juste autant que dessus ma main (L'assemblée est au comble de la jubilation.)

M. Vensténo à un de ses voisins : Dis donc, Susque, ils ont tout l'air, que j'dis de s'ficher de moi, ou je n' sais c'que j' dis.

Susque. Eh! que diable, aussi, de quoi qu'tu t'mêles, Jefque; laisse les pérorer tant qui voudront, et viens-t-en faire not'staminet.

M. Van Lagchenhart. Messieurs, j'appuie le préopinant, et pour vous prouver le népotisme de la garde physique, je raconterai à l'honorable tribune ce qui m'est arrivé pas plus tard que ce matin. Tout le monde sait que je n'ai pas pu me trouver à la glorieuse instruction, puisque je garde la chambre depuis plus d'un mois, à cause du cornichon de la cheminée qui m'est tombé sur le tendron de la Chine. D'ailleurs mon propriétaire a établi chez moi un janissaire pour un malheureux terne dont je suis en retard. Je l'ai donc payé hier et j'ai pu sortir ce matin. J'entre au café. Il y avait à une table un garde physique, et à une autre un honnête monsieur, accoudé, les jambes écartées, pen-

sant à toute autre chose, il avait mis son parapluie entre. J'approche de ce monsieur, je demande une cigarre, et j'entame avec une conversation et une demi-tasse, à telles enseignes que j'avais demandé au garçon, par manière de rire, un bain de pied. En parlant de choses et d'autres, mon collègue s'avise de dire que la garde physique devrait mettre la main aux réverbères qu'on n'allume pas les trois quarts du temps, sous prétexte de la lune. Là-dessus le garde physique se jette sur lui, le prend par le collet de l'habit au lieu de par les sentiments, qu'il aurait dû faire. Vous concevez que je me suis tiré de la bagarre, et que j'ai bien juré que je n'irais plus dans ce café prendre le mien...

Un Parisien, interrompant : Il a passé par Ste-Menehould, où il a mangé des pieds de cochon à la dite sainte.

Un autre farceur. Ou bien cet autre, tu sais. Un tel, chevalier de la Légion d'honneur, a celui de vous inviter à dîner ! Des vrais lousties !

Le Président : Les interrupteurs sont tout-à-fait en dehors de la question. Citoyens, les accusations portées contre la garde civique sont graves; cependant nous avons envoyé un de nos collègues pour prendre des informations et

savoir à quoi nous en tenir. Ses données ne cadrent point avec ce que nous venons d'entendre. *M. Chachafanfan* est prêt à faire son rapport.

M. Chachafanfan. Messieurs, pour répondre à la confiance dont m'avait investi l'honorable bureau, j'ai commencé mon inspection par le corps-de-garde de l'industrie, desservi par ma légion. J'ai examiné le poste avec la plus grande attention; eh bien! dans ce poste auquel on jette si gratuitement l'accusation de tapageur, je n'ai trouvé qu'un tambour et quatre fusils dont un n'avait pas de chien. Oui, messieurs, il n'y avait que quatre fusils, et encore, comme j'ai l'honneur de vous le dire, un d'eux n'avait pas de chien. Quatre fusils, sans homme pour s'en servir, ne sont pas déjà fort tapageurs, et à plus forte raison, quand l'un d'eux n'a pas de chien. Or, c'était réellement ici le cas, de ces quatre fusils abandonnés dans ce corps-de-garde, le troisième,.... non, je crois plutôt que c'était le quatrième,.... je me trompe, c'était le troisième, enfin peu importe, était dépourvu de son chien; quand je dis corps-de-garde, je suis bien indulgent de donner ce nom à une chambre qui ne contient que quatre fusils dont un sans chien. Je continuai ensuite mon inspection; mais pour en

revenir au chien qui manquait à ce quatrième... veux-je dire à ce troisième fusil....

L'homme rouge. Le diable emporte l'impertinent bavard avec ces chiens de fusils et ses fusils sans chien. Au fait, la garde civique est coupable ou de tyrannie ou de négligence ; au fait, elle conspire sans cesse contre la souveraineté du peuple ; pour couper court à l'hydre des conspirations, citoyens, établissons de suite la république, la république une et indivisible ! On a calomnié la guillotine...

Une foule de voix. A bas le septembriseur ! à bas le Saint-Simonien ! à bas ! à bas !

Un homme à cheveux gras. Oui, mes frères, repoussons l'immonde Saint-Simonisme. On s'est servi du nom du collègue de St.-Jude, pour répandre une hérésie atroce et bien éloignée de la pensée de ce saint homme. Vous cherchez la meilleure forme de gouvernement ! Eh ! mes frères, est-il un pouvoir plus ancien et plus patriarchal que celui du pasteur sur ses ouailles ? la Ste-Église... (Applaudissements).

Un monsieur bien mis. Oh ! l'on vous voit venir, maître Tartuffe. Ne l'écoutez pas, messieurs. Imitez l'exemple de la France, qui a brisé à jamais leur joug. Faites plus, réunissez vous fran-

chement à cette grande nation, que deux peuples faits pour se comprendre n'en fassent plus qu'un....

Un autre monsieur en cravate blanche. Un instant, monsieur. La nationalité avant tout. Nous étions Belges avant que vous fussiez Français, et l'on peut, sans la réunion, se mettre à l'abri du jésuitisme comme de 93. Notre histoire nationale nous trace notre conduite à venir. Notre terre est le berceau des communes. Une république fédérative avec un président.....

(*Plusieurs voix.* Vive de Potter! *d'autres voix :* à bas de Potter! un gros boucher s'approche de l'orateur et lui enfonce son chapeau sur l'occiput jusqu'au menton.)

Un homme à moustaches. Non, camarades. Point de président, point d'avocats et d'idéologues. Un monarque, un soldat. La civilisation n'est pas mûre pour une république. L'égalité fera le tour de l'Europe au pas de charge. Tout homme qui a le cœur bien pendu dans la poitrine n'a pas oublié la redingote grise et le petit chapeau. La famille de l'*homme* est là. J'ai vu ce matin l'envoyé de S. A. le duc de Leuchtenberg...

Un épicier. Mais il faudrait savoir avant tout

si nos ambassadeurs en France ne vont pas une fois nous ramener le petit duc de Nemours, savez. J'ai lu dans l'*Émancipation*...

Un autre épicier. Eh ! pourquoi aller chercher en France, quand nous avons chez nous tout ce qu'il nous faut, un brave homme qui s'est fait belge, qui loge chez nous, qui mange chez nous. Messieurs, je vous en donne ma parole d'honneur, le prince de Salm-Kirbourg a payé toutes ses dettes. Je connais son perruquier; il lui a remis hier 1 fl. 50 pour un mois de barbe et une coupe, c'était la dernière.

Un industriel. Oh ! si une fois l'on veut des hommes du pays, ce n'est pas de l'homme au perruquier que nous avons besoin. Ne l'oubliez pas, messieurs, des princes sont nés dans nos murs. (Murmures sourds.) Eh bien ! oui ! en dépit des murmures, je dirai ma pensée tout entière, S. A. R. le prince d'Orange.....

Un Malinois. Ah ! enfin ! le voilà lâché, le grand mot ! Ces autres qui vous parlent de gardes civiques ou physiques ou tout ce qu'ils voudront ! Ah ! ben oui, par Dieu ! c'est bien de cela qu'il s'agit. Il s'agit d'une belle et bonne conspiration orangiste, rien que cela.

L'Industriel. Les preuves ! les preuves ! il est

aisé d'accumuler ainsi d'ineptes calomnies contre les meilleurs citoyens. Mais les preuves sont un peu plus difficiles à fournir, et je défie celui qui m'a interrompu d'en articuler une seule.

Le Malinois. Vraiment, M. le fendant, j'en ai plus de cent, des preuves. Mais je n'en dirai qu'une et une fameuse, que je dis. J'étais la semaine dernière à Anvers; la veille de mon départ j'ai été dîner... là, à ce grand hôtel sur la place de Meir, chez chose, vous savez.... enfin, n'importe. Je vois entrer quatre officiers; un qui avait des épaulettes à graines d'épinard, le général..... chose, vous savez, enfin n'importe....

Plusieurs voix. Nommez, nommez-le !

Le Malinois. Eh! parbleu! c'est chose, on ne connaît que lui, enfin, n'importe. Ces messieurs se mettent à table. Garçon, qu'ils disent, un potage au riz. C'est bien, ils mangent leur potage au riz. Après ils demandent des biftecks au cresson, ils mangent leurs biftecks : ensuite une anguille à la tartare, un vol-au-vent aux truffes, des perdreaux; vous savez que c'est le temps des perdreaux maintenant, et il y en a de fameux perdreaux à cet hôtel chose sur la place de Meir. J'en avais demandé aussi, pour voir s'ils

valent mieux qu'à Malines. Après çà, ils demandent des choses, vous savez...

L'Industriel. En vérité, messieurs, on abuse de votre patience. Monsieur va nous donner le menu de toute la garnison. Je ne vois pas encore à quelle conspiration tout cela nous mène.

Le Malinois. Patience; attendez un peu, M. mon neveu. M'y voilà. Enfin, ils demandent toute sorte de choses. Ah!... et puis du vin aussi, et du fameux, je vous réponds que ce n'était pas du vin de M. Audor.

Plusieurs voix. Après donc, la conspiration enfin! la conspiration!

Le Malinois. M'y voilà, je vous dis. Au dessert, savez-vous ce qu'ils ont demandé? Je vous défie tous de deviner ce qu'ils ont demandé.

Le Goguenard. Parbleu! ils ont demandé des choses, vous savez, enfin n'importe.

Le Malinois. Pas du tout. Le général lui-même s'est mis à crier, sans rougir, sans se gêner, exactement comme s'il était chez lui, au milieu de ses Hollandais : « Garçon, des oranges! » Enfin à tel point que moi qui observais le garçon... il était stupéfié ce garçon.

(Ici les rires interrompus jusqu'alors recommencent de toutes parts).

Une voix. Enfin qu'en ont-ils fait de ces oranges?

Le Malinois. Vous allez voir. Le général chose en a pris une d'une main, de l'autre main il a pris un couteau, il a pelé cette orange amoureusement, avec délices, en riant; ils riaient tous au reste. Il y a mis du sucre, il l'a trempée dans de l'eau-de-vie, il l'a sucée, il l'a savourée; tous les autres en ont fait autant. Mais voici qui est plus horrible, et qui prouve jusqu'à l'évidence l'intention de ces damnés hérétiques. Après avoir passé un bon quart-d'heure à manger ces oranges, en buvant et en ricanant, comme pour narguer les patriotes, M. chose, enfin, le général, a tapé comme un forcené de son couteau sur la table, et s'est mis à beugler d'une façon à casser les vitres : « Excellentes, ces oranges. Garçon, encore des oranges. » Et vous direz, messieurs, que ce n'est pas là une conspiration, vous direz que ce n'est pas là le comble de l'impudence....

(Les éclats redoublent, l'hilarité de l'assemblée n'a pas encore été montée à ce point).

L'Industriel haussant les épaules. Il est temps, messieurs, de mettre un terme à ces platitudes. Sans m'arrêter aux ridicules niaiseries de mon-

sieur, je le déclare, nous n'avons pas besoin de conspirer. La liberté est assurée à toutes les opinions. Et pour moi, je n'hésite pas à exprimer la mienne. Le prince d'Orange est le roi que.... (A peine ces mots sont-ils prononcés que le tumulte devient épouvantable. L'assemblée est en proie à la plus vive agitation. On entend de tous côtés, oui! non! à bas! laissez parler! à la porte les polissons! à la lanterne l'orangiste! le président ne cesse d'agiter sa sonnette. Au milieu du bruit, rentre M. *Vaguelongue* tout essoufflé et s'essuyant le front; il court à la tribune):

Je suis sensible, messieurs, à la touchante unanimité de bienveillance qui vous a permis de patienter jusqu'à mon retour. J'en étais à l'homme antédiluvien qui se nourrit de glands et de chardons...

Une voix dans la tribune publique. Hi han! hi han! hi han!

Le président. Citoyen questeur, je vous prie de monter à la tribune publique et de la faire évacuer par le polisson.... le citoyen, veux-je dire, qui se permet de troubler nos délibérations d'une manière aussi inconvenante.

Le questeur en chapeau blanc et en carrick roux frappe le plancher de son gourdin, puis

monte à la tribune publique, regarde sous le nez et en silence tous les individus qui la composent. Ces individus regardent de même le questeur sous le nez. Après quoi celui-ci redescend.

Le questeur. Citoyen président, il règne un ordre parfait dans la tribune publique.

Le président. J'engage l'orateur à reprendre son discours.

M. Vaguelongue. L'homme sauvage dans les bois antédiluviens où il se nourrit de glands et de chardons...

Deux voix dans la tribune. Hi han! hi han! hi han!

Une partie de l'assemblée témoigne son indignation, d'autres éclatent de rire, des cris partent de divers points, des conversations particulières s'engagent de tous côtés.

Le président, après avoir longtemps agité sa sonnette, et désespérant de rétablir l'ordre : citoyens, la séance est levée.

Dans le couloir, pendant que l'assemblée se disperse ; *l'individu A*, prenant sous le bras l'individu *B* :

Eh! bien, que pensez-vous de cet horrible charivari? croyez-vous que de ces éléments d'importance niaise, de discorde inconciliable, de fa-

natisme brut, de facéties inopportunes, il pourra jamais sortir quelque chose ?

L'individu B. Avez-vous jamais vu une des tempêtes qui tourmentent par intervalles notre lac Majeur? Le ciel est obscurci, les vents et les vagues mugissent et poussent à l'envi des sifflements étourdissants ; alors l'écume, le sable, la vase montent du fond de l'eau à sa surface. Et puis le bruit s'apaise peu à peu, les derniers murmures de l'orage expirent en grondant, la vase redescend dans son lit, et le lendemain, quand le soleil rougit de ses premiers rayons la face tranquille et riante du lac, vous ne pouvez deviner d'où partaient les bruits épouvantables qui effrayaient vos oreilles, et ce qu'est devenue la bourbe impure qui repoussait vos regards. Vous auriez cru que tout le lac ne se formait que de cette bourbe, et elle n'en était pourtant que la moindre partie, enfouie dans ses profondeurs les plus reculées.

L'individu A. C'est juste, mais quand pensez-vous ?....

Ils s'éloignent en causant.

TROISIÈME FRAGMENT.

—

XIX^e^ SIÈCLE. — 1815.

I.

Les Volontaires Royaux.

C'était, je vous l'assure, de singuliers régiments que les Volontaires Royaux, formés à Paris en 1815, et destinés à aller combattre Napoléon, ou, comme l'on criait alors par les rues, à ramener dans une cage de fer l'ogre de Corse

qui venait de débarquer au golfe Juan. La grande majorité des élèves de l'école de Droit et de l'école Normale, et un petit nombre d'étudiants en médecine formaient le noyau de ces corps. Une foule de jeunes gens, comme alors il s'en rencontrait tant dans la capitale, désœuvrés, amis du nouveau, impatients d'action, sans opinion politique bien prononcée, s'étaient réunis à nous, pour passer le temps, pour se mêler à quelque chose, pour rouler leur tonneau, comme Diogène à Corinthe.

Notre commandant en chef était le vieux Viomesnil, le type de ceux qu'on appelait en ce temps *Voltigeurs de Louis XIV*, excellent homme d'ailleurs; pour officiers supérieurs, nous avions, soit de braves gens de la même farine, soit d'anciens militaires, bonapartistes pour la plupart, qui se gardaient bien de nous conduire à l'ennemi, et au fond ils n'avaient pas tort; qui laissaient passer à leur boutonnière, dès le second ou le troisième jour, une petite fleur de violette, toujours grandissant, à mesure que l'aigle impériale poursuivait d'un clocher à l'autre son vol vers Notre-Dame.

La compagnie où je servais avec le grade de caporal (il me fut donné d'aller jusques-là!)

était toute républicaine. Qui n'a été républicain une fois en sa vie? à vingt ans surtout, à l'âge où l'on est si bien dans un grenier. Qui n'a embrassé avec délices ces utopies de liberté, d'égalité, de suprématie exclusive du talent, illusions généreuses, ravissantes, mais illusions!.... oh! oui, bien décidément, surtout quand s'approche la quarantaine. C'était donc des cœurs de républicains qui battaient sous nos capotes de volontaires royalistes. Cela vous étonne, mais remarquez que nous nous étions bâti un petit raisonnement tout-à-fait ingénieux : — Napoléon et Louis XVIII, disions-nous, sont évidemment deux despotes, mais l'un est un génie trop complet pour n'être pas incorrigible, trop colossal pour que des nains de notre espèce puissent l'atteindre; l'autre n'est qu'un homme d'esprit; il a donné la charte; concédée ou non, elle n'en existe pas moins; c'est elle qu'il invoque aux jours de détresse; d'ailleurs la leçon qu'il reçoit est assez rude. Courons au plus pressé; délivrons d'abord la liberté de son plus formidable ennemi, au hasard d'examiner ensuite ce qu'il faudra faire du roi, s'il s'écarte du droit chemin.

Et là-dessus, nous entonnions à pleine gorge la *Marseillaise* et le *Réveil du Peuple :* nous re-

demandions les vers de Rouget de Lille et de Chénier aux échos de Vincennes, où l'on nous avait casernés jusqu'à notre départ ; les ingrats ! ils les avaient oubliés. Ce n'était pas trop mal, comme vous voyez, pour des défenseurs du trône et de l'autel. Nos adversaires, les élèves de l'école Polytechnique, bonapartistes, comme nous étions bourbonnistes, chantaient les mêmes airs après le 20 mars, avec tout autant d'à-propos que nous. Je ne prétends blâmer ou justifier ni les uns ni les autres ; ceci est tout bonnement de l'histoire. Le mot de *république* a toujours rallié, depuis quarante ans, toute la jeunesse de France. Je ne sais plus pourquoi.

Tant que nous fûmes à Vincennes, l'exercice commençait au point du jour, et ne finissait que vers le soir. La dernière évolution exécutée, tantôt l'un, tantôt l'autre, obtenait la permission d'aller passer la nuit à Paris. Heureux celui qui arrivait à l'heure du spectacle ! car alors le *droit qu'à la porte on achète en entrant*, nous l'obtenions à moitié prix. Et puis les gendarmes, ces tyrans de la queue turbulente des *dilettanti* qui oscillait en s'étouffant dans les couloirs obscurs de Feydeau, les gendarmes avaient ordre de nous laisser passer les premiers. Tant il importait à la

chose publique que nos plaisirs ne fussent pas gênés ! Concevez-vous le bonheur de ne plus faire queue, quand on a fait queue toute sa vie? Après le spectacle venaient les soupers patriotiques. Là, disparaissaient les cent écus que la patrie, représentée par M. Guizot, alors secrétaire-général du ministère de l'Intérieur, avait destinés à escompter notre dévouement. Ces nuits où l'on ne dormait guères, se terminaient sur la route de Vincennes, et l'aurore, en se levant, avait la satisfaction de nous retrouver l'arme au bras, devant la porte de la grosse Tour.

Le 20 Mars fit évanouir en un instant cette vie de mouvement et d'indépendance. C'était une belle vie pourtant ! car elle succédait sans transition à la monastique réclusion d'une école pédagogique ; et nous avions vingt ans, et les joies du présent s'embellissaient de tous nos rêves dorés d'avenir et de liberté ! L'imperceptible minorité des royalistes purs suivit Louis XVIII en Belgique ; nous, nous rentrâmes dans la capitale par des chemins de traverse, pour aller reprendre tout bas, l'un sa classe, l'autre son scalpel, celui-ci son étude de notaire ou d'avoué, humiliés, désappointés, nous regardant l'un l'autre de cet air stupidement interrogatif, mi-

ironique et mi-confus, que j'ai rencontré ailleurs encore après une défaite sans combat, et qui n'a pas besoin de paroles humaines pour signifier : Eh bien ! notre expédition, qu'en dites-vous ?

L'ère de la république était remise indéfiniment. Ce temps si rapide m'a pourtant laissé quelques souvenirs. Le pain de munition et l'obéissance mécanique étaient choses lourdes et amères, mais nous savions les corriger avec des bouteilles de thon mariné, des tablettes de chocolat, des chants patriotiques et de beaux châteaux en Espagne.

La veille de mon départ, je me promenais au palais-royal avec un de mes amis, élève de l'école Normale, taille de cinq pieds onze pouces, la tête petite, les épaules larges, ferme sur les jarrets, en un mot, une charpente d'homme solidement établie. Il est accosté par un garde du corps :

— Eh bien ! voilà le four qui chauffe ; et toi, que deviens-tu dans tout cela ?

— Je pars demain comme volontaire.

— Et après ?

— Après ? je ne sais ; si je ne suis pas fusillé et que les affaires reprennent tout bonnement

leur cours, je reprends aussi ma chaîne, et avant un an d'ici, j'ai la perspective d'une sixième à Quimper-Corentin ou à Brive la gaillarde. Mon ambition ne va pas plus loin.

— Fameux! parole d'honneur! Eh, mon cher, quand on est taillé comme toi, on n'est pas fait pour pourrir dans un égrugeoir. Car vos chaires de pédant, parole d'honneur! ça m'a toujours fait l'effet d'un égrugeoir dont vous êtes le pilon et dont vos marmousets sont les grains de sel. Suis mon conseil, fais toi plutôt garde du corps. Si tu veux, je te présente demain au maréchal. Nous sommes dans un moment où les gaillards coulés dans ton moule ne sont pas à dédaigner, parole d'honneur!

Allons, soit, dit l'autre, et va pour garde du corps.

Le lendemain il était enrégimenté dans la compagnie de Raguse. Un mois après, il était à Gand. Pendant les cent jours, il fut chargé de missions secrètes et délicates pour le faubourg S^t^-Germain et la Vendée. Il parcourut la France, déguisé en roulier, en charron, en maquignon, portant ses dépêches entre les deux semelles de ses souliers ferrés, et tenant toujours les gendarmes à distance. homme d'honneur au reste

et d'exécution. Quatre mois plus tard, il était attaché, en qualité de secrétaire du gouvernement, à M. de Montchenu, qui représentait la France à Ste Hélène, un monsieur que Napoléon appelait un imbécille, et qui avait une queue et des ailes de pigeon. Au bout de deux ans, on nous apprit qu'il avait épousé la fille du commissaire anglais ou autrichien auprès du prisonnier impérial. En 1821, il était M. le Major, chevalier des ordres royaux de S. Louis et de la légion-d'honneur. Qui sait où il peut être parvenu aujourd'hui? on a vu des choses plus étranges.

Un jour, pendant une marche forcée qui dura dix heures d'un seul trait, je ne sais plus où diable on nous menait, un de mes hommes s'arrêta vers la septième heure, vaincu de fatigue, déposa son fusil près de lui et s'assit sur le versant d'un fossé.

— Eh bien! lui dis-je, que faites-vous là? En avant, camarade!

— Caporal, me répondit-il, d'un ton de voix sério-bouffon, il n'est point de force humaine qui puisse m'arracher à cette place. La puissance locomotive est en révolte ouverte contre la volitive. Si je faisais vingt pas de plus, je courrais risque de perdre la conscience de mon *moi*.

Il fallait voir cette phrase philosophique, se fesant passage entre un schako de cuir et une capote bleu-sale, s'échapper de la bouche de... je ne le nommerai pas. Celui qui était alors un de mes hommes, a fait depuis, en quête d'un ministre, une autre marche forcée, mais dans une bonne berline, et au lieu d'un fossé boueux, il a trouvé, pour se reposer, un fauteuil de pair de France. Il n'a pas perdu la conscience de son *soi*.

Je me rappelle aussi.... Mais c'est toute une histoire. Au fait, les nuits sont encore longues en février, et si vous n'avez pas aujourd'hui de soirée dansante, chantante ou buvante, nous pourrions fermer la porte, remettre une buche dans le poële, et je vous conterais cela.

Je venais de relever un poste, j'entrai dans la chambre du capitaine. Nous autres volontaires, nous étions familiers avec nos capitaines. Celui-ci était un homme d'une trentaine d'années, ancien élève de S^{t}-Cyr, bon militaire qui avait servi en Allemagne et en Espagne, et qui n'attendait alors que l'approche de l'ennemi pour passer à lui avec armes et bagages; c'était la première fois qu'il s'en avisait, je vous en réponds. En cet instant, la lune dans son plein

s'échappait d'un nuage, pour être engloutie par un autre, et ne laissait voir entre ces deux masses noires prêtes à se fondre en une seule, qu'un croissant d'argent mat, comme la blanche prunelle d'un nègre.

— A quoi songez-vous donc, capitaine, lui dis-je, vous paraissez bien sombre; cherchez vous à lire là-haut comment finira tout ceci?

— Parbleu! répondit-il, le dénouement ne m'inquiète guères; je le sais d'avance. Aussi n'est-ce pas lui qui m'occupe à présent. Mais cette lune..... Tenez, voyez-vous, elle a disparu..... Cette lune me rappelait une nuit pareille en Espagne. Oh! une cruelle nuit!

Le capitaine passa la main sur son front. Puis, se retournant brusquement comme pour chasser une idée importune :

— Enfin!... fumons un cigarre, dit-il.

— Volontiers. Mais qu'était-il donc arrivé cette nuit-là?

— Oh! c'est un amer souvenir, un souvenir de sang, un cauchemar, une fatalité qui me poursuit!

— Dites toujours. Il y a peut-être du remède. Et puis quelque soit le passé, il vaut mieux en discourir que de l'avenir qui nous attend.

— Du remède, non. Mais vous le voulez, écoutez. Aussi bien, si nous ne nous voyons plus.... il y a tant de gens que je n'ai vu qu'un jour dans ma vie !... vous vous rappellerez le capitaine Delorme.

Il disait vrai, le pauvre capitaine ! il partit le lendemain pour retrouver son ancien général, et trois mois après, le 18 juin, un boulet de canon le coupa en deux. Ce soir là, il s'assit, alluma son cigarre, j'en approchai le mien qui ne tarda pas à prendre feu, et quand nous fûmes sûrs de pouvoir les mener à bonne fin, il commença. Je ne réponds pas d'avoir retenu l'expression d'un récit qui s'est fait à bâtons rompus, je vous fais grâce des interruptions, et je conterai la chose à ma manière. Supposez seulement que c'est lui qui parle.

II.

Le Rêve.

En 1810, je n'étais encore que sous-lieutenant. J'avais obtenu un congé de quelques semaines, et j'allais le passer à Bordeaux auprès de ma mère que le départ du régiment avait si fort attristée un an auparavant. Je faisais route

depuis Madrid avec mon meilleur ami, le capitaine Dumont, dont la vieille expérience m'avait été utile en bien des rencontres. Dumont s'était attaché à moi, comme on s'attache à ceux qu'on oblige ; il s'était fait mon père, je ne sais pourquoi, par un instinct de bienveillance qui ne se démentit jamais. Moi, je m'étais habitué à cette paternité d'adoption, comme à une chose qui allait de soi, qui ne pouvait être autrement, qui n'exigeait même aucun retour de ma part, car elle lui semblait plus nécessaire qu'à moi-même.

J'étais pressé d'arriver à Bordeaux ; pour lui, quelques affaires l'appelaient à S^t^-Jean-pied-de-Port. Par égard pour mon impatience, au lieu de suivre le grand chemin qui mène de Roncevaux à S^t^-Jean, il crut gagner du temps en prenant une des innombrables routes de traverse qui coupent les Pyrénées de ce côté, et qui facilitent plutôt la contrebande que le commerce, car la plupart sont impraticables à un honnête homme pendant neuf mois de l'année. Malheureusement il se trompa de route, et nous voilà égarés dans un vallon. C'était, il est vrai, un vallon admirable, resserré à sa gauche par un mur de rochers à pic dont la tête se perdait

dans le gris azur du ciel, et ombragé de châtaigniers centenaires; un poëte l'eut trouvé riche en inspirations. Pour nous, la poésie de paysage était ce qui nous touchait le moins en ce moment.

Nous étions harassés; la nuit approchait; et pour nous achever, nous voyions les nuages s'amonceler, nous sentions de larges gouttes de pluie tomber lourdement sur nos chapeaux, le vent nous chassait au visage des tourbillons de poussière.

— Diable! dit Dumont.

Un éclair large comme l'horizon lui coupa la parole en nous aveuglant. L'instant d'après, le tonnerre éclata avec un fracas épouvantable. Vous ne pouvez vous faire une idée d'un orage dans les Pyrénées. C'est un mélange de tous les bruits imaginables; ce sont, outre les sifflements ordinaires du vent et de la pluie, des pierres qui se heurtent et se brisent, des avalanches qui se détachent en grondant, des branches sèches qui éclatent, et surtout ce roulement perpétuel du tonnerre qui rebondit d'échos en échos dans toutes les directions; vous l'entendez à droite, à gauche, en avant, en arrière; vous êtes assourdi, étourdi; point d'intervalle entre les coups, ils

semblent s'entasser l'un sur l'autre avec un redoublement de rage, et quand le dernier frappe votre oreille, le retentissement du premier y murmure encore.

Pourtant, nous marchions toujours.

— Vive l'empereur ! cria tout-à-coup Dumont, je vois là-bas une lumière, à droite, dans les arbres.

Nous hâtâmes le pas : l'orage s'appaisait. Nous arrivâmes bientôt à une espèce de hutte qui semblait bâtie de boue et de paille. La lumière s'échappait par les fentes de la porte. Je heurtai violemment. Au bout d'une ou deux minutes, une lucarne s'ouvrit sous le toit, et il y passa une tête de vieille femme à demi éclairée par une lanterne. On parle au val d'Aran et dans toute cette partie des Pyrénées, une manière de franco-espagnol auquel nous étions habitués.

— Qui frappe ? cria la vieille.

— Deux voyageurs égarés et fatigués, répondis-je. Ouvrez, la mère, on vous paiera votre gite.

La vieille dirigea sur nous la lumière de sa lanterne.

— Mes bons messieurs, dit-elle, mon fils est porcher dans le val ; nos bêtes remplissent la

maison, et nous n'avons ni lit ni place pour coucher deux hidalgos comme vous. Mais poussez toujours à droite; vous n'aurez pas fait une demi-lieue que vous trouverez la maison de campagne de don José, l'ancien corrégidor. Il y est mort et enterré, Dieu ait son âme! Depuis l'arrivée des Français, ses enfants sont à Irun, et il n'y a plus personne là, qu'on m'a dit. Allez, mes bons messieurs, vous y serez bien, et monseigneur St.-Jacques vous conduise.

Là-dessus, la lucarne se referma brusquement.

— Damnée bavarde! m'écriai-je....

J'allais insister, et cependant j'avais bien aperçu, se dessinant derrière la vieille, une large face de moine barbu, enveloppée d'un capuchon, dont les yeux étincelaient dans l'ombre presque autant que le canon brillant de la carabine qui se dressait à côté de sa tête. Mais Dumont, qui l'avait vue comme moi, me serra le bras, et me dit à voix basse :

— Filons, Alfred; le coquin est mieux armé que nous, et n'est peut-être pas seul. Quoique le château du corrégidor me soit suspect, j'aime mieux passer la nuit avec l'âme de don José qu'avec des vivants de cette espèce.

Nous reprimes notre route, et, chemin faisant, pour nous distraire du mal-aise moral qui nous gagnait de plus en plus, grâce au désappointement, à la fatigue et à la faim, nous nous mîmes à causer des moines espagnols, des atroces histoires d'inquisition que nous racontaient souvent les *afrancesados*, des croyances de la Péninsule et de nos provinces du midi sur les âmes en peine, les revenants, les apparitions. Tout cela nous eût semblé fort bouffon partout ailleurs; mais là, dans cette ténébreuse solitude, parmi ces montagnes et ces bois, nous ne trouvions plus le mot pour rire, et, en dépit de nous, il se glissait je ne sais quoi de sombre dans nos réflexions.

Les derniers murmures de l'orage expiraient au loin. La lune, toute semblable à celle d'aujourd'hui, parvenait à se dégager, par intervalles, d'un troupeau de nuages bruns qui couraient encore dans le ciel. A la faveur de ces lueurs blafardes, nous pouvions reconnaître notre route. Après environ une demi-heure de marche, nous rencontrâmes une grille à moitié brisée qui s'ouvrait sur une allée de broussailles, embarrassée de hautes herbes. Au bout de l'allée, était une maison d'assez bonne apparence, mais qui, en effet, paraissait abandonnée depuis

longtemps. La porte principale était jetée en dedans. Nous entrâmes dans la première salle qui se présentait à nous. Mais là, nous nous trouvâmes dans une obscurité parfaite. Heureusement le capitaine était un homme de ressource. Digne homme! je le vois encore avec sa grave bonhomie, après avoir allumé un reste de bougie, remettre précieusement les trois dernières allumettes à tête rouge, dans la boîte d'un briquet phosphorique qu'il avait acheté à Bayonne, qui ne le quittait point, et dont il entretenait l'aliment avec une sollicitude toute particulière. L'inspection de notre nouvelle étape ne dura pas longtemps. C'était une salle assez vaste, dont les murs étaient presque entièrement dépouillés du papier blanchâtre qui les avait recouverts autrefois. Il y restait pour tout meuble une petite table et une vieille chaise.

— Parbleu! la sorcière n'a pas menti, m'écriai-je, et pourvu que l'âme du corrégidor ne vienne pas nous demander des patenôtres, cette nuit se terminera, je l'espère, plus tranquillement qu'elle n'a commencé.

— Quant aux revenants, répliqua Dumont, tu dois bien penser que je m'en soucie autant que d'un fusil sans chien. Mais je ne suis pas

aussi rassuré sur le camarade de la hutte. Ces coquins de moines sont les correspondants des bandes de guérillas et de contrebandiers qui rôdent toujours par ici, quand ils n'en sont pas les chefs. Aussi ne prendrai-je position qu'après avoir placé ma grand'garde, ou au moins une sentinelle. Écoute, tu vas dormir, tandis que je veillerai l'arme au bras, c'est-à-dire, le pistolet au poing.

— Allons donc, vous moquez-vous, capitaine? Je veillerai et vous dormirez; à tout seigneur, tout honneur. Il ne sera pas dit qu'un fils prendra ses aises, tandis que...

— Eh bien! soit, me dit Dumont en me serrant la main; le rhum (car sa gourde de rhum ne le quittait pas plus que son briquet), le rhum et les cigarres te tiendront compagnie.

Il fallut me fâcher pour qu'il m'accordât de ne pas le réveiller avant trois heures.

— Attention surtout, me dit-il enfin, n'oublie pas que c'est une heure militaire; pas une minute de grâce. Tu sauras pour ta gouverne qu'il est minuit et demi.

— Bonne nuit, capitaine.

— Bon courage, mon ami.

Et le capitaine, enveloppé dans son manteau,

et couché à mes pieds sur le parquet, ne tarda pas à s'endormir profondément.

J'étais trop fatigué pour me promener dans la chambre, je craignais d'ailleurs d'éveiller Dumont. Je restai donc assis sur la chaise, le coude gauche appuyé à la table, et la main droite sur le pistolet, prêt à faire feu à la première alerte. Alors, comme il arrive en pareil cas, ma pensée oisive se promena sur toute ma vie. Je songeais à ma mère, à ma sœur que je reverrais toute grande, à une certaine Émilie de Cardagnac, mes premières amours, une vraie beauté bordelaise, aux longs cheveux d'un noir de jais, à l'œil humide et dévorant, que je n'avais fait pourtant qu'entrevoir dans nos bals, à travers les tourbillons de la danse. Je me voyais ensuite tombé de cette félicité domestique au milieu de l'école de S^t^. Cyr ; l'aridité des mathématiques, la brutalité de la discipline et les duels à coups de compas avaient succédé aux caresses maternelles et à notre douce vie de province. Puis venaient les combats de la Sierra Morena, les charges à la bayonnette contre les escadrons andaloux, et ces attaques de guérillas dans les ravins que les tableaux du général Lejeune représentent si fidèlement. Au milieu de tout cela reparaissaient

toujours et ce bon capitaine Dumont, et l'orage et le moine.

Autant que je puis me le rappeler, ces images diverses bondissaient à la fois dans ma tête; c'était un bourdonnement de fusillade et de contre-danses, de tonnerre et de violon, un chaos de parfums, de soufre et de poudre. J'avais avalé machinalement près de la moitié de la bouteille de rhum ; je jetai le bout encore allumé de mon second cigarre ; je me sentais étourdi ; ma pensée s'égarait de plus en plus ; un nuage flottait sur mes paupières qui se baissaient et se relevaient alternativement ; ce n'était ni la veille ni le sommeil, seulement les lignes de la muraille s'arrondissaient et se noyaient dans le vague ; le cigarre, échappé de ma main et qui se mourait dans un coin, me paraissait une torche flamboyante...

Tout-à-coup la porte de la chambre bailla doucement; c'était un cri grêle et plaintif qui me fit frissonner. Mes yeux se portèrent de ce côté, et je vis un moine se glisser par la porte entr'ouverte, un moine en robe brune, serrée d'une corde, comme nous en rencontrions si souvent, au teint hâlé, à l'œil gris et étincelant sous son capuchon. Je le voyais, je voyais

son ombre qui le suivait plus grande, se détachant en noir sur la muraille blanche; et je ne sais quel pouvoir m'enchaînait sur ma chaise. L'homme arriva jusqu'à moi, si près, si près, que son haleine tiède me frôlait la joue, et j'entendis murmurer bien bas dans mon oreille.

— Alfred Delorme, venez, suivez-moi, il est encore temps.

En disant ces mots, il s'éloigne, et du doigt il me fesait signe de l'accompagner. Je sortis; nous traversâmes un jardin où je vis accrochés aux arbres et horriblement mutilés les corps de plusieurs soldats du régiment. Mon guide m'entraînait toujours; il souleva une trappe, descendit un escalier étroit et glissant, puis s'engagea dans un corridor qui semblait se prolonger à mesure que nous avancions. J'y respirais un air étouffant. A l'extrémité du corridor était une salle éclairée. Nous entrâmes. Je distinguai plusieurs officiers espagnols et anglais assis autour d'une table, et parmi eux le moine de la hutte avec sa carabine debout près de lui. Devant la table était une grande cuve d'eau avec un entonnoir, et à genoux près de la cuve une jeune femme dont la longue chevelure noire flottait sur ses épaules. Je

sentis un affreux serrement de cœur, j'avais cru reconnaître Mlle de Cardagnac.

— Voyez-vous, dit mon guide, c'est Rachel la Juive; elle va subir la question de l'eau.

— Arrêtez, m'écriai-je, en cherchant à saisir Émilie qu'on entraînait, il a menti; cette femme...

— C'est toi qui mens, dit l'autre moine, cette femme est à nous, et si tu y touches, tiens, misérable !

En même temps il veut diriger contre moi le canon de sa carabine; je préviens son mouvement, j'appuie mon pistolet sur sa poitrine, le coup part.... A ce bruit, j'éprouve une horrible secousse, tout avait disparu; j'étais debout, seul, dans l'ombre... C'était un rêve, monsieur, un épouvantable rêve, et j'avais tué mon ami!....

En finissant ce récit, le capitaine devenait tout pâle, la sueur lui coulait du front. Je fus appelé pour reconnaître une patrouille, je lui serrai la main avec attendrissement, j'eus peine à me rappeler le mot d'ordre. Quand je rentrai, sa porte était fermée.

Le lendemain plusieurs de nos chefs avaient passé à l'Empereur. Parmi eux était Delorme qui, comme je vous l'ai dit, fut tué plus tard à Wa-

terloo. J'aurais voulu pouvoir vous raconter ce qui suivit cet affreux réveil. Si la chose vous intéresse, demandez-la à l'auteur du *Lit de Camp*. Il en sait là-dessus plus que moi.

QUATRIÈME FRAGMENT.

XIX^e^ SIÈCLE.—1852.

Le Dix-neuvième siècle.

CONTE FANTASTIQUE.

I.

La Chienne du Général.

Faust. Regarde-le bien. Pour qui prends-tu cet animal?
Wagner. Pour un barbet qui cherche la trace de son maître. Goethe. *Faust.*

C'était une petite chienne noire, les pattes brunes, une façon de terrier anglais. Depuis longtemps, elle me suivait et tournait autour de moi : j'étais entré chez un ami, et, après une longue visite, je l'avais retrouvée, couchée sur

le seuil, le nez en l'air, épiant mon retour comme l'accomplissement d'une promesse.

Et d'abord, elle n'était plus jeune : puis elle avait l'air besogneux, souffreteux, grelottant : le poil d'ordinaire si luisant chez ceux de sa race, grisâtre et souillé que c'était pitié : enfin, j'aime les chiens.

Nous échangeâmes un regard; l'hospitalité, cette vieille vertu qu'a tuée la civilisation, s'y peignait tout entière, éloquemment implorée d'un part, cordialement garantie de l'autre. Elle fut à ma porte aussitôt que moi. Réellement il y avait urgence; l'animal affamé dévora tout ce qui lui fut donné.

Quand nous montâmes dans mon cabinet, la nuit était close. Tandis que je prends un livre, et qu'elle, guidée par son instinct olfactif, furète dans tous les coins, j'aperçus son collier que je n'avais pas encore remarqué, un collier de cuir tanné, avec une boucle et une petite plaque en cuivre. Là, sans doute, était son histoire; car l'histoire d'un chien est, comme celle de bien des peuples, le nom de son maître. Et en effet, je lus sur le cuivre ces mots assez mal gravés : *Le général Béliard, pair de France.*

Les larmes me vinrent aux yeux.

Singulière destinée ! un homme qui roule douze à quinze ans dans l'orageux tourbillon des guerres impériales, qui, tout franc et tout rond, rencontre au bout de sa carrière, les routes tortueuses de la diplomatie, et s'en vient enfin mourir bourgeoisement d'une apoplexie au parc de Bruxelles, parceque son valet de chambre lui a fait faute un quart d'heure ; et personne après lui pour nourrir son chien !.... Excellent homme, d'ailleurs, aimé de tous, qui aura un monument, et ne laisse pas une obole à ses héritiers. C'est pourtant une belle chose qu'un monument, que ce public et durable hommage de la reconnaissance d'une nation, c'est une belle chose, et qui ne devrait être le lot que des génies vraiment supérieurs ! Or ce bon et brave Béliard.....

— N'était point un génie supérieur, n'est-ce pas ?

Je me retournai tout surpris. Qui avait parlé ? Mes regards parcoururent toute la chambre ; rien ; silence et obscurité, car la lampe, voilée à demi par son chapeau de fer blanc, ne pouvait mordre de ses teintes blafardes les fortes ombres du fond de la salle.

Je sais bien que mon ami m'avait fait partager

un bol de punch, ce qui est tout-à-fait en dehors de mes habitudes ; qu'assis sur le maroquin vert de mon fauteuil, j'avais vainement essayé de reprendre un travail commencé le matin ; que les contours des objets allaient se fondant et s'effaçant à mes yeux.... Si faut-il encore que les oreilles me cornent, ou que la chienne du général Béliard soit une seconde édition du barbet noir de Faust. Cette idée me saisit. Je regardai l'animal avec une sorte d'effroi, je m'attendais à le voir s'enfler tout-à-coup, se grossir en hippopotame et remplir le vide entre mon poêle et la fenêtre. De conjurations, je n'en savais pas une.

Pauvre bête ! elle ne songeait guères à mal. Elle s'était fait une manière de lit dans un coin du cabinet et dormait tranquillement. Où vais-je m'imaginer aussi que cette bénigne figure est un masque à Méphistophélès ?

Dis-moi plutôt, coquette, quelle a été ta vie depuis la mort si soudaine de ton maître ? De longs jeûnes, des rebufades, des coups peut-être... On voit bien que le général n'avait pas de femme pour te caresser de sa main, te consoler de sa voix ; pas même de maîtresse...

— Je le crois bien, il avait quitté la dernière

depuis seize ans ; je l'ai connue ; une.....

— Ah parbleu ! voilà qui est trop fort, encore la voix !

— Je me levai et j'allais procéder à une visite domiciliaire, quand tout-à-coup j'aperçus derrière la fenêtre deux grands yeux fixés sur moi. Ils paraissaient appartenir à une forme d'homme qui collait son nez à la vitre, et se soutenait de ses deux coudes sur la margelle extérieure du chassis.

Mon cabinet est au second ; sans être trop élevé, l'étage l'est cependant assez pour qu'un honnête homme, en tombant, puisse se rompre le cou. Cette chance de danger fut la première pensée qui me traversa l'esprit.

— Malheureux, m'écriai-je en ouvrant la fenêtre, vous allez vous briser les reins.

— Comment cela? répondit-il tranquillement, ne voyez-vous pas que mes pieds touchent à terre? ne vous inquiétez pas de moi ; songez plutôt à votre livre qui vous a échappé des mains, et que voilà dans la poussière ; attendez, je vais vous le remettre.

En même temps, mon homme, rentrant en lui-même, se rabougrit au niveau du pavé, ramasse le livre, et, le tenant à la main, s'élance tout

aussitôt jusqu'à moi. Ses pieds n'avaient pas quitté le sol ; à peu près comme ces diables noirs en fil élastique, qui servent de jouet aux enfants de mon pays, et qu'on renferme dans une tabatière. Vous ôtez le couvercle pour prendre une prise ; au lieu de tabac, c'est le diable qui part et vous frappe le nez.

J'étais stupéfait.

— Mais qui donc êtes-vous, lui dis-je, et comment vous êtes-vous trouvé là ?

— Rien de plus simple ; en passant sous vos fenêtres, je vous ai entendu penser...

— Vous m'avez entendu....

— Penser. Qu'y a-t-il d'étrange là dedans ? Cela dépend de la perfection de l'appareil auditif. Or l'envie m'a pris de changer le monologue en dialogue, voilà tout : vos dramaturges font une si effroyable consommation de monologues, qu'ils m'en ont dégoûté. Au reste ce n'est ni d'eux, ni de moi qu'il s'agit, mais du général. Je vous disais donc que j'ai connu sa maîtresse.

Je tombais de surpris en surprise, mais le plus singulier, c'est que, en dépit de mes étonnements, je commençais à me laisser aller au charme, et à me familiariser avec mon fantastique interlocuteur. Aussi lui répondis-je le plus

naturellement du monde: — En effet; et... vit-elle encore ?

— Qui le sait ? Depuis quelque temps on en parle beaucoup. Mais où la trouver ? tous l'ignorent. La dernière fois que je la vis, elle était si pâle, si faible, que j'oserais à peine lui assurer six mois de vie. Elle n'est plus, il est vrai, de la première jeunesse. Elle était déja fort âgée au moment de ma naissance, et, parmi mes ancêtres, il n'en est guères qui ne l'aient connue. Ainsi donc, si vous êtes curieux de la voir, descendez et faisons hâte.

— Pourvu qu'elle n'aille pas réclamer, comme son bien, la chienne du général.

— La chienne ! tout au plus si elle se rappellera son amant. Elle en a eu tant d'autres !

Je ne sais quelle fascination cet être exerçait sur moi, je descendis rapidement. Il m'attendait à la porte. Ce n'était plus le géant du second étage. A peine atteignait-il les fenêtres du rez de chaussée, il s'était fait à ma taille. En l'examinant, vous eussiez dit d'un industriel aisé ; tout son extérieur avait quelque chose de simple et de confortable à la fois, du linge blanc et fin, une ample redingotte, aussi scrupuleusement brossée que l'habit noir d'un anglais. Il

portait trente à quarante ans ; un observateur sévère eut deviné, peut-être, dans ses mouvements, cette agitation sans but, unie au dégoût du présent et au besoin de fixité pour l'avenir, caractère des années qui suivent immédiatement une jeunesse orageuse et passionnée. Cependant le feu des yeux, la vaste capacité d'un front bombé au-dessus des sourcils, révélaient en lui un profond amour de l'humanité et l'ardente patience du génie, tandis que l'ironie familière aux êtres supérieurs rehaussait légèrement les deux coins de sa bouche. Il était facile de saisir toutes ces nuances, malgré l'obscurité de la nuit, car il avait à la main un gaz portatif qui, reflétant sur son visage une vive lumière, en accusait énergiquement les méplats et les ombres, comme fait la lampe du dessinateur sur le buste qu'il copie.

— Elle voyage sans cesse, me dit-il. Où peut-elle être à cette heure ?

— Cherchons en France.

— Oh ! elle n'y a demeuré que trop longtemps. J'espère bien qu'elle n'y rentrera plus.

— En Hollande, peut-être ?

— J'y songeais ; mais ces marais, ces éternels brouillards, ces habitudes boutiquières... non,

le climat lui serait mortel, elle le sait bien. Il n'y a réellement que trois pays en Europe qu'elle affectionne de cœur, la Belgique, la Lombardie et les bords du Rhin. A propos, on m'avait parlé d'Alger; Alger, au sol embaumé, au ciel étincelant, où viennent se marier toutes les richesses de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique, la terre des dattes et des olives, de la vigne et de la canne à sucre, du froment et du café, le grenier de la vieille Rome, la patrie des Jugurtha et des Barberousse, le nid de voleurs que nous devons changer en ferme-modèle! qu'elle n'aille pas s'y impatroniser de nouveau.

— Mais vous êtes donc bien son ennemi? une femme âgée, malade....

— Montez le premier, s'il vous plaît.

En même temps, je me trouvai couché au fond d'une voiture que la vapeur ne tarda pas à emporter à travers les chemins avec encore plus de rapidité que si elle avait été engagée dans les rails d'une route en fer, et la sensation d'entraînement, sans être moins énergique, était infiniment plus facile et plus douce.

Et nous allions, nous allions toujours!

II.

Le Voyage.

J'aurais plaisir à connaître un pareil original, je l'appellerais monsieur *Microcosme*.

GOETHE. *Faust.*

Pendant ce rapide voyage, mon surnaturel compagnon perçait tout de ses regards, saisissait de son ouïe les bruits les plus imperceptibles, s'élançait de droite et de gauche dans toutes les directions, sans paraître s'éloigner de moi.

Rien ne résistait, rien n'échappait à son infatigable activité.

— Progrès de l'intelligence, disait-il, association des intelligences ; tout était là. Longtemps ils ont cru le perfectionnement intellectuel ennemi du perfectionnement moral, longtemps ils n'ont vu dans l'action et l'union des forces que matérialisme et égoïsme. C'est qu'ils étaient à la naissance d'une ère nouvelle, ils vivaient d'une vie de transition. Le principe d'association s'étant fait jour à une période de sommeil presque universel dans les domaines de la moralité, a saisi la pâture toute matérielle qui lui était offerte, et ce premier aliment a jeté en lui je ne sais quel levain d'égoïsme. Mais bien évidemment tout cela n'était que transitoire, car l'essence même du principe se révoltait contre cette première et passagère manifestation. Qui affirme l'association, nie l'égoïsme ; qui affirme l'association, met le bien de chacun dans celui de tous comme le bien de tous dans celui de chacun, et à cet état de choses se rattache une haute pensée morale... Voyez la découverte et la diffusion des machines ; par elles, l'homme a cessé d'être machine lui-même, et d'être considéré comme tel par ses semblables. Voyez la vapeur! toute

physique dans son principe, elle était destinée pourtant à régénérer le monde moral ; elle apparut uniquement sous sa face matérielle, tant qu'on n'en fut qu'à la cause ; mais voici venir la sublime révélation des effets. Devant la vapeur tombent toutes les barrières qui séparaient les peuples; dans ces transmigrations incessantes, sous ce frottement continuel s'effaçent toutes les aspérités individuelles et nationales. Les peuples s'appellent frères comme s'appelaient les rois. C'est ici le vrai triomphe de l'humanité. L'humanité ! encore enfant, elle a dompté les monstres Titaniens, les hydres, les Pythons, la fatalité des éléments; plus tard, elle a poursuivi l'immense et progressive exploitation de la terre, son bien, son patrimoine, que l'âme des mondes avait livrée non-seulement au bavardage oiseux de ses discussions, mais surtout à l'infatigable activité de son industrie. Arrivée à l'âge mûr, à la vieillesse peut-être, elle en prend le caractère moral, elle se retourne sur elle-même, elle triomphe de l'antagonisme et des mauvaises passions. La plus belle victoire est de se vaincre...

Pendant ces mots, les regards de mon guide semblaient plonger dans d'immenses profon-

deurs d'avenir, puis, subitement, et comme s'il fut descendu du ciel en terre :

— Voulez-vous partager mon repas? me dit-il.

Il me présenta en même temps la moitié d'une espèce de tablette de bouillon. La transition me parut un peu brusque, et il me sembla que mon compagnon de voyage était aussi excentrique dans son mode de nourriture que dans ses imaginations. J'acceptai cependant, et bientôt, je m'aperçus qu'à une saveur délicieuse, ce mets nouveau joignait la merveilleuse propriété de rassasier presque soudainement.

— Encore un problème, dit-il : concentrer la plus grande quantité possible de substance nutritive sous le moindre volume possible. Il y en a mille de cette espèce. La vie est courte. En vain s'évertuera-t-on, à coups de sophismes, à réhabiliter et à exalter le corps; dormir, manger, ce n'est pas vivre. Le temps est un trésor commis aux mains de l'homme; les oboles en sont éternellement comptées; en ajouter une, en retrouver une, une fois perdue, voilà ce qui ne lui est pas donné : mais il n'en est point qu'il ne puisse placer à gros intérêt. Pareille usure est la moitié du génie.

Nous étions à Toulon que je me croyais à vingt

lieues de Bruxelles. Un bâtiment allait quitter le port; mais vainement j'y cherchai ces voiles qui se gonflent aux haleines des vents, ou ces noirs soupiraux qui exhalent au ciel le superflu de la vapeur; rien ne me révélait le principe moteur. Je ne fus pas étonné, car qui pouvait m'étonner maintenant? mais je contemplais avec une curieuse admiration ce navire inouï, qui, sans voiles, sans cordages, sans charbons, sans fourneau, tout pavoisé de brillantes banderolles, obéissait à la seule pression de l'air, nouvel esclave de l'intelligence humaine, comme le peuplier à l'aquilon, le flot à la rame, la cire au doigt, le tourbillon à l'aile de l'aigle.

Oh! avec quelle indicible volupté nous volions ainsi, balancés à la surface des mers, nous pliant à leurs ondulations, comme l'habile cavalier à l'allure de son coursier, rendus, sans le sentir, de la vague à la vague. Le ciel était si pur, son bleu profond semé de si étincelantes étoiles! La nature entière semblait dormir, et l'équipage silencieux respecter son sommeil.

— Écoutez! me dit tout-à-coup mon compagnon, nous approchons, écoutez.

— Je n'entends rien, lui répondis-je, à peine

le battement d'ailes de la mouette arrive-t-il jusqu'ici.

— En effet, répliqua-t-il, mais moi aussi je dirai à bien des oreilles humaines, *Effeta*.

Et il dit à mon oreille, *Effeta*.

Et à l'instant mille harmonies, confuses d'abord, mais plus distinctes de moment en moment, me furent révélées. J'entendis les rapides mouvements du poisson qui fuyait, qui poursuivait sa proie, qui bondissait d'amour au fond de l'abîme, les molles syllabes du flot qui caressait le rivage, le bruit sourd du corail étendant ses bras dans la forêt sous marine et de la perle s'arrondissant dans sa demeure. Mais deux grandes voix dominaient toutes les autres.

— Eh! bien, blanche *Armide*, disait l'une, sommes-nous donc destinées à pourrir sur cette côte? J'aimerais mieux, pardieu! voir encore mes deux mâts renversés, la mèche de mon gouvernail fracassée, et huit boulets dans mes œuvres vives, comme il m'advint à Navarin. Là, du moins, je me sentais vivre; mes six bonnes coronnades, les filles de mes flancs, grondaient autour de moi comme des chiens aboyants. Là on s'enivrait de poudre, de gloire et de danger. Mais ici c'est à

périr d'ennui, c'est à envier le sort d'un bateau-bœuf.

— Goëlette, ma fille, répondait l'autre voix, si tu regrettes Navarin et Trafalgar, je te plains; car Trafalgar et Navarin ne reviendront guères. L'honorable, je le prévois, ne s'écartera plus des eaux de l'utile, et la gloire du triomphe ne sera plus mesurée au péril de la victoire. Crois-en, jeune Daphné, l'expérience d'une vieille frégate; les jours du *Vengeur* sont passés; et, en dépit des guirlandes qui parent son tombeau, ce Hollandais dont l'*Alcyone* me contait dernièrement l'histoire, n'est, au dire de bien des gens, qu'un écervelé qui répondit noir à qui lui disait blanc, un chien enragé qui mourut en mordant les autres. La gloire, *Daphné,* sera pour ceux dont les flancs arrondis rapporteront les plus riches produits de thé ou de cochenille...

Ici un soupir goudronné déchira la poitrine de Daphné.

— La gloire sera surtout pour ceux qui courront l'univers, agrandissant les domaines de la science. A la *Coquille* et à l'*Astrolabe,* à la *Chevrette* et à la *Bayonnaise,* à elles la gloire. Quant à nous, les fins voiliers, les chasseurs de pirates, les vieux loups de mer, en vérité, Daphné, nous

avons filé tout notre cable, et à moins qu'à S^t^-Jean-d'Acre....

— S^t^-Jean-d'Acre, s'écria mon guide. Mais en effet,... comment n'y avais-je pas songé d'abord? Pilote, à S^t^-Jean-d'Acre!

A peu près comme vous dites : Cocher, à l'hôtel : quand vous avez un hôtel et un cocher.

Et comme un cheval docile tourne sous la main de l'écuyer, le navire se courba pour se relever gracieusement et suivre sa nouvelle route.

Et la voix des frégates se perdait dans le vague, et les rivages d'Afrique fuyaient loin de nous.

Et nous allions, nous allions toujours!

III.

L'Avenir.

Personne n'est assez fou pour préférer la guerre à la paix : car dans la paix les enfants ensevelissent leurs pères, et dans la guerre, ce sont les pères qui enterrent leurs enfants. HÉRODOTE.

Oh! l'Orient! que de phrases sur l'Orient depuis tantôt quinze années! que d'apostrophes au Narguilek et au Jambea, au Taïm et à l'Houkah! que de kiosques rouges et verts, de croissants dorés, de blanches cigognes sur les minarets

blancs! que de perles et de cachemires, de nuages d'encens et de bains tièdes qui retombent en vapeurs embaumées! que d'eunuques noirs, le poignard à la ceinture, de houris soyeuses, langoureuses, délirantes, aux bras nus, à la gorge nue, qui se tordent sous vos caresses en murmurant des mots mystérieux, ou qu'on jette aux Dardanelles cousues dans un sac! que de torrents de poésie éblouissante, naïve, vaporeuse, peignée, fardée, depuis Byron jusqu'à nous!

Si bien qu'en approchant de l'antique Ptolémaïs, je m'attendais à être aussi lourdement désappointé qu'un philhellène classique qui tombe sans transition de l'Athènes de Périclès, à l'Athènes telle que nous l'ont faite vingt siècles et les Turcs.

Et pourtant je voudrais voir, mais bien voir l'Orient, l'étudier, l'analyser, le retourner dans tous les sens, avec loisir, avec amour, avant que Mahmoud le tue; car il le tuera bien certainement. Où sera l'Orient, demandait un artiste, quand les janissaires boiront de la bierre et mangeront des échaudés? Où est-il maintenant qu'il n'y a plus de janissaires, et que le turban a fait place sur la tête d'un bombardier au schako de

nos gardes civiques? Plaisante nation que les artistes! Ils sacrifieraient la civilisation du monde à un de leurs fantasques rêves. Au fait, votre civilisation, est-ce une panacée, est-ce un poison pour les Turcs?

Question abstruse que nous n'avions pas le temps de résoudre, car nous étions au rivage. Mon compagnon avait avisé vers les dernières barraques du camp, à mi-côte d'une petite éminence, une tente solitaire. C'était là qu'il se dirigeait à grands pas, je le suivais en toute hâte. Nous courions à travers les renégats qui commandaient la manœuvre, les soldats cuivrés qui l'exécutaient, les chevaux arabes bondissants, à flottantes crinières; nous enjambions les sanjiacs, les larges étriers, les cimetères recourbés, les étendards à une queue, à deux queues, à trois queues. Nous arrivâmes.

A la porte de la tente était assis un de ces vieux grognards de la garde, qui ne vivent plus que sous le crayon de Charlet. Une longue pipe reposait dans sa main. Dans l'intervalle de ses expirations fumivomes, il considérait avec un sourire railleur les évolutions des hommes cuivrés : mais ses sourcils semblaient affaissés sous le poids d'une peine intime, et ses noires pensées

l'enveloppaient si bien que nous entrâmes sans être aperçus.

L'espèce de chambre à coucher où nous nous trouvions alors offrait un spectacle singulier. Les murs étaient tapissés d'armes de toute forme, de toute grandeur, de toute époque. La longue lance macédonienne était suspendue près d'un fusil de calibre, l'épée lourde et droite des chevaliers du moyen-âge croisait le damas courbe et léger des Sarrazins. Autour d'un buste d'Alexandre de Macédoine en marbre parien, je vis des médailles romaines, des portraits de Charles XII, de Fréderic II, de Napoléon, de toutes les tailles et de tous les pinceaux, des plumes tricolores, un baton fleurdelisé de maréchal de France, un crachat de l'aigle de Prusse, une grosse croix d'honneur en argent, des épaulettes, des dragonnes, un volume de Jomini... etc.

— Où sommes-nous, dis-je tout bas à mon introducteur? est-ce ici la demeure de cette inconsolable *Contemporaine* que M. Ladvocat a indemnisée de son immense veuvage par une immortalité brochée en 8 volumes in-8° ?

— Silence, répondit-il, elle nous a entendus.

En effet mes regards se portèrent sur un lit de fer au fond de la salle, et une femme m'apparût

soulevant sa tête de l'oreiller, pâle, aux grands yeux noirs, aux longs cheveux grisonnants.

Qu'elle avait été belle ! malgré le temps et la souffrance, que de feu encore dans ce regard fier et presque farouche ! que de poésie et de passions dans tous ses traits ! Dans quel délire d'amour elle avait dû égarer ses amants !

Mon guide s'approcha d'elle ; ce n'était plus le même homme : tout son être exprimait je ne sais quel caractère grandiose, un rayon divin brillait sur son front.

— Femme, dit-il, Béliard est mort ; il est mort comme Rapp, comme Suchet, comme Masséna, comme Oudinot, comme tous ceux qui t'aimaient, que tu aimais. Écoute, femme, il te faut mourir aussi, car le ciel a souri à la terre, et ton arrêt est porté.

A cette voix, vous l'eussiez vue se dresser sur son séant, et écartant de la main les boucles épaisses qui cachaient son frout :

— Qui dit cela, s'écria-t-elle ? Béliard mort ! tous morts ! et moi mourir aussi ! mourir maudite, délaissée, inconnue ! Non ! cela n'est pas, cela ne peut-être. Je suis immortelle !

Et me saisissant la main : Écoute, ajouta-t-elle, ton compagnon est un ingrat, c'est moi qui l'ai

bercé tout petit dans mes bras ; il me doit tout ce qu'il est, tout ce qu'il sera. C'était à lui à me ramener aux jours de ma jeunesse, j'avais droit de l'espérer au moins, et c'est lui qui vient me dire froidement : Ton heure a sonné ! Oh ! ma jeunesse ! qui me la rendra si belle, si brillante, si fêtée ? qui me rendra mes amants si fiers et si braves, et mes savants et mes poëtes, et mes autels, et mes prêtres qui dansaient en frappant le bouclier de la lance ? qui me les rendra maintenant ? et pourtant ces jours dorés, je les avais retrouvés... Hier encore... hier !... Il y a vingt ans... Ah ! tu dis vrai ! la mort est là !

Et de chaudes larmes ruisselaient le long de ses joues.

— C'est lui qui m'a tuée ! lui que j'avais préféré à tous, car lequel d'eux tous m'avait plus aimée que lui ! Oh ! avec quelle ivresse je m'attachais à ses pas, du Nil au Tage, du Tibre au Danube ! Épuisée, haletante, il me traînait partout après lui, déchirant mes pieds aux pointes aigües des Alpes, me brûlant le visage au soleil de l'Égypte, raide de froid dans les neiges de la Russie ! Ah ! son dévorant amour a tari, a desséché les sources de ma vie ! Et c'est toi aujourd'hui !...

A ces mots, elle se tourna vers mon guide, mais elle ne put soutenir la céleste douceur de ses regards empreints d'une profonde pitié ; elle tomba dans un accès de rage délirante, des torrents de feu semblaient courir dans ses veines tendues à se rompre.

— Arrière, s'écriait-elle, arrière ; le pont s'écroule dans les glaces... à moi les vétérans de la dixième ! à moi la phalange ! Faites charger la garde... je vois mes cosaques, ils ont du sang polonais jusqu'à la cheville, mes cosaques ! la bataille n'est pas perdue... Ah ! ah ! mes amants sont au nord, leurs cheveux sont blonds, leurs yeux bleus... En avant !

Un rire affreux contracta sa figure ; effrayé, je m'approchai d'elle, je voulus lui parler, une dernière convulsion avait terminé son agonie.

A peine elle eut expiré, que l'être surhumain qui avait prononcé sa sentence, s'élança dans la nacelle d'un ballon miraculeux, d'une main, il y jetta ce corps privé de vie, de l'autre il m'attira doucement à lui. Nous nous élevâmes ainsi dans les airs, parcourant des espaces immenses, et nous descendîmes, je ne sais en quel endroit du monde, devant un temple magnifique, aux colonnes d'ordre toscan. Les portes de fer étaient

ouvertes ; on voyait, assis sur l'autel un homme à deux visages ; l'un tourné vers l'Occident brillait de jeunesse ; l'autre qui regardait l'Orient, avait une longue barbe blanche. Dans un coin du temple étaient entassés confusément des codes barbares, des chartes usées, des costumes divers, des sceptres, des épées et des haches brisées ; et au milieu de tout cela une grande machine en bois, deux poutres peintes en rouge et entaillées d'une large rainure en soutenaient une troisième de même couleur placée transversalement et armée d'un fer triangulaire. La machine gisait dans la poussière ; le bois était abandonné aux vers, le fer à la rouille.

Mon guide ensevelit le cadavre sous ces restes inanimés, ferma de sa main les portes de fer, et les scella d'un sceau divin que nulle ruse humaine ne peut altérer, que nulle force humaine ne peut briser.

Cependant une innombrable multitude se pressait autour du temple. On distinguait dans cette foule toutes les contrées de l'Univers, et à leur tête la France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie. Elles se tenaient embrassées ; une harmonie céleste montait dans les airs, comme une vapeur d'encens, et au milieu de ces ravissants accords,

on distinguait la voix des poëtes, qui chantaient en une langue intelligible à tous les merveilles de l'harmonie universelle et de la paix infinie; et tous s'écriaient :

— Nos poëtes sont les prophètes divins; le rayon illumine leurs âmes, le livre est ouvert à leurs yeux.

Et au milieu de ces acclamations, nous avions repris notre vol vers les sphères célestes, et les chants des mortels arrivaient jusqu'à nous de moins en moins distincts, et le temple et la terre elle-même s'effaçaient insensiblement dans l'espace.

Et nous allions, nous allions toujours!

IV.

Le Punch.

L'archiviste le regarda avec un sourire tout-à-fait ironique et lui demanda : Eh bien ! comment vous a semblé le punch hier, cher Anselme ?

HOFMANN.

Or, le lendemain matin, la chienne du général ronflait encore profondément sur la manière de lit qu'elle s'était faite dans un coin du cabinet.

Pour moi, je suis encore assis sur le maroquin

vert de mon fauteuil, un livre devant les yeux, mais le diable emporte si je pourrais vous dire un mot de ce que j'ai lu, ou même le titre du livre. Seulement je suis convaincu d'une vérité, c'est que la position perpendiculaire est beaucoup moins favorable au sommeil que l'horizontale.

FIN.

Table des matières.

Une préface où il est traité d'une question à l'ordre du jour. j

CHRONIQUES BELGES.

Ire Chronique. 12me siècle. Gil Lion de Trazignies. 12

Note. 32

IIme Chronique. 13me siècle. Baudouin de Constantinople. 37

I. Comment Jeanne de Constantinople fonda l'abbaye de Marquette. 39

II. Comment disparut Baudouin de Constantinople. 47

III. Comment Baudouin de Constantinople avait épousé le diable. 57

IV. Comment Baudouin de Constantinople était un saint et fesait des miracles. 75

V. Comment l'hermite de Glançon était Baudouin de Constantinople. 91

VI. Comment l'hermite de Glançon n'était pas Baudouin de Constantinople. 108

VII. Où l'on revient d'où l'on était parti. 122
Note. 141
IIIe Chronique. 16me siècle. Prise de Mons par le Comte Louis de Nassau. 147

CONTEMPORANÉITÉS.

1er fragment. 1830. 173
Les exilés à Bruxelles. 175
2e fragment. 1831. 205
Un club.—Fragment d'un drame non historique. 207
3e fragment. 1815. 225
I. Les volontaires royaux. 227
II. Le rêve. 238
4e fragment. 1832. 251
Le dix-neuvième siècle. — Conte fantastique. 253
I. La chienne du général. 255
II. Le voyage. 265
III. L'avenir. 275
IV. Le Punch. 283

FIN DE LA TABLE.

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ BELGE

DE

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET PAPETERIE.

—

GATTI DE GAMOND (Mad^e). Esquisses sur les femmes, 2 vol. 18.

— — Devoirs des femmes 1 vol. in-18.

SAINT-GENOIS (de). La cour du duc Jean IV, chronique brabançonne, 1428-1421, par le baron St-Genois, auteur de *Hembyse*, 2 vol. in-18.

LOUIS LABAR. Satires et élégies. 1 vol. in-18.

DE REIFFENBERG. Le Dimanche, recueil de contes de Marsilius Brunck. 2 vol. in-18.

— — Le Lundi, 1 vol. in-18.

— — Principes d'éclectisme, logique, 1 vol. in-8°.

A. MOTTE DE SEVENEECKEN.— Préludes poétiques et religieux 1 vol. in-18.

VANDERVYNCKT. Histoire des troubles des Pays-Bas sous Philippe II, 4 vol. in-8°.

WHITE. Révolution Belge de 1830, 3 vol. in-18.

POLAIN. Esquisses historiques sur l'ancien pays de Liege, 1 vol. in-18.

QUETELET. Sur l'homme et le developpement de ses facultés, etc. 2 vol. in-18.

CASTIAU. Réforme électorale, Brc in-8°.

— Suppression des jurys d'examen, Brc in-8°.

VAN HASSELT (André). Primevères, 1 beau vol. in-18.